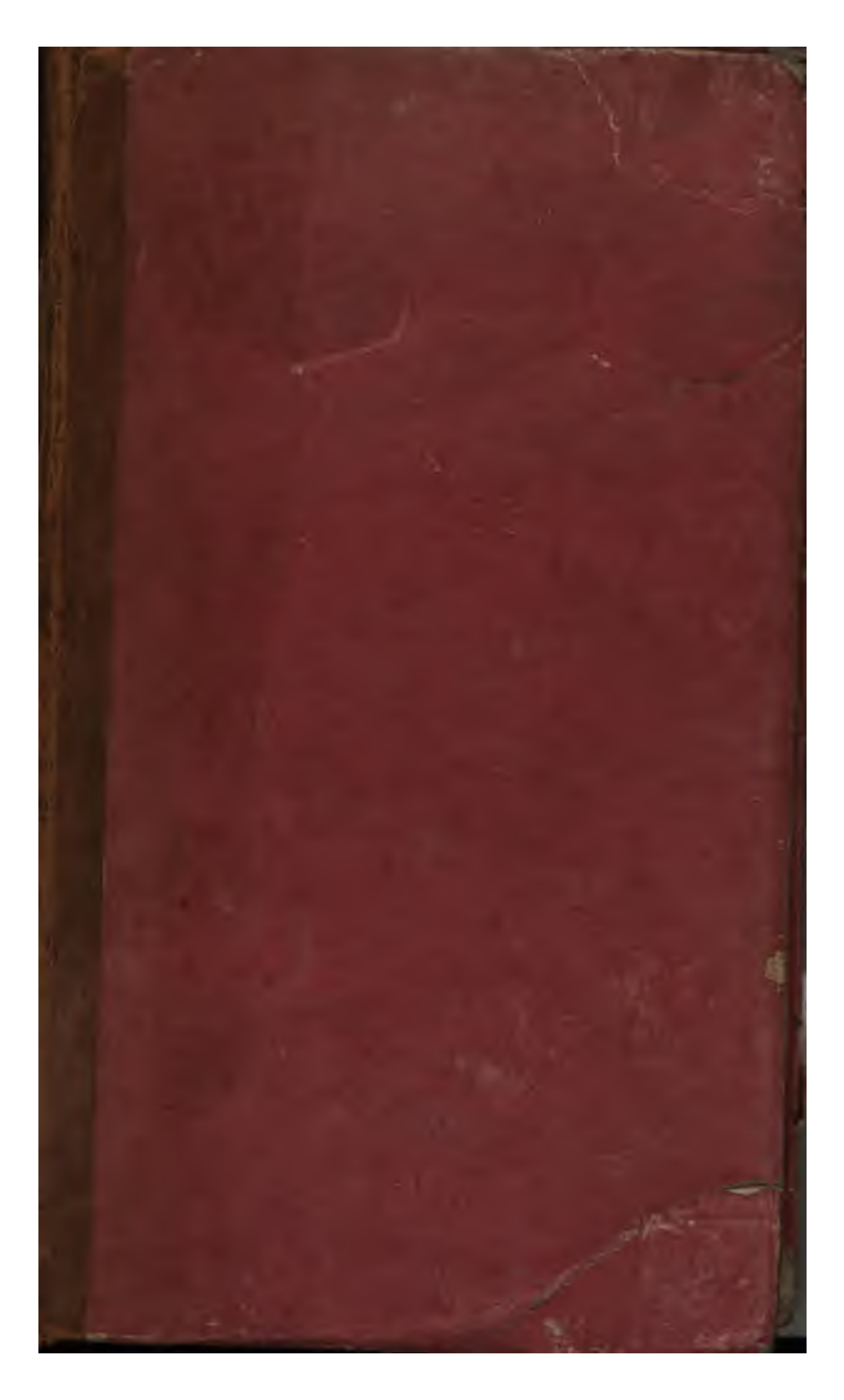



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES


E88812
STANFORD UNIVERSITY

HISTOIRE
DES DIFFÉRENTS PEUPLES
SOUMIS
A LA DOMINATION DES RUSSES,
TOME II.

HISTOIRE
DES DIFFÉRENTS PEUPLES
SOUMIS
A LA DOMINATION DES RUSSES,
OU
SUITE DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

PAR M. LEVESQUE.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez DE BURE l'aîné, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

SPV

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le ſecond Tome.

QUATRIEME PARTIE.

Nations de race Mongole.

PREMIERE SECTION.

Des Mongols proprement dits.

CHAP. I. CARACTERE diſtinctif des Mongols. Page 3
CHAP II. Puiſſance des Mongols ſous Tchinguis-Khan. 10
CHAP. III. Induſtrie, mœurs & uſages des anciens Mongols. 21
CHAP. IV. Election des Khans. Diſcipline militaire. Formules des ſerments. 28
CHAP. V. Religion, mariages, funérailles. 35

SECONDE SECTION.

Des Kalmouks.

CHAP. I. Des différentes tribus des Kalmouks. 42
CHAP. II. Des Kalmouks Zoungares. 48

CHAP. III. Extérieur des Kalmouks. Page. 62
CHAP. IV. Habillement des Kalmouks. 65
CHAP. V. Habitations des Kalmouks. 71
CHAP. VI. Richesses des Kalmouks. 76
CHAP. VII. Vie errante des Kalmouks. 84
CHAP. VIII. Nourriture des Kalmouks. 89
CHAP. IX. Maniere dont les Kalmouks tirent du lait une liqueur vineuse & une espece d'eau-de-vie. 95
CHAP. X. Industrie des Kalmouks. 101
CHAP. XI. Caractere des Kalmouks. 109
CHAP. XII. Divertissements des Kalmouks. 118
CHAP. XIII. Gouvernement des Kalmouks. 123
CHAP. XIV. Loix des Kalmouks. 129
CHAP. XV. De la guerre. 137
CHAP. XVI. Mariage Enfantement. Premiere éducation des enfants. 143
CHAP. XVII. Maladies des Kalmouks, mort, funérailles. 149
CHAP. XVIII. Du Lamisme. 155
CHAP. XIX. Cosmogonie, théologie & métaphysique des Kalmouks. 171

TROISIEME SECTION.

Des Bouriates ou Bratski.

CHAP. I. Usages & industrie des Bouriates. 194
CHAP. II. Religion des Bouriates. 199

CINQUIEME PARTIE.

Nations de race Tatare.

PREMIERE SECTION.

Des Tatars en général.

CHAP. I. Tatars mal-à-propos confondus avec des nations différentes. Leur gloire & leur décadence. Page 203

CHAP. II. Villes des Tatars. Connaissances de ces peuples. 209

SECONDE SECTION.

Des Tatars de Kazan.

CHAP. I. Portrait & caractere des Tatars de Kazan. 213

CHAP. II. Habitations des Tatars de Kazan. 217

CHAP. III. Habillement des Tatars de Kazan. 219

CHAP. IV. Nourriture des Tatars de Kazan. 222

CHAP. V. Industrie, occupations & connaissances des Tatars de Kazan. 225

CHAP. VI. Mariage des Tatars de Kazan. Condition de leurs femmes. Education de leurs enfants. 229

CHAP. VII. Religion des Tatars de Kazan. 240

CHAP. VIII. Funérailles. 244

TROISIEME SECTION.

Tatars des environs du Tobol.

CHAP. I. Caractere, mœurs & occupations de ces Tatars. 248
CHAP. II. Mariage des Tatars du Tobol. 255
CHAU. III. Monuments trouvés dans le pays occupé par les Tatars du Tobol. 260

QUATRIEME SECTION.

Des Tatars Touraliniens. 663

CINQUIEME SECTION.

Des Boukhares.

CHAP. I. Position de la Boukharie. Villes des Boukhares. 268
CHAP. II. Gouvernement, mœurs & usages des Boukhares. 274
CHAP. III. Industrie & commerce des Boukhares. 279
CHAP. IV. Funérailles des Boukhares. 284

SIXIEME SECTION.

Des Tatars de différentes tribus réfugiés dans les villes de la Sibérie.

CHAP. I. Tatars de la Khive ou du Kharasme. 288
CHAP. II. Troukhmenes ou Turkomans. 294
CHAP. III. Tatars du Tourkestan. 296
CHAP. IV. Tatars de Tachkent. 299

CHAP. V. Araliens. Page 302
CHAP. VI. Karakalpaks. 305

SEPTIEME SECTION.

Des Kirguis Kaisaki.

CHAP. I. Portrait & caractere des Kirguis. 308
CHAP II. Richesses & industrie des Kirguis. 312
CHAP. III. Chasse des Kirguis. Moutons sauvages. 319
CHAP. IV. Maniere de vivre & de se vêtir des Kirguis. 325
CHAP. V. Gouvernement des Kirguis, leur brigandage. 332
CHAP. VI. Religion, mariage, funérailles des Kirguis. 337

HUITIEME SECTION.

Des Bachkirs.

CHAP. I. Origine des Bachkirs. Mœurs & usages de ce peuple. 343
CHAP. II. Habillement & maniere de vivre des Bachkirs. 348
CHAP. III. Industrie, richesses, armes des Bachkirs. 354
CHAP. IV. Mariages, religion, superstitions des Bachkirs. 359

NEUVIEME SECTION.

Des Tatars Nogais.

CHAP. I. Des Nogais en général. 366
CHAP. II. Différentes hordes des Nogais. 371

DIXIEME SECTION.

Des nations du Caucase.

CHAP. I. Enumération des peuples du Caucase. 387
CHAP. II. Mœurs, usages, industrie, religion des Tatars du Caucase. 401
CHAP. III. Digression sur les Arméniens. 415

SIXIEME PARTIE.

Nations de races mêlées de Tatars & de Mongols.

PREMIERE SECTION.

Des Barabiniens.

CHAP. I. Position & industrie des Barabiniens. 425
CHAP. II. Religion & usages des Barabiniens. 431

SECONDE SECTION.

Des Tatars du Tchoulym.

CHAP. I. Usages & maniere de vivre des Tatars du Tchoulym. 435
CHAP. II. Religion, mariage, funérailles des Tatars du Tchoulym. 440

TROISIEME SECTION.

Des Téléoutes.

CHAP. I. Mœurs & usages des Téléoutes. 445
CHAP. II. Religion des Téléoutes. 451

QUATRIEME SECTION.

Des Abiniens.

CHAP. I. Mœurs & misere des Abiniens. Page 454
CHAP. II. Travaux métallurgiques des Albiniens. 457

CINQUIEME SECTION.

Des Katchiniens.

CHAP. I. Position, usages & industrie des Katchiniens. 462
CHAP. II. Religion, mariages, funérailles des Katchiniens. 466
CHAP. III. Monuments découverts dans le pays des Katchiniens. 471

SIXIEME SECTION.

Des Iakoutes.

CHAP. I. Du pays occupé par les Iakoutes. Usages & industrie de ce peuple. 478
CHAP. II. Habitations, vêtements, nourriture des Iakoutes. 484
CHAP. III. Religion, sortiléges, maladies, funérailles des Iakoutes. 489





HISTOIRE
DES
DIFFÉRENTS PEUPLES
SOUMIS A LA RUSSIE.

Les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici ſont preſque tous également inconnus à l'Europe. Quoique pluſieurs d'entre eux aient contribué, ſans doute, à la ruine de l'Empire Romain, déſignés par des noms qu'eux-mêmes n'ont jamais connus, & confondus avec d'autres nations, ils ſe ſont couverts de ſang, aſſouvis de carnage ſans ſortir de l'obſcurité. Il nous reſte à parler de la race des Mongols, de celle des Tatars, peuples à jamais célebres par les craintes d'une partie de l'Europe, par les malheurs & l'oppreſſion de l'autre, par le ſang qu'ils ont répandu

dans l'Asie, par les Empires qu'ils y ont renversés.

Nous suivrons, en général, l'ordre que nous nous sommes prescrit. Nous n'avons guere vu jusqu'ici que l'homme plus ou moins sauvage, n'ayant encore que les premieres connaissances qu'inspire le besoin absolu: les Kalmouks, sortis de la race des Mongols, nous le montreront dans l'état de barbarie qui est la seconde condition de l'humanité; chez quelques nations tatares, nous verrons son esprit déjà cultivé briller de quelques lumieres: mais obligés de revenir ensuite sur nos pas, nous parcourrons différentes hordes de ces mêmes peuples qu'une situation moins favorable condamne à la misere & à l'ignorance qui la suit.





QUATRIEME PARTIE.

Nations de Race Mongole.

PREMIERE SECTION.

Des Mongols proprement dits.

CHAPITRE I.

Caractere distinctif des Mongols.

Les peuples à qui l'usage a conservé jusqu'à présent le nom de Mongols (1) ne vivent pas sous la domination de la Russie : mais c'est de leur sein que sont sortis, à des époques différentes, les Kalmouks, les Bouriates, aujourd'hui sou-

(1) Ces peuples sont désignés dans nos cartes géographiques & dans les livres de nos voyageurs par le nom de Mongous ; les Russes qui ont eu plus de communication avec eux les appellent Moungales ; mais M. Pallas, qui a, plus qu'aucun

mis à cet Empire, & ce ferait laiffer un vuide dans notre ouvrage, que de faire connaître quelques parties détachées de cette race célebre, fans remonter à la tige principale dont elles forment les rejettons.

C'eft dans les folitudes fituées des deux côtés des monts Altaï, dans ces contrées où l'on ne voit aujourd'hui que des peuplades errantes & faibles, défendues par leur feule mifere & par le mépris qu'elles infpirent, qu'il faut aller chercher le berceau de ces nations mongoles qui menacerent autrefois de fubjuguer les deux plus belles parties du globe : c'eft là que toutes les conjectures, toutes les traditions, toutes les recherches femblent marquer leur ancienne habitation : c'eft là que les lacs, les fleuves, les montagnes, confervant encore

autre favant, fait une étude particuliere de ces peuples & qui les a long temps fréquentés, affure que leur véritable nom eft celui de Mongols. Peut-être ces deux prononciations appartiennent-elles à des dialectes différents.

les noms qu'elles leur ont donnés, rendent témoignage à leur ancien séjour.

Mais ce sont les seuls monuments qu'elles aient laissés sur cette vaste étendue de terre qu'elles ont si long-temps occupée ou parcourue. Nulle part on n'y voit aucun de ces vestiges durables, trophées de la victoire que l'homme en société remporte sur la nature sauvage. Tel est le sort des nations qui n'ont pas cultivé les arts; les vents dissipent la trace qu'elles ont imprimée sur la terre. Comme elles ne l'ont point fatiguée du poids de ces fastueux monuments cimentés par les larmes & par le sang des malheureux, & témoins éternels de la splendeur des Empires & de leur infortune, elles passent, & l'on ne reconnaît pas même la terre qu'elles ont couverte sans la surcharger, sans la déchirer de leurs immenses travaux.

C'est bien improprement que les Européens ont ajouté au nom des Mongols celui de Tartares, comme si ces deux peuples ne formoient que deux tribus

différentes d'une même nation. Si l'on trouve quelques ressemblances dans leurs usages, elles sont la suite de la vie pastorale qui leur fut commune; & si leurs langues offrent des conformités, c'est dans quelques expressions que deux peuples souvent mêlés ensemble, gouvernés par les mêmes Princes, & combattant sous les mêmes enseignes, ont dû emprunter l'un de l'autre.

La race des Mongols differe sensiblement, par les traits du visage, de toutes les nations de la terre; on la distingue au premier coup-d'œil, &, si l'on fait abstraction de la couleur, un Mongol ressemble encore moins aux autres peuples, qu'un Negre ne ressemble aux Européens.

Un des premiers caracteres qui établit la différence entre le Mongol & toutes les autres nations connues, est la forme du crâne, qui, chez le premier, est beaucoup plus arrondi. La face, qui, parmi nous, même dans les sujets qui ont le visage le plus rond, offre toujours un

oval plus ou moins alongé, eſt chez ces peuples d'une rondeur qui étonne quand on n'a pas encore l'œil accoutumé à cette conformation. On croit voir des viſages qui ont plus de largeur que de longueur, &, quand la laideur des traits ſe trouve jointe, comme il arrive ordinairement, à cette ſingularité, ces phyſionomies nous paraiſſent affreuſes.

Figurez-vous des yeux qui ſemblent à demi-fermés, & dont le grand angle, placé obliquement en deſcendant vers le nez, eſt peu ouvert & charnu; un filet très mince de ſourcils noirs qui décrivent un arc fort ſurbaiſſé; un nez écraſé, dont on ne voit que les narines, & qui n'établit aucune ſéparation entre les yeux, ce qui les fait paraître exceſſivement éloignés l'un de l'autre, s'ils ne le ſont pas en effet : ajoutez à ces premiers traits de laideur, des levres fort épaiſſes, un menton fort court, les os des joues très ſaillants, quelques brins de barbe épars, une carnation d'un jaune brun, d'énormes oreilles détachées de la tête, & vous

aurez quelque idée de la difformité d'un visage mongol ou kalmouk (1).

Ce n'est pas que tous ces caractères se trouvent constamment réunis dans chaque individu: on voit même des femmes mongoles, dont le minois agréablement arrondi plairait dans les pays de l'Europe où l'on est le plus difficile sur la beauté; mais ces peuples pensent bien différemment que nous sur la belle proportion des formes. Ils critiqueraient toutes ces belles têtes des statues grecques qui font l'admiration de nos connaisseurs & le désespoir de nos artistes: des yeux bien ouverts, des sourcils bien arqués, un nez aquilin n'échapperaient pas à leur censure, & les têtes d'un écran chinois l'emporteraient à leurs yeux sur celles de Raphaël. Ils regardent comme les plus beaux d'entre eux ceux qui réunissent le

(1) La ressemblance des traits & de la conformation des Mongols avec les Kamtchadales, jointe à quelques rapports qu'on a cru trouver dans la langue des deux peuples, peut faire présumer qu'ils ont une origine commune.

plus grand nombre de ces traits qui distinguent leur race & que nous trouvons si difformes.

Mais si la conformation de leur visage n'est pas celle qui nous plaît, ils ont du moins, quand on s'est rendu familier avec ce que nous appellons leur laideur & ce qu'ils nomment la beauté, une physionomie ouverte qui inspire l'estime, qui gagne la confiance, & qui est l'heureuse expression de la franchise du cœur, de la bonté du caractere & de la tranquillité de l'ame.



CHAPITRE II.

Puiſſance des Mongols ſous Tchinguis-Khan.

Les Mongols, vers le milieu du douzieme ſiecle, répandus dans une partie du pays qu'habitent aujourd'hui les Kalkas, ſur les ſables baignés par les eaux de l'Onon & du Kerlon & ſur ceux du grand déſert de Cobi (1), dont ils occupaient la partie occidentale, étaient encore inconnus au reſte de la terre qu'ils allaient remplir de terreur. Faibles ſous la domination de pluſieurs Souverains toujours armés les uns contre les autres, ils vont devenir formidables ſous un ſeul chef qui les armera tous pour ſervir ſon ambition.

(1) Le déſert de Cobi ou de Chamo, ou de Sable, le Grand-Déſert, Karakoum, ſont autant de noms de cette immenſe ſolitude qui s'étend au nord de la grande muraille de la Chine. Karakoum ſignifie ſable noir dans la langue des Mongols.

Ieſſoukai gouvernait une de leurs principales hordes dans le déſert de Sable. Il défit une peuplade dont le chef ſe nommait Témougen ; &, en mémoire de ſa victoire, il fit prendre à l'aîné de ſes fils le nom du Prince qu'il avait vaincu.

Il mourut à la fleur de ſon âge, & eut pour ſucceſſeur ce même fils qu'il avait appellé Témougen, jeune Prince, âgé de treize ans. Trente à quarante mille familles compoſaient toute la domination du nouveau Souverain: mais les deux tiers de ſes ſujets, mépriſant ſon inexpérience, ſe donnerent aux ennemis de ſon pere. Ainſi ce Prince, qui devait un jour ſe former par ſes conquêtes un empire plus vaſte que ne le fut jamais l'Empire romain, n'était peut être pas alors aſſez puiſſant pour armer quinze mille hommes.

Sa mere ſe mit elle-même à la tête du peu qui lui reſtoit de ſujets fideles, & fit rentrer pluſieurs rebelles dans le devoir. Lui-même, dès qu'il fut en état de porter les armes, fit connaître ſa valeur con-

tre une ligue formidable de ses ennemis. Il montra dès lors la politique des conquérants ; celle de se faire aimer des compagnons de leurs exploits, en provoquant la haine de l'Univers. Toujours en armes, toujours attaquant ou attaqué, il remporta des victoires, éprouva des défaites, tomba même plusieurs fois entre les mains de ses ennemis ; mais jamais la fatigue ne put lui faire desirer le repos ; ni le malheur, abattre son audace.

La plus grande épreuve à laquelle fut mis son courage, augmenta sa puissance & fut la cause de ses plus brillantes prospérités. Aönnak, Khan des Karaïtes, avait cherché plusieurs fois un asyle auprès du pere de Témougen : chargé des bienfaits du pere, il devait aimer le fils ; & Témougen lui-même l'avait souvent aidé de ses talents & de sa valeur. Mais Aounak, trompé par un de ses favoris & par son propre fils, conçut des soupçons contre le jeune Prince, & tâcha de l'attirer auprès de lui pour le faire assassiner. Ce projet n'ayant pas réussi, il résolut

ſolut de le ſurprendre; mais Témougen prévenu, lui tendit une embuſcade, & défit avec une poignée d'hommes le corps nombreux qui eſpérait l'enlever.

Il crut qu'il ne ferait aſſez vengé qu'après avoir entièrement abattu la puiſſance du perfide: l'entrepriſe devait paraître téméraire. Le Khan des Karaïtes était devenu le plus redoutable des Princes mongols; il faiſait ſa réſidence à Karakoroum, dans le déſert de Sable: mais il paraît que ſa domination s'étendait juſques ſur le Léaotong & ſur une partie du Tangout: ſa puiſſance même fut la cauſe de ſon malheur. La crainte lui fit des ennemis de tous ſes voiſins; ils réunirent leurs forces contre lui, devinrent les alliés de Témougen & lui déférerent le commandement. Leur confiance ne fut pas trompée: Témougen les rendit vainqueurs, mais ce fut pour devenir lui-même leur maître & ſe faire déclarer Khan de tous les Mongols. Le malheureux Aounak trouva la mort chez un Prince à qui il était allé deman-

der un asyle; & son fils aussi malheureux, mais moins digne de pitié, lui qui avait causé la perte de son pere en l'animant contre Témougen, fut bientôt après assassiné dans le Tibet.

De nouveaux ennemis ne firent qu'ajouter à la renommée de Témougen & à sa domination: le Khan des Naimans, dont la horde occupait les bords de l'Orkhon & de la Sélinga, ne l'attaqua que pour perdre ses Etats & la vie; le vainqueur se rendit maître du Tangout, &, dans une diete générale de ses nombreux sujets, il leur donna des loix & prit le nom de Tchinguis; ce mot qui signifie océan, lui semblait seul capable d'exprimer sa grandeur & sa puissance.

Souverain de toutes les hordes des Mongols & de toutes celles des Tatars, maître du vaste désert qu'une muraille sépare seule de la Chine, Tchinguis voyait avec impatience cette barriere opposée à son ambition, & forma le dessein de la rompre. Les Chinois ne lui avaient donné aucun sujet de leur décla-

rer la guerre ; mais il trouva du moins un prétexte dans les maux qu'ils avaient faits à ſes ancêtres : il força la muraille, épargna les villes qui ouvrirent leurs portes ſans réſiſtance, mit les autres au pillage, & donna une bataille dans laquelle le Roi de la Chine commanda lui-même. L'action fut ſanglante ; les Chinois perdirent trente mille hommes, les Mongols ne firent pas des pertes moins conſidérables, & la victoire reſta indéciſe. Mais Tchinguis dévaſta le Petcheli ; & le Monarque chinois qui l'avait mépriſé, fut obligé de demander la paix.

Tchinguis vole à l'autre extrémité de l'Aſie, & vient attaquer le Kiptchak, ou Kaptchak, pays compris entre l'Iaïk, le Volga & le Tanaïs ; il en ſoumet une partie, charge Touchi ſon fils de ſubjuger le reſte, & retourne à l'Orient. Il apprend que la Chine eſt en proie à la diſſention, & profite des malheurs de cet Empire pour l'accabler ; il ſe plaint que pendant ſon abſence les Chinois ont at-

taqué ſes alliés. Les Mongols franchiſſent une ſeconde fois la grande muraille : ils pillent, ils détruiſent plus de quatre-vingt dix villes, & ravagent le Hoangho, le Honon, le Petchéli, le Chanſi : la ruſe, la trahiſon, la famine leur livrent Cambalu, qu'on appelle à préſent Pékin ; le Roi dépouillé s'empoiſonne, & leur Souverain eſt maître de toute la Chine ſeptentrionale, qu'on appellait le Katai, ou plutôt le Kitai. Le ſud de la Chine faiſait alors une domination ſéparée, ſous le nom de Mangi.

Méhémet, Souverain du Khariſme & d'une partie de la Boukharie, étendait ſa domination juſques dans la Perſe. Il étoit allié de Tchinguis-Khan : mais le Gouverneur d'une de ſes villes lui inſpira des ſoupçons contre quelques marchands mongols, & obtint la permiſſion de les faire mourir. Tchinguis fit demander réparation de cet attentat, & ſes ambaſſadeurs furent maſſacrés. Il marche à la tête de ſept cents mille hommes contre ſon cruel & perfide allié, le bat, prend toutes ſes

villes, Boukhara, Samarkand, Balk, Kharifme : il le pourfuit jufques dans la Perfe. Méhémet fe cache dans une île déferte de la Mer Cafpienne, & y meurt de maladie & de chagrin. Sa mere tombe entre les mains du vainqueur, qui fe la faifait amener quand il prenait fes repas, & la forçait à fe nourrir des os qu'il avait à demi rongés. D'autres difent que, moins malheureufe, elle fut égorgée avec fes fils, le jour même qu'elle reçut des fers. Cette Princeffe avait gouverné long-temps fous le nom de fon fils, mais elle avait terni l'éclat de fes talents par fa cruauté; & le féroce Mongol parut être le jufte vengeur de tout le fang qu'elle avait fait répandre.

Il fe rend maître d'une partie de la Perfe : fes Généraux, Zéna-Noyan & Soudai-Baiadour entrent dans l'Arménie, prennent Chamakhie, franchiffent Derbent ou les portes de fer, s'emparent de la Géorgie, défont les Alanes, les Kapthaki, les Ruffes, & forment à Touchi une domination dans le Dachté-

Kaptchak. Les armées de Tchinguis font les premieres qui aient fait le tour de la mer Caspienne.

Lui-même, toujours actif, toujours inquiet, dans un âge avancé, porte la guerre dans le Tangout, dont le Gouverneur voulait se rendre indépendant; gagne une bataille long-temps disputée, & meurt de maladie, en 1226. C'était en 1202 qu'il avait dépouillé le Khan des Karaïtes: vingt-quatre années avaient suffi à ses conquêtes; son empire s'étendait depuis la Corée jusqu'au delà du Volga.

Ce conquérant, dont le nom doit être dévoué à l'exécration de l'espece humaine, fut pour la terre un fléau bien plus destructeur que la peste. Il dévastait les campagnes, brûlait les villes, faisait rassembler les habitants dans les plaines, où ils étaient entourés par ses Mongols & massacrés de sang froid. Les Généraux, les Commandants ennemis, dont il aurait dû honorer le courage, étaient réservés pour de plus cruels supplices, &

il aimait à jouir du ſpectacle de leurs tourments. Il n'épargnait que quelques ouvriers dont il avait beſoin, & de jeunes gens qu'il incorporait dans ſes troupes : orgueilleux de ſa férocité, il diſait que la pitié était le vice des ames lâches. L'homme ſenſible, ſaiſi d'horreur au récit des ſanglants exploits de Tchinguis, ſouhaiterait que ſes ſujets, révoltés contre lui dans ſa jeuneſſe, euſſent pu le vaincre, l'enchaîner, le ſacrifier à leur haine; que du moins le Prince des Karaïtes eût pu lui arracher la vie, quand ce monſtre naiſſant ne faiſait que d'entrer encore dans la carriere de ſes crimes, & que ſon ſang douloureuſement répandu juſqu'à la derniere goutte, eût prévenu l'effuſion du ſang de tant de peuples : ou s'il fallait des victimes à la colere céleſte, on préférait qu'elle eût embraſé les airs, ſoulevé les eaux, ouvert la terre ſous les pas de ſes habitants; l'homme du moins n'aurait pas été coupable des malheurs de l'humanité.

Mais quel motif put armer ce barbare?

Dans sa vie dure & sauvage, il n'avait besoin de rien : mais il croyait qu'une gloire sûre attendait l'homme sanguinaire qui se rend fameux par la dévastation, par la désolation, par les incendies, par le massacre. Cette opinion funeste a causé de tout temps le malheur du monde : tant une seule erreur peut faire de mal à la terre !

L'empire que Tchinguis avait fondé était trop vaste pour subsister long-temps sans partage : il se divisa dans la suite sous un grand nombre de souverains, mais il ne fut pas tout-à-coup démembré comme celui d'Alexandre. Ougadai ou Octaï, fils & principal héritier du conquérant, acheva de soumettre la Chine & fut le chef d'une dynastie qui dura plus d'un siecle. Bati, petit-fils de Tchinguis, qui succéda à son pere Touchi dans la souveraineté du Kaptchak, conquit la Russie, porta ses armes dans la Pologne, dans la Hongrie, dans la Bohême, & fit trembler l'Europe qu'il menaçait d'envahir. Sa postérité commande encore aux

Tatars de la Crimée. Cependant ces Mongols ſi long-temps terribles ſeraient aujourd'hui preſque inconnus dans nos pays occidentaux, ſans la domination qu'ils ont fondée dans l'Indouſtan & à laquelle ils ont donné leur nom.

CHAPITRE III.

Induſtrie, mœurs & uſages des anciens Mongols.

Les contrées qu'occupaient les Mongols, quelquefois unies, ſouvent montagneuſes & n'offrant que des cailloux dans les vallées, que des ſables dans les plaines, n'étaient que dans peu d'endroits propres à la culture. Il était ſi rare d'y trouver des arbres, que les Khans eux-mêmes étaient réduits à ſe chauffer avec du fumier de vache. Mais elles offraient de gras pâturages & convenaient à un peuple paſteur & vagabond.

Auſſi les Mongols ne connaiſſaient pas la vie ſédentaire. Conduits par les be-

ſoins de leurs nombreux troupeaux, ils changeaient ſouvent de place & n'avaient pour habitations que des eſpeces de tentes, ou plutôt des treillages faits en forme de dômes & recouverts de feutre. Ils traînaient leurs maiſons avec eux ſur des chariots, & quand elles étaient raſſemblées dans les campements, elles offraient de loin l'aſpect d'une ville. Les chefs, les grands, les riches, avaient toujours pluſieurs de ces maiſons à leur ſuite : la plus vaſte, la plus ornée était leur palais; d'autres leur ſervaient de magaſins, de garde-meubles; d'autres étaient leurs arſénaux; d'autres offraient une retraite à leurs gens.

Ces habitations mobiles n'excluaient pas le luxe. Le trône du grand Khan des Mongols était d'ivoire & d'or. Sa tente était appuyée ſur des colonnes couvertes de lames d'or, attachées avec des clous du même métal : l'intérieur était tapiſſé d'écarlate, & le dehors couvert d'étoffes préc ieuſes. Une vaſte enceinte, gardée par de nombreuſes ſentinelles, régnait

autour de ce léger & brillant édifice. Chacun tâchait d'imiter, ſuivant ſes moyens & ſon rang, l'éclat du ſouverain; de tous côtés régnait le faſte, & nulle part la molleſſe.

Les Mongols avaient cependant quelques villes : mais Karakoroum, autrefois la réſidence du Khan des Karaïtes, & devenue celle de Tchinguis Khan, ne valait pas notre petite ville de Saint-Denis du temps de Saint Louis. Celle-ci n'était guere alors compoſée que d'eſpeces de chaumieres, celle-là que d'humbles caſes de terre.

On peut croire que les Mongols de Tchinguis n'avaient aucune connaiſſance des lettres. Lui-même ne ſavait pas lire lorſqu'il parvint à l'Empire. Ce fut le Chancelier d'un Prince vaincu qui lui apprit l'uſage du cachet ou ſceau impérial : ce furent les Ouigours, peuple très anciennement induſtrieux & lettré, qui apprirent à lire à ſes ſujets, & qui leur communiquerent les caracteres de l'écriture. Charlemagne & Tchinguis-

khan ont donné des loix à leur nation ; & l'on doute si l'un & l'autre a jamais su lire.

Les ouvriers tirés des nations vaincues, n'étaient employés que par les Princes & les riches. Chaque famille se suffisait à elle-même. Les femmes étaient chargées de faire tout ce qui concerne l'habillement, jusqu'aux bottes ; les hommes faisaient leurs armes & les harnois de leurs chevaux : les deux sexes se partageaient le soin du bétail & la construction des huttes.

En été, & sur-tout en campagne, ils ne se nourrissaient guere que de koumisse, sorte de liqueur acidule tirée du lait de jument : ils portaient toujours une provision de lait caillé & séché, qu'ils délayaient dans de l'eau quand ils en voulaient faire usage. Dans les temps d'abondance, ils ménageaient pour la disette de la viande qu'ils coupaient par tranches assez minces & qu'ils faisaient sécher à l'air. On ne voit pas qu'ils fissent usage de racines ou de légumes ;

mais d'ailleurs tout était bon pour assouvir leur appétit, ours, chiens, loups, renards, fouines, blaireaux, rats, souris (1), vermine, & jusqu'à l'arriere-faix de leurs juments.

Mais la chair de cheval était pour eux le plus agréable des aliments, comme elle l'est encore pour toutes les nations de la même race. Leur table dégoûtante par le choix des mets, l'était encore plus par la malpropreté du service. Les vases dans lesquels ils apprêtaient leurs repas n'étaient jamais lavés qu'avec le potage même. Du millet cuit dans l'eau était leur principale nourriture en hiver, comme le laitage l'était en été. Accoutumés à manger de la viande chaque jour & en toute saison, & à croire que nos goûts, nos habitudes sont des besoins, nous sommes étonnés qu'un peuple qui vivait tou-

(1) Le Cordelier Plan Carpin dit qu'ils mangeaient des rats, ce qui est assez vraisemblable; le cordelier Rubruquis dit qu'ils n'en mangeaient pas, ce qui est possible. En suivant le récit de Plan-Carpin, je n'ai pas prétendu décider cette

jours à l'air, qui était toujours à cheval, dont toute la vie était une ſuite de fatigues, pût ſe ſoutenir & conſerver une vigueur ſupérieure à la nôtre avec des ſubſtances qui nous paraiſſent ſi légeres.

Ils avaient la funeſte induſtrie de faire une liqueur enivrante avec du miel, du riz ou du millet; mais quoiqu'ils fuſſent ſouvent plongés dans l'ivreſſe, il était rare qu'ils priſſent querelle entre eux, plus rare encore qu'ils en vinſſent aux coups, & le meurtre, toujours puni de mort, était un crime preſque inoui. Leurs tentes étaient toujours ouvertes, les coffres où ils ſerraient ce qu'ils conſervaient de plus précieux n'avaient pas même de ſerrures; toutes leurs richeſſes auraient été ſous la main du voleur, mais le voleur n'exiſtait pas. Celui qui ſe voyait menacé de la diſette, & qui n'avait

grande queſtion, & je ne voudrais pas devenir ennemi des partiſans de Rubruquis. J'ai cru devoir faire ici cette proteſtation, parceque les haines naiſſent ſouvent dans la République des Lettres pour de moindres ſujets.

plus que de faibles restes de ses provisions, était toujours prêt à les partager avec le malheureux, & la prudence se taisait en eux quand la bienfaisance faisait entendre sa voix. Leurs femmes étaient chastes, modestes, soumises, laborieuses; jamais elles ne prononçaient une parole dont elles eussent à rougir.

Enfin, c'était un peuple doux, sociable, amical; & c'était ce même peuple qui trempait avec joie ses mains dans le sang d'un ennemi, qui lui ouvrait les flancs pour lui arracher les entrailles palpitantes, qui repaissait tranquillement ses regards des convulsions de la douleur & de la mort : tant l'opinion, l'habitude, l'exemple & les ordres des Chefs détruisent aisément les vertus qu'inspire la nature, changent aisément en vertus les plus exécrables des crimes!

L'étranger qu'ils ne regardaient pas comme un ennemi, était traité comme un être inférieur, & n'éprouvait de leur part que du mépris. Ils ne se croyaient point obligés avec lui à cette bonne foi

qu'ils obſervaient ſi religieuſement entre eux. Tel eſt l'homme abandonné à ſon orgueil naturel, à ſon ignorance primitive : il ne voit hors de ſon repaire, de ſa peuplade, de ſa horde, que des êtres mépriſables ou des ennemis. C'eſt à la morale perfectionnée qu'il appartient de lier tous les hommes par les nœuds d'un amour mutuel.

CHAPITRE IV.

Election des Khans. Diſcipline militaire. Formules des ſerments.

Il paraît que, long-temps avant Tchinguis-khan, la puiſſance ſouveraine était héréditaire chez les Mongols : mais par un ancien uſage, reſte d'une liberté qui n'était plus, la nation paraiſſait encore élire le Prince qui, ſi elle eût tenté de le méconnaître, aurait bien su la forcer à ſe ſoumettre. La même coutume exiſtait encore chez les Ruſſes à la fin du ſeizieme ſiecle.

Le jour de l'élection, les Princes Mongols & les Grands disaient au Prince qu'ils semblaient avoir choisi : « Nous te prions, « nous t'ordonnons de régner sur nous ». Le Prince répondait : « Promettez-moi « donc de faire ce que je vous comman« derai, d'aller où je vous enverrai, de « venir quand il me plaira de vous ap« peller, de mettre à mort ceux que j'au« rai condamnés ». On lui en faisait le serment, & il ajoutait : « Ainsi ma pa« role désormais me servira de glaive ».

Quoiqu'on lui accordât un pouvoir absolu, on l'avertissait qu'il n'en abuserait pas impunément. On le faisait asseoir sur une piece de feutre, & on lui adressait ces paroles qui ne sont pas moins remarquables pour avoir été déjà souvent répétées : « Regarde le ciel, lui disait-on, « éleve ta pensée jusqu'au trône de la Di« vinité, & baisse tes regards sur ce feu« tre sur lequel tu es assis. Si tu fais ré« gner la justice avec toi, toute la terre « sera soumise à tes desirs & Dieu com« blera tes souhaits : mais, si ton regne

« est injuste, tu ne seras plus qu'un objet « de mépris, & il ne te restera pas même « me ce feutre sur lequel tu es porté ».

Il est utile, sans doute, de présenter aux Souverains la vengeance divine s'ils abusent de leur pouvoir : mais il serait bien dangereux que les sujets crussent qu'ils peuvent être eux-mêmes les instruments de cette vengeance. Les rendre juges de ceux qui les gouvernent, c'est armer les mécontents, les ambitieux, les gens inquiets ; c'est allumer le feu dans tous les coins de l'Etat. La terre a été plus ensanglantée par la révolte des peuples, que par les cruautés des tyrans : & c'est encore bien plus l'utilité des citoyens que celle des Princes, qui a fait regarder les Rois comme sacrés.

Les revenus des Chefs Mongols devaient être considérables, puisqu'ils percevaient la dixme de tout ce que leurs sujets possédaient & même des produits de leur commerce. Ils composaient leurs armées de tous les hommes de leur dépendance, à qui leur âge & leur consti-

tution permettaient de porter les armes.

On ne connaissait pas un état militaire distingué des autres classes des citoyens; tous étaient guerriers. Ils ne recevaient ni solde ni subsistance : eux-mêmes devaient, à leurs frais, s'armer, se vêtir, se fournir de chevaux, faire les provisions nécessaires pour la campagne. Le pillage leur était offert comme un aiguillon à leur valeur, & la guerre était un affreux brigandage. L'étendard autour duquel ils se rassemblaient était une queue de cheval, attachée au haut d'une pique; cela rappelle la botte de foin qui servait d'enseigne aux anciens Romains.

Les fleuves ne pouvaient arrêter leur marche; ils les passaient sur des outres gonflées de vent & attachées à la queue des chevaux. Le fleuve traversé, on vuidait l'outre; elle n'embarrassait ni par son volume ni par son poids, & chaque guerrier avait son ponton attaché à la selle de son cheval. Ils se servaient dans les siéges des villes de fleches à feu pour brûler les édifices, & de grosses pierres

lancées par des machines pour faire breche aux murailles.

Les ordres des Commandants étaient toujours promptement ſuivis ; on ne ſe permettait pas de raiſonner quand le devoir était d'obéir. Les armées, ſuivant l'ordonnance de Tchinguis-khan étaient partagées en différents corps de dix mille hommes, ſous les ordres d'Officiers généraux qui avaient le titre de Tioumen-Agaſi. Chacun de ces corps était diſtribué en dix régiments commandés par des Mini-Agaſi ou Colonels. Les compagnies de cent hommes étaient conduites par un Gous-Agaſi ou Capitaine ; & un Sergent, ſous le titre d'Oun-Agaſi, avait inſpection ſur dix hommes.

Les Mongols joignaient toujours quelques ſignes ſenſibles, & ſouvent des cérémonies religieuſes, à leurs ſerments. Tchinguis, avant le temps de ſes grandes proſpérités, était près de combattre un ennemi redoutable ; je crois que c'était le Khan des Karaïtes. Il ſe trouvait avec ſon armée ſur les bords d'une riviere dont

l'eau était ſale, bourbeuſe, & de mauvais goût. Il fit le ſacrifice d'un cheval, prit de cette eau dans ſa main, en but, & fit le ſerment de partager le doux & l'amer avec les compagnons de ſes fatigues. Les officiers burent à leur tour, jurant au Khan de partager le doux & l'amer avec lui, & jamais aucun d'eux ne lui manqua de fidélité.

Un Officier d'une nation ennemie vint ſe donner à ſon ſervice. Il monta ſur une colline, y ſacrifia un cheval blanc & un bœuf noir, rompit une flèche & fit ſerment de lui être fidele. Le ſacrifice du bœuf & du cheval était, je crois, un acte purement religieux; mais l'Officier, en rompant la fleche, faiſait entendre qu'il conſentait à être détruit comme il briſait cette flèche, ſi jamais il devenait parjure.

Tout le monde ſait ce qu'on raconte du Scythe Scylurus. Il était au lit de la mort; il fit approcher ſes enfants, leur préſenta un faiſceau de flèches & leur ordonna de le rompre; aucun d'eux n'en

eut la force. Le vieillard reprit le faiſceau, le détacha, ſépara les flèches, &, de ſes mains mourantes, il les briſa facilement l'une après l'autre. « Mes fils, ajouta-t-il, « tant que vous ſerez unis enſemble, « comme l'était ce faiſceau, aucune force « ne pourra vous nuire. Si la diviſion ſe « met entre vous, le moindre ennemi « pourra vous détruire comme j'ai rompu « ces flèches ſéparées ». On rapporte la même choſe de pluſieurs Souverains de Scythie, on en dit autant de Tchinguis : on a regardé cela comme un fait particulier ; ne doit-on pas ſoupçonner que c'était un uſage, une cérémonie conſacrée, qui accompagnait le ferment qu'on faiſait prêter à des freres de vivre toujours dans la plus étroite union ?



CHAPITRE V.

Religion, mariages, funérailles.

LES Chinois ne purent découvrir quelle était la religion de Thinguis-Khan; suivant Pétis de la Croix, elle se réduisait à un pur théisme. Il paraît certain qu'il était né dans le sein du Chamanisme : mais peut-être avait-il secoué toutes les superstitions qui accompagnaient ce culte; peut-être aussi cette croyance était-elle plus pure, moins hérissée d'erreurs chez les Mongols que chez les peuples à demi sauvages de la Sibérie : je vois cependant que les pratiques se trouvent à-peu-près les mêmes chez les uns & chez les autres.

Quoique les Mongols eussent des idoles, Plan-Carpin témoigne qu'ils croyaient un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur (1). Ils révéraient dans le soleil le

(1) « Nous croyons, disait le Khan des Mongols à Rubruquis, qu'il n'y a qu'un Dieu dans lequel nous vivons & mourons ».

ſymbole de la divinité & ſe tournaient du côté du midi pour faire la priere. Comme tous les peuples dont nous avons déjà rapporté les pratiques religieuſes, ils offraient des animaux en ſacrifices; comme eux, ils en mangeaient les chairs & brûlaient ſeulement les os en l'honneur de la divinité. Ils lui offraient les prémices de tous leurs mets & de toutes leurs boiſſons. D'accord avec les autres nations attachées au Chamaniſme, ils n'avaient pas de temples, & nous avons vu que Tchinguis condamnait les Mahométans qui ſe renfermaient dans des lieux particuliers pour adorer celui qui remplit de ſa préſence toutes les œuvres de la création.

Ils conſacraient à Dieu de jeunes chevaux & n'oſaient plus enſuite les monter; ils avaient des ſorciers, des devins qui leur ſervaient de prêtres; ils faiſaient des offrandes aux malins eſprits pour les empêcher de nuire; & ce ſont autant de pratiques du Chamaniſme. Enfin, ce qui tient encore à cette religion, s'ils

s'ils croyaient avoir contracté quelque souillure, ils se purifiaient par le feu. On ne pouvait se présenter devant le Khan sans avoir passé entre deux feux, & sans y avoir fait passer les présents qu'on lui destinait.

Jamais ils ne forçaient les étrangers ni même les captifs à changer de religion. Adorateurs d'un dieu, ils approuvaient peut-être tous les cultes, parceque ce dogme est le fondement de tous.

N'est-ce pas par une suite du Chamanisme, dont on trouve plus ou moins de vestiges chez la plupart des nations de l'Asie orientale, que les femmes y sont regardées comme des êtres fort inférieurs à l'homme, comme une sorte de marchandise qu'on vend, qu'on achete & dont on peut se défaire quand on en est dégoûté? Cette coutume existait chez les Mongols qui ne l'ont pas abandonnée depuis, en embrassant la religion du Dalai-Lama.

Il ne leur était permis d'épouser ni leurs sœurs ni leurs tantes, mais ils pouvaient épouser les deux sœurs à la fois.

Les belles-meres paſſaient aux fils après la mort du pere & c'était une ſuite de l'idée qu'ils avaient ſur la poſſeſſion des femmes : puiſqu'elles étaient regardées comme des marchandiſes, comme des effets mobiliers, elles devaient appartenir à l'héritier avec le reſte de la ſucceſſion.

Aucune cérémonie religieuſe ne précédait, n'accompagnait le mariage ; c'était un acte purement civil, un contrat de vente & d'achat. Le conſentement des dès deux parties était ménagé par les peres, ou peut-être l'autorité paternelle ſuppléait-elle à l'aveu des parties intéreſſées. Quand les conditions du marché étaient bien arrêtées, le pere de la fille recevait du futur époux la ſomme dont on était convenu ; elle ſe payait plus ſouvent en beſtiaux qu'en argent. Il donnait un grand repas aux deux familles réunies ; mais le mari devait acheter encore par quelques fatigues la marchandiſe qu'il avait déjà payée. Pendant que tous les convives s'occupaient à le diſtraire par la joie du feſtin, la mariée guettait l'oc-

casion de s'échapper, &, dès qu'elle pouvait la saisir, elle allait se cacher avec quelques-unes de ses parentes. Ses compagnes, ardentes à la seconder, avaient ménagé sa fuite & choisi sa retraite. Elles triomphaient de joie quand l'époux avait peine à la découvrir. Il cherchait, courait, revenait sur ses pas, renversait tout, retournait visiter encore ce qu'il avait déjà bien visité, tandis que la jeunesse folâtre riait aux éclats & le raillait de ses fatigues. Quand il avait enfin trouvé son épouse, il l'emmenait conduit par tous les gens de la noce.

Le lendemain on coupait les cheveux de la nouvelle mariée depuis le sommet de la tête jusques sur le front : on lui revêtait une longue tunique, qui, fendue par devant, s'attachait sur le côté droit, & descendait jusques sur les talons. On la coëffait d'un bonnet haut pour le moins de six à huit pouces qui se nouait sous le menton avec un ruban. Les femmes qui mettaient le plus de recherche dans leur ajustement ne donnaient guere

moins d'une aune de hauteur à cette coëffure ; elle était quarrée par le haut, couverte d'une riche étoffe & chargée de plumes & de pierreries. Cette parure de tête les faisait remarquer de loin & leur donnait de la majesté quand elles montaient à cheval à la suite des camps.

Pendant huit jours les jeunes gens de la noce apportaient des présents aux nouveaux époux, qui, ce terme expiré, marquaient à leurs amis leur reconnaissance par un grand festin. On y mettait toute la pompe que pouvait permettre la maniere de vivre de ces peuples. La chair de cheval, les bouillies de millet, les boulettes de beurre & de farine cuites à l'eau étaient prodiguées, & l'hydromel, le koumisse, l'eau-de-vie de lait coulaient à longs flots.

Les femmes manquaient rarement à la foi qu'elles avaient donnée à leurs époux. La loi était sévere contre leur infidélité ; & l'épouse surprise en adultere, pouvait être tuée à l'instant avec le complice de son crime, sans qu'il fût fait aucune recherche contre l'époux meurtrier.

Du berceau à la tombe, des fêtes nuptiales aux cérémonies funéraires, le passage est brusque dans la nature; il peut bien l'être aussi dans mon livre. Quand un Mongol paraissait près de rendre le dernier soupir, il était généralement abandonné; car on était souillé pour avoir assisté aux derniers moments d'un malheureux expirant. Tout ce qui lui avait appartenu devenait impur & ne pouvait plus être d'aucun usage; sa hutte était abattue, son chariot brisé, & personne ne pouvait porter, ni même prononcer son nom, jusqu'à la quatrieme génération.

Le mort était enterré avec ses habits; il était assis dans sa fosse: on laissait devant lui un bassin de viande & un vase de lait. On enterrait avec lui son cheval sellé & bridé. C'était un devoir de tenir secret le lieu de la sépulture des Khans & des principaux personnages de la nation.





SECONDE SECTION.

Des Kalmouks.

CHAPITRE I.

Des différentes tribus des Kalmouks.

Le ſiecle qui ſuivit la conquête de Tchinguis, vit ſe diſſoudre l'Empire fondé par ce Conquérant. Les membres qui compoſaient ce coloſſe s'affaiblirent par leurs diſſentions ; les Mongols, après avoir détruit, envahi, fait trembler tant de Puiſſances par leur union, ſe diviſerent, tournerent contre eux-mêmes leurs forces diminuées par leur partage, & ne combattirent plus que pour leur propre ruine. La branche des Mongols proprement dits fut ſoumiſe à la domination de ces Chinois qu'elle-même avait aſſujettis à Tchinguis. La branche des Dourboun-Ouiriates, défendue par l'éloignement, conſerva ſa liberté.

Ces mots Dourboun-Ouiriates ſignifient les quatre alliés. Ces alliés étaient les Eletes ou Elutes, les Koites, les Toumoutes & les Barga-Bouriates.

Nous parlerons dans la ſuite des Bouriates avec plus d'étendue, parcequ'ils ſubſiſtent encore ſous la domination des Ruſſes.

Les Toumoutes ſont ignorés aujourd'hui des Kalmouks eux-mêmes : on croit cependant les retrouver dans une tribu mongole qui, ſous le même nom, occupe un grand diſtrict de la Mongolie orientale, entre le fleuve Naoun & la grande muraille.

Les Koites ont été détruits dans des guerres éloignées, ou s'il ſubſiſte encore quelques reſtes épars & inconnus de ce peuple, ils ont été confondus avec les Kalmouks-Zoungares, ou diſperſés dans la Mongolie, dans le Tibet & dans les villes des Boukhares.

Ainſi, des quatre peuples alliés, il ne reſte plus que les Bouriates & les Eletes. Ce ſont ces Eletes qu'on connaît plus

particulièrement dans l'Europe & dans l'Asie occidentale sous le nom de Kalmouks, & qu'on devrait plutôt appeller Kalmaks. D'anciennes traditions, seuls monuments que nous ayons ici pour nous conduire, nous apprennent que, longtemps avant Tchinguis, la partie la plus nombreuse des Eletes fit une expédition vers l'Occident, s'engagea dans les défilés du Caucase, & qu'on n'en entendit plus parler depuis. On blâma d'abord ceux de leurs compatriotes qui ne les avaient pas suivis; leur prudence, comme il est trop ordinaire, fut taxée de pusillanimité, & on les appella par dérision *Kalimaks*, c'est-à-dire, gens qui sont restés en arriere. C'est à ce reproche qu'ils doivent le nom sous lequel ils sont le plus généralement connus aujourd'hui.

Ils prétendent avoir autrefois occupé le pays qui s'étend entre le Kokonor & le Tibet, & sont partagés, au moins depuis la dissolution de la Monarchie Mongole, en quatre principales tribus, celles

des Khochotes, des Derbetes, des Torgoutes & des Zoungares.

La tribu des Khochotes, moins nombreuse que les autres, s'estime cependant davantage, fiere de son ancienneté & de sa premiere gloire. Ces Kalmouks quitterent le nom d'Eletes pour celui de Khochotes, qui signifie vaillants guerriers, titre qui leur fut donné ou qu'ils s'arrogerent après une victoire complete remportée par eux sur les Mongols. Ils se sont maintenus dans les environs du Tibet & sur les bords du Kokonor ou Lac bleu. Leurs Chefs se regardent comme des descendants de Tchinguis: la dinastie de ces Princes porte le nom de Galgas, & ce sont eux que les Chinois désignent par le nom de Kalkas.

Si les Khochotes attribuent l'origine de leurs Princes à un Conquérant, les Derbetes, plus orgueilleux encore, font descendre les leurs du ciel même. Un enfant divin fut trouvé autrefois sur les bords d'un lac: devenu grand, il régna sur eux avec sagesse, combattit vaillam-

ment à leur tête & les rendit toujours victorieux : il fut le pere de la race qui les gouverne encore. Cette tribu abandonna, dans des temps de troubles, les gras pâturages du Kokonor, & se retira sur les bords de l'Irtich. Une partie eut le malheur de se réunir aux Zoungares dont elle partagea quelque temps la prospérité, pour être ensuite enveloppée dans une commune ruine : l'autre s'avança toujours plus à l'Occident, s'approcha de l'Iaïk, gagna le Volga, & s'étendit enfin jusqu'aux bords du Don, où elle subsiste encore au nombre de cinq mille familles sous le commandement de ses Princes héréditaires.

Les Torgoutes passent pour être sortis du Tibet. Ils se vantent d'avoir porté les armes sous Tchinguis-khan, & ajoutent que ce Prince voulant reconnaitre, par une marque d'une entiere confiance, leur valeur & leur fidélité, remit entre leurs mains l'un de ses fils, qui fut le pere de leurs Chefs. Unis long-temps aux Zoungares, ils errerent

dans les mêmes ſtepes, & ſemblaient ne faire qu'une même nation. Enfin la diſſention ſe mit entre les Chefs, & ils ſe ſéparerent en 1620. Les Torgoutes, conduits par leurs Taiches, vinrent s'établir dans les ſtepes voiſines de l'Iaïk. Mais ayant appris que le Volga nourrit une plus grande abondance de poiſſons, & que les ſtepes qu'il arroſe fourniſſent de plus gras pâturages, ils s'avancerent juſqu'aux bords de ce fleuve, & ſe ſoumirent à la Ruſſie ſous le regne d'Alexis, pere de Pierre I. Dans le ſein d'une profonde paix qu'ils n'avaient encore jamais goûtée, ils ſe multiplierent juſqu'au nombre de ſoixante mille hommes. Mais leur inquiétude & quelques ſujets de plainte que leur donna la Ruſſie, les dégoûterent du repos dont ils jouiſſaient. Il n'en eſt reſté que ſix à ſept mille aux environs du Volga. Les autres, en reprenant le chemin de leur ancienne patrie, perdirent un grand nombre des leurs par la fatigue, la miſere & les armes des Kirguis.

Les Zoungares, par leur éclat passager & leurs malheurs, méritent de nous occuper quelques instants.

CHAPITRE II.

Des Kalmouks Zoungares.

LES Zoungares ou Zoungores composaient la plus nombreuse des nations Kalmoukes. Errants, comme toutes les tribus de la même race, ils parcouraient les déserts qui séparent la Chine de la Russie, & qui forment une épaisse barriere entre ces deux puissantes dominations, l'une la plus grande du monde & l'autre la plus peuplée. Les Princes des Zoungares avaient leur résidence sur les beaux plateaux qui environnent la partie supérieure de l'Ili, fleuve qui tombe dans le Balkhak-nor vers le 36e degré de latitude.

Cette nation, long-temps faible, parceque, divisée sous plusieurs Chefs, elle était la victime de leurs dissentions, ac-

quit des forces dans le ſilence, &, dès le moment qu'elle ſe fit connaître, elle porta la terreur chez ſes voiſins.

Ce fut un Prince habile, vaillant, ambitieux, qui tira ſes ſujets de l'obſcurité. Il s'appellait Tſagan-Araptan. Ses prédéceſſeurs n'avaient été décorés que du titre de Taiches (1); il prit celui de Contaiche, qui, chez ces peuples, indique une plus grande puiſſance, & répond à la dignité impériale. En affectant ce titre, il contractait l'engagement de le ſoutenir. Il prit pluſieurs villes de la Boukharie, il força les Kirguis à ſe reconnaître tributaires, traverſa le déſert de Sable, ſurprit les Tangoutes, défit une horde de Kalmouks dépendante de ce peuple, ravagea la capitale du Dalai-Lama, &, ſans reſpect pour ce Pontife-Roi, il mit à contribution toute la belle contrée qui compoſe ſes Etats. Chargé des richeſſes que tant de nations diffé-

(1) Le véritable nom de cette dignité eſt Taidchi. Celle de Khon-Taidchi ou de Contaiche eſt ordinairement conférée par le Dalai-Lama.

sentes avaient portées en offrande à ce Prêtre couronné, il courut à de nouvelles entreprises, & mourut en faisant la guerre aux Chinois.

Haldan-Tchéren, son fils, eut la même vaillance avec autant d'ambition. Il acheva de soumettre toute la Boukharie, conquit la souveraineté de Tachkent & le Tourkestan, subjugua la grande horde des Kirguis, menaçait de réduire les deux autres sous sa puissance, & força la Chine d'acheter de lui la paix. Peut-être eût-il bientôt employé l'or qu'il en avait reçu à lui faire de nouveau la guerre; mais il mourut en 1746.

Ses sujets commençaient à prendre quelque connaissance des arts utiles à un peuple guerrier. A l'aide de quelques ouvriers fugitifs de la Russie, ils exploitaient des mines; ils savaient fabriquer de la poudre (1) & faire des armes à feu. Un

(1) Ils faisaient bouillir de la fleur de salpêtre dans une forte lessive de cendres de peuplier ou de bouleau & la laissaient ensuite se crystaliser. Ils pilaient ce salpêtre avec deux parties de soufre

Suédois qu'ils avaient fait prisonnier, leur avait même appris à fondre du canon : mais ces foudres, portés sur le dos des chameaux, n'étaient guere que de vains épouvantails, & faisaient plus de bruit que d'effet.

Haldan avait laissé pour successeur son fils Tsébek-Dorjou ; ce jeune Prince, qui n'avait guere que seize ans, déplut à la nation. Les Nobles s'assemblerent pour faire le procès à leur Souverain : ils lui reprochaient une conduite tyrannique, & l'accuserent même d'avoir formé le projet de les faire mourir. Le Prince fut déposé ; on lui creva les yeux, on l'envoya en exil dans la petite Boukharie, où depuis il fut poignardé. On ne peut savoir s'il méritoit son sort ; on voit seulement qu'il existait dans la nation un pouvoir intermédiaire capable d'en imposer aux injustes Souverains : mais ce pouvoir, terrible

---

& autant de charbon de brossaille. Ils mouillaient ce mêlange & le remuaient dans une chaudiere, sur un feu de charbon, jusqu'à ce que la poudre commençât à se grener.

contre le faible Tſébek, eût fléchi devant ſon pere & ſon aïeul.

Les Grands mirent à la place de Tſébek un de ſes freres âgé de trente ans. Il ſe nommait Lama-Darja ; mais ſon parti le décora des noms d'Erdeni-Lama-Batour-Khon-Taidji. On dit que cela ſignifie pere ſacré, vaillant & bon Prince.

Mais le vaillant & bon Prince, qui n'avait encore donné aucune preuve de vaillance ni de bonté, avait eu pour mere une concubine obſcure. La tache de ſon origine maternelle aurait dû l'éloigner de la ſouveraineté, qui appartenait de droit au Noïon Débatchi, iſſu des anciens ſouverains. Débatchi ſentit que ſes droits étaient un crime aux yeux de l'uſurpateur : il alla chercher un aſyle chez les Kirguis, & fut accompagné dans ſa fuite par un autre Noïon, nommé Amour-zanan.

Débatchi fuyait, mais pour porter des coups plus sûrs au fils de la concubine. Du fond de ſa retraite, il ſe ménagea des intelligences chez les Zoungares,

en fit rougir quelques uns d'obéir à ſon rival & ſouffla de loin le feu de la haine qui l'animait. Quand il crut ſon parti aſſez fort, il ne ſongea plus qu'à ſatiſfaire ſa vengeance & ſon ambition. Quelques Kalmouks l'avaient ſuivi, d'autres venaient chaque jour lui offrir leurs ſervices, un plus grand nombre ne reſtait auprès de Lama-Darja que pour travailler de plus près à ſa perte. Débatchi quitte la horde des Kirguis; ſuivi de quelques troupes de cette nation & de ſes Kalmouks, il ſurprend les Zoungares pendant la nuit, les bat, tue ſon rival & ſe fait déclarer ſouverain, bien plus par le droit des armes que par celui de ſa naiſſance.

Pendant que Débatchi était avec Amourzanan chez les Kirguis, il lui avait fait les plus magnifiques promeſſes; mais, comme il arrive ordinairement, une fois revêtu du pouvoir, il les eut bientôt oubliées. Sans doute il ne ſentait pas aſſez le danger & l'incertitude de ſa ſituation, ni tout le mal que pouvait lui

faire un nouvel ennemi. Il n'avait pu détruire tous les restes du parti qui avait élevé Lama-Darja ; devenu maître des Zoungares par la force des armes, ses ennemis oubliaient ses droits & ne voyaient en lui qu'un usurpateur ; quelques Noïons refusaient de le reconnaître, la nation se divisait en des partis différents & le plus grand nombre de ces partis lui était contraire.

Amourzanan avait bientôt reconnu qu'il ne lui restait d'autre moyen de satisfaire son ambition que celui de la révolte ; il vit avec joie s'allumer dans sa patrie le feu de la discorde, se plut à l'attiser & prépara lui-même la ruine de sa nation. Imprudent ! qui ne prévoyait pas que lui-même y serait entraîné. Il attaqua Débatchi, fut défait & chercha une retraite à la Chine.

On y avait appris à redouter les Zoungares, on cherchoit à profiter des troubles naissants parmi eux. Amourzanan fut regardé comme un instrument utile, mais dangereux, qu'on se promettait bien

de briſer quand il ne ſerait plus néceſſaire. On lui fit à la Cour de Pékin le plus favorable accueil ; il reçut de l'Empereur Kien-Long le titre de Prince du premier rang. Il demanda des forces pour porter la guerre dans la Zoungarie ; c'eſt ce qu'on deſirait ; & on s'empreſſa de le ſeconder. On flattait ſon ambition, on lui fit enviſager la puiſſance ſouveraine comme le prix de la victoire ; & il partit avec une puiſſante armée & les plus hautes eſpérances.

Elles ne furent pas trahies par le ſort des armes : Débatchi oſa riſquer la bataille contre l'armée Chinoiſe, fut battu, & chercha un aſyle dans Kachgar, la premiere ville de la petite Boukharie.

Mais Amourzanan ſe confiait en vain ſur les promeſſes des Chinois. Cette nation politique ſentait trop bien qu'en le mettant à la tête des Zoungares, elle ſe donnait un nouvel ennemi, plus inquiet, plus entreprenant, plus dangereux que celui dont il venait de la délivrer. Elle avait tout promis pour exciter ſon coura-

ge, dès lors bien résolue de ne rien tenir. Débatchi, que les habitants de Cachgar eurent la lâcheté de livrer aux Chinois, n'attendait que la mort; il fut reçu de Kien-Long comme un ami : ce Prince ne pensait plus, après l'avoir affaibli, qu'à l'opposer à son rival. Amourzanan, quelque temps trompé, reconnut enfin qu'il était le jouet d'une Cour artificieuse. Il venait de la servir, il résolut de la combattre. Les Zoungares qui étaient unis à l'armée chinoise se laisserent gagner; il tomba sur un corps de Chinois qui le regardaient encore comme un ami : ce ne fut pas un combat; comme ils étaient loin de craindre cette attaque, ils ne purent se défendre, & l'on n'eut que la peine de les égorger.

Le perfide, après cette victoire, ou plutôt après cet attentat, se retira sur les bords de l'Ili. On envoya contre lui une armée; mais il avait eu le temps de rassembler les Zoungares dispersés : il fut vainqueur, & prit le titre de Contaiche des Zoungares, qu'il ne garda pas long-temps.

Plusieurs Chefs refuserent de le reconnaître parcequ'il n'était pas de la race des Souverains ; des nobles Zoungares, qui avaient été retenus à Pékin, y reçurent des caresses, des présents & la liberté ; & ne rentrerent dans leur patrie que pour s'opposer aux prétentions d'Amourzanan, pour séduire ses amis, pour débaucher ses troupes. Son parti diminuait chaque jour, & il n'était plus en état de résister aux forces de la Chine. Une armée plus nombreuse que la premiere vint l'attaquer ; il fut défait & se retira chez les Kirguis.

Les Zoungares, affaiblis & toujours harcelés par les Chinois, se disperserent : les Kirguis, autrefois subjugués par eux, profiterent de l'occasion de se venger & les attaquerent souvent avec succès. Quelques nobles Zoungares, voisins de la Russie, se donnerent à cette Puissance avec leurs vassaux, pour éviter une entiere défaite & la captivité. Des troupes considérables, conduites par leurs Noïons, suivirent cet exemple. Ceux qui voulu-

rent conserver leur religion, furent réunis aux Torgoutes qui vivent près du Volga, dans le Gouvernement d'Astrakhan: un plus petit nombre, qui consentit à recevoir le baptême, fut envoyé à Stavropole, ville fondée en 1738 dans le Gouvernement d'Orenbourg pour servir d'asyle aux Kalmouks devenus chrétiens.

Amourzanan ne se croyait pas en sûreté chez les Kirguis à qui la Cour de Pékin ne cessait de le demander : il s'éloigna de ses protecteurs trop naturellement portés à la perfidie & que l'intérêt & la crainte engageaient à le trahir. Errant quelque temps de solitudes en solitudes, de montagnes en montagnes, presque seul, manquant de tout, également tourmenté par la terreur & par le besoin, & toujours suivi de près par des partis de Chinois & de Mongols qui ne cessaient de le chercher, il ne vit plus de recours que dans la protection des Russes, entra dans la Sibérie, fut attaqué bientôt après de la petite-vérole & mourut dans l'humiliation.

Sa femme, fille de Haldan-Tcheren, était venue le joindre dans son dernier asyle. Elle avait été mariée en premieres noces au frere aîné d'Amourzanan & en avait eu un fils qui la suivit dans sa retraite. Tous deux furent envoyés près du Volga dans la horde des Kalmouks non baptisés. La Princesse mourut en 1761 à Saint-Pétersbourg, où elle était venue témoigner sa reconnaissance à l'Impératrice Elisabeth.

La Cour de Pékin avait déjà demandé Amourzanan aux Russes, avant même qu'il eût choisi chez eux une retraite. Elle le redemanda de nouveau avec les plus fortes instances, lorsqu'elle sut qu'ils lui avaient accordé un asyle. Il y était encore redouté même dans sa détresse, & la nouvelle de sa mort y répandit la joie sans y éteindre le desir de la vengeance. Les Chinois voulaient qu'on leur livrât le corps de cet ennemi pour faire subir publiquement à son cadavre insensible tous les supplices qu'ils lui auraient infligés s'il était tombé vif entre leurs mains. Mais le Gouverneur

CHAPITRE III.

Extérieur des Kalmouks.

En peignant les traits des Mongols, nous avons fait connaître ceux des Kalmouks; ces deux nations, ne formant qu'une même race, ont la même conformation, ou, si l'on veut, la même difformité. Leur stature est petite & grêle. Les Kalmouks, en particulier, ne s'élèvent jamais au-dessus de la taille moyenne. Leurs femmes, comme celles des Mongols, ont quelquefois les traits assez fins & ne sont pas toutes indignes de plaire : mais elles ont rarement l'agréable embonpoint, d'où résultent ces formes coulantes & ces contours arrondis qui font le charme d'un beau corps. La maigreur, chez cette nation, est commune aux deux sexes ; les plus riches même, qui coulent dans l'abondance & dans une sorte de mollesse une vie entièrement oisive, n'ont qu'un embonpoint fort médiocre. On ne peut

attribuer cette conſtitution à la nourriture & aux fréquents exercices des Kalmouks, puiſque ſouvent les Kirguis & les autres Tatars vagabonds, qui menent un genre de vie à-peu-près ſemblable, ſont privés, par une graiſſe exceſſive, de la faculté d'agir.

Quoique les Kalmouks ſoient les plus barbus des Mongols, ils ont encore beaucoup moins de barbe que n'en ont communément les Européens. Ils la raſent ou l'extirpent en l'arrachant, & ne réſervent ordinairement qu'une mouſtache fort mince, & ſouvent même qu'un petit bouquet au-deſſous de la levre inférieure. Leurs Lamas & leurs Moines laiſſent croître ſeuls les poils clair-ſemés qui leur naiſſent au menton & ſur les joues. Les meres ont ſoin d'arracher le petit nombre de poils qui naiſſent ſur le corps de leurs enfants.

Ces enfants ont, au moins juſqu'à la dixieme année, un air cacochyme & la figure encore plus difforme que celle de leurs peres : ce n'eſt qu'en grandiſſant que leurs traits s'adouciſſent & ſe rappro-

chent un peu de ce que nous appellons de la régularité.

Ils ont en naiſſant la peau aſſez blanche : mais comme on les laiſſe courir, ſe repoſer, dormir tout nus au ſoleil, au vent & dans l'atmoſphere enfumée des huttes ; comme les hommes même conſervent à tout âge l'habitude de dormir au ſoleil ou dans la fumée, couverts d'un ſimple caleçon, ils contractent une teinte d'un brun jaunâtre qui altere la couleur naturelle de leur peau. Les femmes, qui ſe tiennent preſque conſtamment à l'abri de l'air & des rayons du ſoleil, conſervent leur blancheur que releve encore l'oppoſition de leurs cheveux d'un noir éclatant, & le filet noir de leurs ſourcils. M. Pallas les compare, avec beaucoup de juſteſſe, aux peintures chinoiſes, auxquelles elles reſſemblent auſſi par les traits.

Les races les plus difformes à nos yeux peuvent aiſément s'embellir en ſe croiſant, & l'on a remarqué qu'il naît communément de très beaux hommes de l'u-

nion du ſang ruſſe ou tatar avec le ſang mongol. Il n'eſt peut-être pas auſſi vrai que les races les plus parfaites s'abâtardiſſent & dégénerent par le défaut de mélange, puiſqu'on a trouvé la beauté dans des îles fort reſſerrées de la mer du Sud.

CHAPITRE IV.

Habillement des Kalmouks.

L'HABILLEMENT des hommes qui jouiſſent de quelque aiſance conſiſte en une chemiſe qui ne deſcend guere au-deſſous des reins, & qui eſt ouverte comme un peignoir, & en deux ou trois tuniques d'étoffe de coton ou de ſoie, qui ne tombent pas tout-à-fait juſqu'aux genoux. Ces tuniques ont des manches étroites, elles s'arrêtent ſur l'eſtomac avec de petits boutons, & ſe ſerrent ſur les reins avec une ceinture.

Par-deſſus tous ces vêtements, on met une robe fort ample qui deſcend juſqu'au

jarret, & dont les longues manches, larges par le haut, se rétrécissent & viennent serrer le poignet. Quelquefois on laisse flotter cette robe, quelquefois on l'arrête avec la ceinture.

Les longues & larges culottes des Kalmouks sont faites de toile ou d'une étoffe de coton & de soie. Elles recouvrent en partie les bottines qui leur servent de chaussure. Les pauvres n'ont que des culottes de peau, & leur habit de toutes les saisons est une peau de mouton grossiere dont, en hiver, ils tournent le poil en dedans, & en dehors pendant l'été. Ils n'ont d'ailleurs ni chemises ni tuniques.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas de luxe dans ces habillements si simples pour la forme. Puisque les Kalmouks connaissent les richesses, il faut bien qu'ils connaissent le luxe. Leurs pellices sont doublées de ces peaux d'agneaux morts-nés, d'un noir éclatant & si recherchées en Europe, ou du moins d'agneaux morts en hiver, & dont le poil est encore lisse

& lustré. Souvent ils les doublent de pelleteries encore plus précieuses. Ils estiment aussi les peaux des jeunes poulains; &, quand elles sont d'un beau noir & d'un lustre brillant, elles coûtent chez eux près de cent écus. Les pellices sont garnies, sur les coutures des épaules & des manches, d'un passement de crin.

Les hommes ont la tête rasée : ils ne conservent sur le sommet qu'une houpe de cheveux dont ils font une tresse. Les personnes de distinction, & sur-tout les jeunes gens, partagent cette houpe en plusieurs nattes. Ce genre de coëffure est aussi celui des Toungouses & des Manjours, & les Chinois ont été forcés de l'adopter depuis qu'ils ont été subjugués par ce dernier peuple : car la politique des souverains Manjours a été de supprimer toutes les marques de distinction qui séparaient la nation vaincue de la nation victorieuse, & qui entretenaient la haine entre elles. On voit des Kalmouks qui ménagent autour de leur tresse une couronne de cheveux, sembla-

ble à celle que portent quelques uns de nos moines.

On rase la tête des garçons dès leur premiere enfance ; mais on a grand soin de conserver les cheveux des filles. Quand elles ont atteint l'âge nubile, on leur tresse en une seule natte tous les cheveux du derriere de la tête, & ceux de devant sont distribués en un grand nombre de petites nattes. On rassemble quelquefois toutes ces nattes sur la tête ; mais il est plus ordinaire de les laisser flotter librement sur le dos & sur les épaules.

Les garçons restent nus dans toute leur enfance ; ils se contentent même dans leur jeunesse de porter des caleçons pour tout vêtement : mais les jeunes filles sont toujours couvertes au moins d'une tunique.

Les bonnets sont ordinairement de drap jaune & se terminent par une houpe de soie rouge, ou du moins par une piece d'étoffe de la même couleur ; car c'est le jaune & le rouge qui font reconnaître les sectateurs du Lamisme. Ces bonnets ne

couvrent pas les oreilles; ils les rabattent & contribuent à les agrandir & à les écarter encore plus de la tête. C'eſt peut-être même cet uſage, continué pendant un nombre de générations inappréciable, qui a inſenſiblement déformé, détaché, alongé les oreilles des nations Mongoles. Comme les bonnets ſont toujours marqués des deux couleurs conſacrées à la religion, ce ſerait une profanation de les poſer à terre, de les jetter négligemment, de les expoſer à quelque ſouillure. Un Mongol ne peut toucher à ſon bonnet qu'avec une ſorte de vénération; un moment de diſtraction, de négligence peut le rendre ſacrilége; tant la ſuperſtition ſe plaît à multiplier les crimes!

Ces bonnets ſont communs aux deux ſexes; mais les hommes, prêtres ou laïcs, portent en été des eſpeces de chapeaux, dont les bords rabattus ſont contenus par des fils de fer. Ils ſont faits de pluſieurs étoffes doubles, ou d'un feutre recouvert d'une ſimple étoffe.

L'habit des femmes differe peu de

celui des hommes. Les culottes sont les mêmes ; la chemise se ferme autour du cou & se boutonne sur la poitrine ; la robe de dessus est plus longue, les manches en sont plus étroites, l'étoffe en est plus fine & plus légere, le travail plus recherché. Elles la recouvrent d'un long manteau sans collet & sans manches : il est d'une étoffe de soie, souvent enrichie d'or & d'argent, & presque toujours relevée d'une broderie de différentes couleurs. Jamais ce manteau n'est arrêté par la ceinture ; il se boutonne par devant & se releve à grands plis par derriere. Elles ont encore en hiver une pellice longue & légere qui sert bien plus à la parure qu'à garantir du froid, & qu'elles rejettent & laissent flotter par-dessus les épaules.

Elles portent des bottines comme les hommes. Les plus riches en ont de maroquin rouge ; mais jamais elles n'en portent de jaunes, parceque ce serait une profanation de fouler la terre avec la couleur sacrée ou de risquer que cette

couleur respectable fût souillée par la boue. Les femmes & les filles épuisent leur adresse à parer leurs bonnets de broderies. Elles portent des pendants d'oreille & se teignent les joues du rouge que leur apportent les marchands étrangers. D'ailleurs les filles sont vêtues comme les hommes & ne se distinguent que par la longueur de leurs cheveux, l'élégance de leurs bonnets & la légèreté de leurs étoffes.

CHAPITRE V.

Habitations des Kalmouks.

Il faut à un peuple pasteur des habitations mobiles. Les Kalmouks ont des tentes ou huttes de feutre dont le toît se termine en forme d'entonnoir renversé. Elles se démontent aisément & peuvent se replier en un petit volume. Comme ils n'ont pas de chariots, il faut que leur bagage cause peu d'embarras : on donne à la carcasse de ces huttes, & au feutre

dont elle est couverte toute la légèreté possible ; mais on ne peut empêcher qu'une habitation ne fasse la charge de deux bœufs ou d'un chameau. Ces tentes doivent être assez vastes pour contenir une famille entiere, assez épaisses pour ne pas laisser pénétrer le froid, assez solides pour résister à la pluie & aux vents.

La carcasse consiste en un treillage d'osier qui se divise en plusieurs pieces dont chacune a six pieds de large sur cinq de hauteur ; mais les baguettes qui forment chacune de ces pieces peuvent se rapprocher & ne font alors qu'un faisceau. Lorsqu'on veut dresser la tente, on écarte les barreaux, on range en cercle les différentes pieces & on les fixe avec des cordons de laine ou de crin. Ce treillage qui compose les murs est couronné de deux cerceaux destinés à recevoir & à contenir les branches qui formeront la carcasse du toit. On tapisse de feutre cette carcasse ; & le feutre du toit recouvre de la longueur d'une aune celui des murailles. Les plus riches garnissent en hiver leur tente

d'un double feutre : les autres en doublent la couverture avec des nattes. Les portes ont deux battants & font recouvertes d'une portiere piquée. L'ouverture fupérieure pratiquée au milieu du toit, & qui donne l'iffue à la fumée, eft furmontée de deux arcs d'ofier qui fe croifent & fupportent une piece de feutre qu'on oppofe au vent : on peut, quand le feu eft éteint, la rabattre de l'intérieur même de la tente au moyen d'une perche, & on eft alors parfaitement renfermé.

Les habitations des princes font les mêmes q ie celles des derniers des Kalmouks, ou du moins elles n'en different que par la couleur, qui eft blanche, & par les ornements intérieurs. Quoique dans la plupart des ftepes on manque abfolument de bois & qu'on n'y puiffe faire qu'un feu de fumier de vache, on n'eft jamais incommodé du froid fous les tentes. Ces habitations légeres offrent en été un afpect fort agréable. On enleve alors les feutres qui tapiffent les murailles, & il ne refte plus qu'un treillage couronné

d'un pavillon qui garantit des rayons du soleil. Quand on approche d'un camp de Kalmouks, on croit voir un peuple nombreux qui se repose sous des berceaux.

Le foyer est au milieu de la tente. Le lit du maître, soutenu par un châlit fort bas, est placé en face de la porte. Les riches entourent leurs lits de rideaux & ils étendent sur la terre des feutres qui servent de tapis. A la tête & au pied du lit sont rangés les principaux meubles, c'est-à-dire des coffres & des porte-manteaux de cuir empilés les uns sur les autres. On les couvre de tapis ou du moins de feutre orné de desseins de différentes couleurs. Un coffre tient lieu de chapelle; c'est là qu'on renferme les idoles : il est toujours placé au chevet du lit. On dresse devant ce coffre une espece d'autel qui supporte des coupes de cuivre jaune, toujours pleines d'eau ou de lait. Près de cet autel, est un tronc d'arbre enfoncé en terre, sur lequel on place un bassin de fonte destiné à recevoir les libations. On y jette, en l'honneur des dieux, quelques gouttes de

tout ce qu'on boit. Les jours de fête, on tire l'idole de ſon coffre, on la pare, on allume devant elle des lampes, on brûle de petits cierges odoriférants, faits d'une poudre de bois de cedre.

Les riches ſeuls ont une tente particuliere pour la cuiſine. Chez les autres, on voit au milieu de la hutte un grand trépied : c'eſt là qu'on fait cuire les aliments dans des chaudieres de fonte qu'on achete des Ruſſes. Les grandes outres faites de cuir de cheval & remplies de lait, & tous les autres uſtenſiles du ménage, ſe placent derriere la porte.

Telles ſont les habitations, tel eſt l'ameublement d'un peuple que ſon genre de vie force à la ſimplicité : mais on voit déjà chez lui le commencement de ce luxe qui fait le malheur des nations riches & ſédentaires. Le Kalmouk ne peut occuper que des huttes mobiles : mais, ſi ſa fortune le lui permet, il les couvre en dehors d'un feutre d'une blancheur éclatante ; il les tapiſſe intérieurement de riches étoffes. Obligé de tranſporter ſou-

vent d'un lieu dans un autre ſa demeure & toute ſa fortune, il n'a pour meubles que des coffres; mais il en déguiſe l'aſpect peu agréable en les couvrant de tapis. Par-tout ou vous conſidérez l'homme, vous le voyez toujours curieux d'en impoſer aux autres par un éclat emprunté; & s'il vous arrive de le trouver nu, vous lirez encore les preuves de ſa vanité ſur les deſſins dont il charge ſe peau.

CHAPITRE VI.

Richeſſes des Kalmouks.

LES richeſſes des Kalmouks conſiſtent dans leurs troupeaux. Les riches ont depuis cent juſqu'à mille pieces de bétail & au-delà: mais on peut vivre de ſon revenu dans une honnête médiocrité, quand on poſſede dix vaches avec un taureau, & huit juments avec un étalon. On joint quelques moutons à ces troupeaux de gros bétail.

Les Grands & les Prêtres poſſedent

ſeuls des chameaux. Ils ſont de l'eſpece des chameaux à deux boſſes, les ſeuls qui paraiſſent être originaires de l'Aſie : ceux qui n'ont qu'une ſeule boſſe ſont naturels à l'Arabie & à l'Afrique. Les chameaux aſiatiques ſont de très mauvaiſes montures & doivent être réſervés pour porter des fardeaux. Leur pas vacillant & la dureté de leur trot font éprouver à celui qui les monte de ſi rudes ſecouſſes, qu'il ſemble qu'on lui arrache les entrailles.

Ces animaux multiplient peu dans les déſerts que parcourent les Kalmouks. Ils y ſont difficiles à élever & leur délicateſſe exige de grands ſoins. On les tient pendant l'hiver ſous la garde des pâtres; car la nature, en leur accordant la hauteur de taille la plus impoſante, leur a refuſé des armes, & ils ſont incapables de ſe défendre contre les loups. Dans les grands froids, on les couvre de feutre ou de nattes, on leur conſtruit même des abris couverts de toits pour les garantir du vent : mais toutes ces précautions ne peuvent encore prévenir les nombreuſes

maladies auxquels ils sont sujets, & souvent le propriétaire les voit périr en grand nombre après avoir langui six mois entiers.

L'humidité de la saison, & celle des pâturages leur causent des diarrhées mortelles; la moindre blessure, les coups les plus légers font naître dans leurs chairs des ulceres incurables. Les insectes les tourmentent au dehors; ceux qu'ils avalent avec les feuilles du chêne ou du bouleau pullulent dans leurs entrailles, les rongent, les détruisent. Vers la fin de Mars, après le temps du rut, ils se dépouillent de tout leur poil, & alors leur peau nue reste sans défense contre la piquure du scorpion-araignée qui les fait périr en moins de huit jours. Ils sont maigres & débiles dans cette saison, & leurs bosses deviennent flasques & pendantes comme des lambeaux de chair velue: elles ne reprennent leur fermeté & leur rondeur, que lorsque la nourriture plus abondante en été a fait recouvrer à l'animal son premier embonpoint.

Les Kalmouks aiment beaucoup le lait des chameaux : il eſt gras, épais, & empreint du ſel dont ſe couvrent les pâturages dans la plupart des ſtepes. La ſueur même des chameaux dépoſe ſur leur peau un ſel que les moutons ſont avides de lécher.

Les chevaux des Kalmouks ſont petits, & trop faibles, trop indomptables pour le trait ; mais on n'en connaît pas de plus vifs & ils ſe fatiguent difficilement ſous le cavalier. Ils peuvent galoper pendant une longue courſe & paſſer deux jours entiers ſans boire. Leur ſabot eſt ſi dur qu'il n'eſt pas beſoin de les ferrer. Dans ces pays où les chevaux ſauvages vivent & ſe propagent en grand nombre, ſans le ſecours de l'homme, les chevaux domeſtiques ſont abandonnés eux-mêmes à la nature. On leur fend les naſeaux afin qu'ils reſpirent avec plus de liberté & ne s'eſſoufflent pas aiſément dans les grandes courſes qu'on leur fait entreprendre. On ne réſerve qu'un petit nombre de chevaux entiers qu'on ne ſépare jamais des ju-

mens : ils sont les gardiens du troupeau & le défendent avec intrépidité contre les loups. De riches Kalmouks des stepes du Volga possedent des troupeaux de trois à quatre mille chevaux.

On commence à dompter un jeune cheval avant qu'il ait accompli sa seconde année. On ne lui met pas d'abord de selle ; on se contente de le ceindre au milieu du corps d'un forte sangle à laquelle se tient le cavalier. S'il résiste, on lui jette des lacets entre les jambes, on le renverse, l'écuyer se place, on délie les pieds de l'animal & on le fait relever. L'écuyer ne pense qu'à se tenir ferme, il abandonne le cheval à toute sa fougue & le laisse s'emporter dans la stepe jusqu'à ce que la fatigue l'oblige à ralentir sa course. Alors, au lieu de lui donner du repos, il le pousse, lui fait sentir le fouet, & ne lui donne aucun relâche qu'il ne le voie presque excédé. Il lui permet enfin de s'arrêter, le selle, le bride, le force à marcher encore quelque temps d'un pas modéré, & il est dompté pour toujours.

Le gros bétail eſt grand & vigoureux & ne le cede pas à celui de la Podolie & de l'Ukraine. Les taureaux ſervent de bêtes de ſomme. Les vaches, ainſi que les juments ne fourniſſent de lait que pendant qu'elles allaitent leurs petits. On a ſoin de tenir le veau ou le poulain éloigné de la mere pendant le jour, & c'eſt alors qu'on la fait traire. Il faut ordinairement lui préſenter ſon petit pour l'empêcher de retenir ſon lait; on eſt même quelquefois obligé de le laiſſer tetter quelques inſtants : mais on ne le lui abandonne tout à-fait que pendant la nuit. Les Kalmouks ont obſervé que cette diete auſtere rend les veaux & les poulains plus capables de ſoutenir le jeûne auquel ils ſeront expoſés pendant l'hiver.

Les moutons des Kalmouks ſont de l'eſpece qu'on trouve dans toute la Grande Tatarie, eſpece qui s'éleve à une taille bien ſupérieure à celle de nos moutons ordinaires; elle ſe diſtingue par de groſſes queues arrondies en forme de couſſin, & pleines d'un ſuif auſſi mou que

du beurre. Ce caractere particulier aux moutons kalmouks, & qu'on peut regarder comme l'excédent de la substance nourriciere qu'ils prennent dans les riches pâturages de leurs stepes, se perd quand ils sont transportés dans d'autres pays. La tête de ces moutons est fort arquée, & leurs oreilles pendantes rendent témoignage à l'antiquité de leur servitude. Leur laine grossiere & mêlée de poils n'est propre qu'à faire du feutre. Il est rare que les femelles aient des cornes. On ne conserve qu'un belier pour cent brebis.

La chair de ces moutons, leur peau, leur suif produisent un bénéfice assez considérable : mais ces animaux périssent en grand nombre pendant l'hiver. Les agneaux précoces, & les petits arrachés du ventre de leurs meres qu'on fait avorter, fournissent ces belles fourrures dont le poil n'est gueres plus long que celui du velours, & dont le lustre égale celui du satin.

Les Kalmouks élevent peu de chevres,

Enlevées depuis long-temps aux montagnes d'où elles sont originaires, & dégradées par une longue domesticité, elles ont les oreilles pendantes comme les moutons. Leur poil est moucheté.

Les troupeaux fournissent à la subsistance & à tous les besoins des Kalmouks. Ils en tirent pour leur boisson du lait & une sorte d'eau-de-vie; &, pour leur nourriture, du fromage, du beurre, de la viande. Les cuirs & les fourrures servent à leur chaussure, à leur habillement, à la fabrication de plusieurs ustensiles. De la laine & des poils, ils font des feutres, des matelas, des cordes & des sangles. Les nerfs leur fournissent du fil pour coudre les pelleteries & des cordes pour les arcs. Au défaut de bois, ils font du feu avec le fumier. Enfin ces animaux sont pour eux ce que sont pour nous les métaux monnoiés: ils les livrent aux étrangers, & se procurent en échange des étoffes, de la clinquaillerie, du tabac, de la vaisselle, du thé, & tous les objets qu'ils ne savent pas fabriquer, ou que leurs ste-

pes leur refusent. Ils trouvent à la fois dans leurs bestiaux tous leurs besoins réels, la représentation de tous les objets de leurs desirs & le moyen de les satisfaire. Aussi verrons-nous qu'ils en sont avares, comme un riche l'est chez nous de son argent, parceque leurs bestiaux & notre argent sont la même chose sous une forme différente, & parceque cette chose est tout ce qu'on veut qu'elle devienne.

CHAPITRE VII.

Vie errante des Kalmouks.

MAIS nos richesses pécuniaires attachent l'avare auprès de son coffre-fort; les richesses des Kalmouks les obligent à parcourir, pour les conserver, la vaste étendue des déserts. Il faut qu'ils changent souvent de place pour conduire leurs troupeaux dans de nouveaux pâturages. Aux approches de l'hiver, ils se transportent dans les contrées les plus tempérées de leurs stepes où les herbes sont plus

plus tard desséchées par le froid, où la terre sera moins long-temps couverte de neige, où le printemps moins tardif amenera plutôt une nouvelle verdure. Mais au retour de la belle saison, ils reconduisent leurs troupeaux dans les pâturages du Nord, soigneux de ménager pour l'hiver suivant ceux du Midi. Quelquefois dans ces voyages à travers des solitudes arides, le bétail manque d'eau pendant des jours entiers.

Il est rare qu'on passe en été cinq ou six jours dans le même endroit. Des Officiers sont chargés d'aller reconnaître & retenir les meilleures places pour les Princes, leur Cour, le Lama, & pour la tente dans laquelle sont déposées les idoles. Le peuple choisit lui-même, dans les endroits qui lui sont abandonnés, les places qui lui conviennent le mieux. Des chameaux & des taureaux portent tout le bagage.

Ces jours de marche ressemblent à des fêtes. Les femmes & les filles se parent de ce qu'elles ont de plus precieux, & re-

levent leur teint de l'éclat d'un rouge emprunté. Comme elles doivent paraître en public, elles prennent de leur parure les mêmes soins que se donnent nos femmes pour briller dans les assemblées, ou pour se montrer avec avantage dans ces promenades où l'on se dispute de goût, de luxe & de beauté; car, dans les steppes sauvages, on n'est pas moins animé que dans nos villes du desir de plaire.

Les femmes sont chargées, avec les jeunes garçons, de veiller sur les troupeaux & sur les bêtes de somme. Elles font retentir le désert de leur chant. Toutes sont à cheval. Les meres tiennent leurs enfants à la mamelle attachés sur leur sein; ceux qui ne tettent plus sont posés dans de grandes corbeilles attachées à la croupe des taureaux, & ceux à qui l'âge permet de monter à cheval caracollent autour de la famille. Les enfants de distinction ont des selles garnies de quatre montants qui soutiennent sur leur tête un petit baldaquin.

Les hommes prennent les devants &

charment l'ennui du voyage par le plaisir de la chasse. Mais, quand le temps est pluvieux, ils ne s'écartent pas de leurs familles, veillent sur leurs femmes & leurs enfants, & se tiennent prêts à débarrasser les bêtes de somme qui pourraient s'engager dans les bourbiers, ou à relever celles qui tomberaient dans des chemins glissants.

L'hiver est la saison où l'on s'arrête plus long-temps à la même place, & les valets s'écartent seuls pour mener au loin paître les troupeaux. Les bas-fonds & les lieux où il croît des joncs & des roseaux sont préférés pour y tenir les chameaux & le menu bétail à l'abri des vents les plus froids. Mais, dans les hivers les moins rigoureux, on perd au moins le tiers des moutons. Les chevaux écartent eux-mêmes avec leurs sabots la neige dont l'herbe est couverte; les brebis paissent après eux: mais si, dans l'arriere-saison, il survient une forte gelée après de grandes pluies ou des fontes de neiges, les animaux ne peuvent plus arracher l'herbe

couverte d'une croûte de glace aussi dure que le marbre, & la perte devient générale.

On éprouve quelquefois un accident non moins funeste. Des ouragans impétueux s'élevent & combattent dans la stepe. La neige qu'ils y soulevent tourbillonne dans l'air, cache le ciel & répand sur la terre l'obscurité de la nuit. Les plantes desséchées, enlevées par les vents, se choquent, se réunissent, se séparent, se brisent, se rassemblent encore & roulent dans la plaine. Ce bruit étrange, les ténebres, les flocons de neige qui les frappent, épouvantent les animaux. Ils se dispersent, fuient, toujours s'élancant plus avant dans le désert & toujours poursuivis par les objets de leur terreur. Personne n'a l'audace de se hasarder à leur poursuite; &, quand la tempête est calmée, quand le jour est rendu à la terre, la neige, retombée sur la plaine, a brouillé toutes les traces de leur fuite; on se fatigue en vain pour les retrouver. C'est ainsi que les déserts fréquentés par les

peuples nomades se sont peuplés de chevaux sauvages : c'est ainsi que le vent dissipe par-tout les fortunes sur lesquelles tant de projets & tant d'orgueil étaient fondés.

CHAPITRE VIII.

Nourriture des Kalmouks.

Ce n'est pas chez les nations nomades qu'il faut chercher la délicatesse des mets & la propreté de la table. Le service est dégoûtant chez les plus riches même des Kalmouks. On dit qu'une loi de Tchinguis-Khan défend de nétoyer la vaisselle avec de l'eau. Peut-être ce sauvage conquérant, accoutumé à conduire ses guerriers à travers des stepes arides, voulait-il les forcer à ménager l'eau dont ils devaient avoir besoin pour leurs montures & pour eux mêmes; peut-être aussi voyait-il dans la propreté la plus simple un commencement de mollesse qu'il ne pouvait trop se hâter de réprimer : il est certain

du moins que sa loi est encore religieusement suivie. Les descendans des conquérans de l'Asie se contentent d'essuyer leur vaisselle avec des poignées d'herbe seche ou avec quelques morceaux de feutre.

On sert la viande dans des plats de bois qu'on doit plutôt appeller des auges, & l'on voit une sale écume nager sur le bouillon. Les convives se placent en rond autour d'un feutre & s'asseyent les jambes croisées. L'un d'eux tire l'auge devant lui, prend les viandes, les déchire avec les mains & les distribue. Chez les personnes de distinction, on donne à chacun une écuelle de bois; mais comme on n'a ni cuillers ni fourchettes, c'est toujours avec les mains qu'on remplit les écuelles, & qu'on prend les viandes pour manger. On s'essuie avec de la raclure de bois que des valets portent à la ronde.

Blâmerons-nous les Kalmouks parce que le choix de leurs aliments n'est pas le même? ils mangent de presque toutes

les bêtes ſauvages qu'ils peuvent attraper ; des marmottes, des blaireaux malgré leur mauvaiſe odeur, des caſtors malgré leur goût marécageux, des loutres qui ont le même défaut, des loups-cerviers dont la chair eſt coriace ; & même ces eſpeces de rats des déſerts que les Ruſſes appellent Souſliki. Ce dernier mets fait les délices de leurs meilleures tables, ſur-tout lorſqu'il eſt cuit avec du lait aigre. Mais ils ont horreur de la belette & du chien ; & ne mangent du loup & du renard que dans une extrême néceſſité.

Les ſtepes fourniſſent auſſi leurs tables d'une grande quantité de racines bulbeuſes & de tiges délicates & nourricieres : telles ſont les racines d'un ſcorſonnaire qui reſſemble à des navets, les racines du cerfeuil bulbeux dont le goût eſt fort agréable, les tiges laiteuſes du ſalſifi barbu, les tubercules à queue arrondie de la ſagette commune qui parvient dans ces ſtepes à une groſſeur inconnue dans nos contrées, les racines d'un roſeau que les ſangliers déterrent dans les marais,

son ordinaire; mais ils ne prennent jamais de lait crud, ni de lait frais.

Ils préferent celui de jument: le lait de vache en s'aigrissant reçoit de ses parties caséeuses un goût rance & désagréable. Il est vrai que celui de cavale a, dans sa fraîcheur, un arriere-goût d'ail; mais il le perd en fermentant. Plus fluide que le lait de vache, il ne donne ni crême ni caillé, & prend en fermentant une agréable saveur d'acide vineux. Il est alors sain, rafraîchissant; mais il enivre si l'on en prend avec excès. C'est en cet état que nous continuerons de l'appeller Koumisse: c'était en été la principale nourriture des compagnons de Tchinguis-Khan; c'est encore aujourd'hui celle des Mongols & des Kalmouks.

Nous allons suivre avec M. Pallas les procédés qu'ils emploient pour faire subir au lait la premiere fermentation & pour en tirer ensuite une liqueur spiritueuse. Nous avons jusqu'à présent marché sur les traces de ce philosophe voyageur pour apprendre à connaître les Kalmouks

& pour les faire connaître à nos lecteurs : en continuant de le prendre pour guide, nous ne risquerons pas de nous égarer.

CHAPITRE IX.

Maniere dont les Kalmouks tirent du lait une liqueur vineuse & une espece d'eau-de-vie.

LES Kalmouks font cuire le lait dès qu'il est tiré. Ils le laissent ensuite refroidir en le versant dans une grande outre où il reste toujours de vieux lait aigre en assez grande quantité pour aigrir le nouveau. On a soin de le remuer avec une spatule. Comme l'outre n'est jamais nétoyée, jamais rincée, il se forme contre ses parois intérieurs un dépôt en forme de croûte ; & c'est cette saleté même qui est nécessaire pour amener le lait à la fermentation vineuse. On n'a pu parvenir en Europe à ce résultat, parcequ'employant toujours, pour ces expériences, des vaisseaux bien propres, on trouvait,

dans les instruments eux-mêmes, un obstacle invincible au succès de l'opération.

Il suffit que le lait séjourne vingt-quatre heures en été, & deux jours en hiver, dans ces outres corrompues, pour recevoir le degré de fermentation nécessaire. On ne peut pas l'abandonner, il faut être attentif à le remuer souvent avec la spatule. On enleve le beurre qui se forme de lui-même au-dessus du lait aigri & on le réserve pour d'autres usages.

Le lait ainsi fermenté pourrait se nommer vin de lait; il reste à le conduire à l'état d'eau-de-vie.

On place sur le trépied une grande chaudiere de fer, sous laquelle on n'entretient d'abord qu'un petit feu : elle contient environ quarante pintes, mesure de Paris. Après l'avoir bien lavée, on la remplit de lait fermenté jusqu'à deux doigts du rebord. On la ferme d'un couvercle de bois un peu bombé, & qui a deux ouvertures quarrées. On lute les bords & les joints de ce couvercle avec

de la bouſe de vache récente, ou avec de l'argile.

Un autre chaudron plus petit ſert de récipient; il eſt garni de ſon couvercle qui n'a qu'une grande ouverture & une petite ventouſe, & dont le bord doit être exactement luté. On le place à côté du trépied dans le réfrigérant, qui eſt une auge pleine d'eau froide ou de neige.

Le tuyau qui conduit l'eau-de-vie de la grande chaudiere dans le récipient eſt ordinairement fait d'une branche d'arbre recourbée en demi-cercle, & fendue dans ſa longueur en deux parties égales : ces deux parties, après avoir été creuſées en goutiere, ſe rejoignent exactement au moyen d'une peau écrue ou d'un boyau. Une des extrémités de ce tuyau s'adapte à la grande ouverture du récipient, & l'autre à l'une des deux ouvertures du couvercle de la grande chaudiere : on lute bien exactement les deux bouts.

Lorſque tous ces préparatifs ſont achevés, on rend le feu plus vif, & l'on obſerve bien attentivement celle des deux

ouvertures du couvercle de la grande chaudiere qui n'a pas été bouchée. Une vapeur odorante qui s'exhale de cette ouverture fait aisément connaître quand le lait commence à bouillir : alors on bouche soigneusement ce trou avec un bondon d'argile ou de bouse de vache mêlée de sable & de cendre, & l'on diminue le feu. La petite ouverture du récipient reste toujours ouverte & laisse un passage à des vapeurs spiritueuses qui s'échappent en pure perte : mais les Kalmouks, apparemment par préjugé, assurent que la distillation ne pourrait réussir sans cette ventouse. En moins d'une heure & demie la vapeur commence à diminuer, & la totalité de l'eau-de-vie se trouve distillée.

Le lait de vache ne fournit qu'une trentieme partie d'eau-de-vie, mais celui de jument en donne une quinzieme. Cette eau-de-vie est beaucoup plus faible que celle de seigle & à plus forte raison que celle de vin. Elle est limpide, mais aqueuse & ne s'enflamme pas. Les riches

en augmentent la force & la rendent inflammable en la rectifiant par une seconde diſtillation. Le lait de brebis n'eſt pas aſſez ſpiritueux pour fournir de l'eau-de-vie.

Les Kalmouks voiſins des villes ruſſes tirent une liqueur ſpiritueuſe, plus forte que leur eau-de-vie ordinaire, du pain de ſeigle fermenté, mêlé avec du lait ou même ſans lait.

L'eau-de vie de lait, non rectifiée, n'enivre qu'à forte doſe; mais l'ivreſſe eſt longue : elle abat, elle ôte l'appétit ſans donner de maux de tête comme l'ivreſſe du vin.

Le réſidu de la diſtillation du lait eſt fort aigre & de mauvaiſe odeur. Mêlé avec du lait doux, bouilli ſur le feu, & réduit en une conſiſtance épaiſſe, il forme une eſpece de fromage que les femmes renferment dans des ſacs pour en faire écouler l'humidité, & qu'elles laiſſent enſuite ſécher au ſoleil. On le délaye dans de l'eau quand on veut s'en ſervir. C'eſt une proviſion pour l'hiver & pour les voyages.

Les femmes Kalmoukes font aussi du fromage avec le lait de leurs chevres & de leurs brebis, auquel elles ajoutent une certaine quantité de lait aigre ou de résidu d'eau-de-vie de lait. Elles le versent dans une chaudiere, le mêlent & le laissent reposer. Elles font ensuite un bon feu, & ne cessent de remuer le lait pendant tout le temps de l'ébullition : elles y ajoutent du beurre & le laissent sur le feu jusqu'à ce que l'écume s'endurcisse & prenne une couleur brune.

CHAPITRE X.

Industrie des Kalmouks.

Les peuples policés, accoutumés à jouir de toutes les productions de l'industrie sans remonter à leur origine & à croire que tous les arts sont nés dans leurs bourgs & dans leurs villes, pensent que les nations qu'ils appellent barbares ne sont composées que d'êtres stupides qui se rapprochent tout au plus de l'homme par la figure. C'est cependant chez les barbares que sont nés tous les arts d'utilité absolue & plusieurs de ceux de recherche & de commodité. Ils se sont perfectionnés avec les nations qui les avaient inventés ou par les soins de celles qui les ont adoptés. Quelques uns même sont restés longtemps entre les mains des barbares, qui voyaient l'orgueil de l'homme policé s'humilier devant eux pour obtenir les fruits de leur adresse & de leur génie.

Les peuples les plus industrieux pour-

raient envier aux Kalmouks la fabrication de leurs vases qui ont tous les avantages du verre & n'en ont pas la fragilité. Ce peuple fait donner aux cuirs de bœuf l'apparence d'une substance cornée. Ces cuirs deviennent transparents entre leurs mains; ils acquierent une fermeté qui les rend sonores comme les métaux, ils conservent encore assez d'élasticité pour n'être pas fragiles, & les liqueurs qu'ils contiennent ne peuvent leur rendre leur premiere mollesse. C'est de ces cuirs qu'ils font presque tous leurs vases & les jarres dans lesquelles ils conservent leur eau-de-vie.

Leurs femmes savent faire des especes de manteaux chinés & demi-transparents avec des peaux de grandes carpes de lacs ou d'autres poissons, qu'elles ont l'art de préparer. Ces manteaux embarrassent peu par leur poids, sont impénétrables à la pluie, assez agréables à la vue, & ne cachent ni les formes de la taille, ni le dessin des étoffes qu'ils couvrent.

Ce sont les femmes en général qui

préparent & tanent les peaux & les cuirs. Elles cousent les pelleteries avec un fil qu'elles tirent des nerfs du bœuf, du cheval ou de l'élan, en les battant après les avoir fait sécher. Elles en tordent ensuite les brins entre leurs doigts à-peu-près comme nos fileuses, & en font un fil qui a de la finesse & en même temps beaucoup plus de force que celui de chanvre ou de lin.

Mais elles ont peu d'habileté dans l'art de tisser. Elles fabriquent lentement & avec mal-adresse les sangles dont leurs maris font un si grand usage. Quelques-unes ont appris des Tatars & des Russes d'Astrakhan à fabriquer des camelots grossiers & fort étroits.

Comme il est bien plus aisé de fouler un feutre, que de former le tissu d'une piece de toile ou de drap; comme le feutre a le double avantage de donner beaucoup de chaleur & d'être long-temps impénétrable à l'eau, je crois qu'il a été la premiere des étoffes chez les peuples du Nord. Je suis confirmé dans cette conjecture par le

grand usage qu'ils en font encore à présent. On en voit par-tout en Russie; les portes en sont doublées, les planchers en sont couverts. Les Kalmouks en garnissent leurs tentes, en font des tapis, des matelas, des couvertures, des manteaux, des coussins. Les plus beaux feutres, réservés pour l'usage des Princes ou des Prêtres, sont d'une blancheur parfaite. Les autres sont noirs, bruns ou gris; mais on en égaie la tristesse par des dessins de différentes couleurs.

La fabrication en est trop pénible pour être abandonnée aux femmes; les hommes se la sont réservée. On commence par tirer la laine, la nétoyer, la battre avec des baguettes. On l'étend ensuite bien également à la hauteur d'un pied sur une natte ou sur un vieux feutre de la grandeur de celui qu'on se propose de fabriquer; on place par-dessus les ornements de laine qu'on y veut ajouter, & on l'arrose d'eau bouillante. On roule toute cette laine avec beaucoup de précaution dans l'enveloppe qui la contient; plusieurs

hommes s'asseyent à terre sur deux files, & se jettent le rouleau de maniere qu'il tombe alternativement sur la terre & sur leurs genoux. Après une heure au moins de ce fatigant exercice, la laine est feutrée : on la déroule, on la laisse sécher, &, s'il reste quelques défauts, on les répare à la main.

Les Kalmouks montent bien à cheval, & sont bien plus adroits à cet exercice que les Tatars. Comme ils se servent d'étriers fort courts, ils ont tous les jambes arquées & les pieds en dedans. Les femmes montent aussi-bien que les hommes, & les jeune sfilles présentent des défis de course aux garçons.

La vie pastorale n'a rien fait perdre aux Kalmouks de la subtilité des sens nécessaire aux peuples chasseurs. Ils sentent de loin la fumée d'un feu ou l'odeur d'un camp. L'odorat leur indique où ils trouveront du butin à enlever. Ils mettent le nez à l'ouverture d'un terrier de renard, & reconnaissent si l'animal est absent. Les vapeurs qui, dans les temps les plus se-

reins, s'élevent de leurs steppes & excitent à la surface de la terre un mouvement d'ondulation qui trouble & fatigue la vue, ne les empêchent pas d'appercevoir dans un grand éloignement la poussiere que font lever les cavaliers & les troupeaux. Ils se couchent à terre, appliquent l'oreille sur le gazon, & entendent à des distances extraordinaires le bruit d'un camp ennemi, celui d'un troupeau qu'ils cherchent, ou même d'une piece de bétail qui s'est égarée (1).

Quoique les Kalmouks fassent eux-mêmes leurs tentes, & que les femmes soient chargées de tout ce qui concerne l'habillement & la plupart des ustensiles du ménage, ils ont toujours parmi eux des ouvriers. Leurs forgerons, avec des forges portatives & un très petit nombre d'outils, fabriquent tous les ouvrages de fer nécessaires à leurs armes, à l'équipage de leurs chevaux, à leurs usages journa-

(1) Les Kozaques Russes ont la même subtilité de sens; on ne risque guere à leur suite de tomber dans une embuscade.

liers; ils font même de très bons couteaux. Leurs orfévres, aussi mal pourvus des instruments de leur profession, font des coupes, des burettes pour le service de la religion, des bagues, des boucles d'oreilles. Ils garnissent, ils incrustent de métaux des théieres de bois, & représentent, avec assez d'adresse, dans ces ornements, des fleurs, des feuillages, des hommes & des animaux. Ils font même des idoles dont le travail est moins mauvais qu'on pourrait le croire. On doit regarder avec indulgence les essais des nations encore novices dans les arts quand on a vu les premiers ouvrages de ces Egyptiens qui furent les maîtres des Grecs, dont nous faisons gloire d'être les disciples.

Les Kalmouks fabriquent eux-mêmes leurs armes, qui sont la lance, l'arc, les fleches, des poignards & des sabres recourbés. Les arcs des riches sont faits de baleine, ou de cornes de chevres & de bouquetins: ceux des gens du commun sont de bois d'érable, ou de plusieurs baguettes d'orme ou de sapin collées ensemble & recou-

vertes de peau ou d'écorce de bouleau.

Les riches ont ſeuls des fuſils ; ils en font ſur-tout uſage à la chaſſe, & les Kalmouks ne les ſavent pas fabriquer. C'eſt auſſi des étrangers qu'ils reçoivent des cottes de maille compoſées d'un tiſſu d'anneaux de fer ou d'acier. Un guerrier ne ſe croit pas bien équipé quand il n'a pas cette arme défenſive. On les tire ſur-tout de la Perſe. Les plus belles coûtent cinquante chevaux & les moindres ſix ou huit. Les Kalmouks portent auſſi des caſques d'acier dont le ſommet eſt doré, & d'où pend un réſeau d'anneaux qui deſcend pardevant juſques ſur les ſourcils, & qui, par derriere, couvre le col & les épaules.

On attribue ordinairement l'établiſſement des poſtes aux anciens Perſes : les Grecs, les Romains ne paraiſſent pas l'avoir adopté. On le trouve chez les Kalmouks dont les uſages ſont aujourd'hui les mêmes qu'ils étaient dans les ſiecles reculés : mais cet établiſſement, ſi utile en Europe, n'eſt chez eux que tyrannique.

que. Les postes y sont réservées pour le service du Souverain, & le courier qu'il expédie a le droit de prendre par-tout où il passe les meilleurs chevaux, sans donner aucun dédommagement aux sujets à qui ils appartiennent.

CHAPITRE XI.

Caractère des Kalmouks.

Le caractere des Kalmouks semble les élever au-dessus des Tatars, & les placer entre les nations qui, si elles sont secondées par les circonstances, peuvent honorer l'humanité. On se les représente ordinairement comme des hommes farouches, sanguinaires, implacables. Ce n'est pas là leur caractere particulier; c'est celui de tout peuple ignorant au milieu des horreurs du combat. Nous devons les peindre, non tels qu'ils se montrent les armes à la main, mais tels qu'ils sont dans la paix, tels que les ont vus les sages qui les ont visités. Les Pallas, les Lé-

pékhin, d'autres hommes moins célèbres, mais aussi doux, qui se sont montrés leurs amis, les ont trouvés doux & sensibles à l'amitié. Le sauvage même qui mange l'ennemi qu'il vient d'abattre à ses pieds, parceque, dans l'aveuglement de la vengeance, il cesse de voir son semblable en celui qui l'a forcé de risquer sa vie pour le combattre, est sensible & bon dans sa famille, dans sa peuplade, avec des hommes qu'il n'a pas sujet de hair. Le Capitaine Cook, parcequ'il était humain, a trouvé de l'humanité, de la bienveillance, même chez des anthropophages : mais le cruel Pizarre, soulevant par-tout contre lui l'humanité, n'aurait trouvé par-tout que des hommes atroces comme lui.

Les Kalmouks ont une sagacité naturelle, une intelligence vive, du goût pour la société, une forte inclination à obliger, une fidélité éprouvée envers leurs souverains. Leur curiosité les porte à acquérir des connaissances nouvelles; mais leur vivacité, leur enjouement, les

rendent peut-être incapables d'une constante application. Ils sont peu soigneux, & légers. L'amour les énerve, l'ivrognerie les abrutit. Trop peu instruits pour n'être pas crédules, ils ont assez d'exemples de la tromperie pour être défiants. Leur esprit naturel dégénere trop souvent en finesse, & ils ne sont que trop portés à en abuser. Leur vivacité, leur envie d'obliger, corrigent en eux la paresse naturelle aux Asiatiques. On en voit même qui, constamment assidus au travail, paraissent infatigables : tels sont ceux qui exercent des métiers, ou que la misere force de se louer au service des Russes.

Ils n'ont pas cette apathie des Sauvages & des barbares, qui les livre au sommeil dès qu'ils ne sont plus occupés. Ils dorment peu, se couchent tard & se levent avec le soleil. C'est une honte pour eux de dormir pendant le jour ; cet abandon de soi-même ne se pardonne que dans l'ivresse. On ne connaît pas de femmes plus laborieuses que les leurs.

Malgré leur activité, ils sont mal-pro-

pres par habitude; ils le font, parceque l'état pastoral n'inspire pas le goût de la propreté.

Ils joignent une mémoire heureuse à l'intelligence, à la facilité; ils parviennent aisément à comprendre & à bien prononcer les langues étrangeres. Il ferait aisé de les policer, s'ils ne conservaient pas une sorte d'horreur pour la civilisation. Ils méprisent toutes ces contraintes que s'imposent les nations polies, & traitent les Chinois de valets.

Impétueux & portés à la colere, ils vivent entre eux d'une maniere paisible: ennemis de toute contrainte, ils ne sont pas féroces, & jamais ils n'en viennent aux coups que dans l'égarement de l'ivresse. Dans leur colere, ils semblent prêts à tout détruire; cependant il est bien rare que le meurtre souillé leurs mains. Leur religion, qui les fait croire à la transmigration des ames, en impose à leur fureur & arrête leurs bras prêts à frapper.

L'affabilité fait partie de leur caractere; Du plus loin qu'ils apperçoivent un voya-

geur, ils courent à lui, le saluent, s'informent de l'objet de son voyage. La curiosité a peut-être encore plus de part que la bienveillance à cet empressement: mais, quel que soit leur motif, les effets en sont du moins favorables aux étrangers. Si l'on prend la fuite devant eux, on leur inspire de la défiance, & l'on risque d'être traité comme ennemi.

Ils font volontiers des présents; mais ils aiment à en recevoir. Il est facile d'acquérir leur bienveillance par l'offre de quelque bagatelle, & l'on ne trouve pas en eux des ingrats. Ils auraient honte d'eux-mêmes, s'ils ne cherchaient pas à se rendre utiles à leurs bienfaiteurs.

Leur courage est au-dessus de l'adversité: ils ne se laissent pas abattre par les revers, & ne savent pas les réparer par la bassesse. Trop fiers pour mendier leur subsistance, c'est du travail qu'ils attendent du secours dans leur misere. Ils peuvent louer leur force ou leur adresse à des étrangers; mais ils ne peuvent pas s'avilir. Dans l'infortune, la gaieté leur reste: ils

souffrent, sans paraître sentir le malheur.

Les riches jouissent des commodités que leur procure la fortune sans se croire en droit de mépriser les pauvres. Ils ne voyent pas, dans leurs prospérités, un titre pour insulter au malheur, & entourés d'une cour d'hommes oisifs & nécessiteux, ils semblent être au milieu de leurs freres.

Accoutumés à errer de déserts en déserts, ils ont appris de leurs propres besoins à compatir aux besoins des autres, & toujours on les voit prêts à donner l'hospitalité qu'eux-mêmes ont été souvent heureux de recevoir. Un Kalmouk part; un cheval, des habits, des armes, composent tout son bagage: il apperçoit dans un désert éloigné la tente d'un inconnu; il est content: c'est la maison d'un ami, d'un frere, qui va partager avec lui tout ce qu'il possede.

Et ce n'est pas seulement le Kalmouk qui est bien reçu du Kalmouk. Un étranger, un ennemi peut entrer dans la premiere tente qu'il rencontre: sa person-

ne, ſes effets y deviennent ſacrés. Le vol exercé envers un hôte eſt le plus honteux de tous les crimes. Ce ſerait même un opprobre de recevoir quelque argent d'un étranger qu'on devait généreuſement accueillir.

Jamais un Kalmouk ne profite ſeul de l'abondance dont il jouit : il fait part de ſes proviſions à ſes voiſins. S'il reçoit un préſent de fruits, de gibier, il le partage même avec ſes inférieurs. La famille à qui ſes vaches ou ſes cavales ont procuré aſſez de lait pour diſtiller de l'eau-de-vie, en régale tout le voiſinage. La jalouſie n'a pas encore troublé leur bonheur : perſuadés que tous les plaiſirs doivent ſe partager, il n'en eſt pas qu'ils veuillent goûter ſeuls ; ils regardent leurs femmes comme faiſant partie de leurs biens, ils en font part à leurs amis, à leurs hôtes, & l'on n'a jamais entendu dire que l'amour ait fait chez eux répandre du ſang.

Prodigues de ce qui doit ſe conſommer, économes de ce qui fait le fond de

leur fortune, les Kalmouks conservent précieusement leurs bestiaux, parcequ'ils ne croient pas que la vraie générosité doive entraîner la dissipation de leurs richesses. Mais administrateurs soigneux de leurs biens, ils ne sont pas durs, & le malheureux qui a perdu son troupeau par la guerre ou par la mortalité, voit ses compatriotes se disputer l'honneur de réparer sa ruine.

Cependant le Kalmouk est voleur comme le sont tous les peuples nomades. Il vole l'étranger, le voyageur, le marchand, l'ennemi. Il les vole en plaine campagne; mais il les respecterait dans sa tente, dans son oulousse (1). Fideles entre eux, ils ne dressent jamais d'embûches aux peuplades de leur nation, à moins qu'ils n'aient à venger sur elles des offenses. Il est rare qu'ils em-

(1) Un oulousse est une souveraineté. Chez les peuples sédentaires, c'est la terre même qui forme la souveraineté; & ce sont les hommes, chez les peuples nomades: l'Etat se trouve par-tout où ils se transportent.

ploient la force ouverte ; la ruſe eſt la premiere de leurs armes.

Mais il faut abſoudre en général la nation Kalmouke du brigandage. Il n'eſt familier qu'aux Princes & à ceux qui compoſent leurs cours, c'eſt-à-dire leurs camps. Les Princes eux-mêmes y ſont le plus ſouvent excités par l'avidité des Prêtres. Le peuple, content de ſon ſort, riche de ſa ſimplicité, & trouvant aſſez de reſſources dans la vie paſtorale, ne penſe point à en chercher de nouvelles ; il errerait toujours paiſible, s'il n'était quelquefois arraché par ſes Chefs à ſa tranquillité.

On retrouve dans les Kalmouks la plus belle vertu des Spartiates ; le reſpect pour la vieilleſſe. Si de jeunes gens voyagent avec des hommes avancés en âge, ils s'empreſſent à leur épargner toutes les fatigues, prennent ſoin de conduire leurs troupeaux & de préparer leurs repas. Les enfants ne laiſſent point à leurs peres les travaux dont eux-mêmes peuvent s'acquitter.

CHAPITRE XII.

Divertissements des Kalmouks.

Le loisir de la vie pastorale, la gaieté de leur humeur & leur activité, inspirent aux Kalmouks le goût des plaisirs. La chasse est un de leurs principaux amusements, & ils lui doivent en même temps une partie de leur subsistance.

Ils en connaissent toutes les especes. En été celle à l'oiseau est le plaisir des Grands & des Princes. L'autour ordinaire, un autre autour qui est presque entierement blanc, le lânier, le jean-le-blanc, le faucon, & plusieurs petites especes d'oiseaux de proie composent leur fauconerie. Ils dressent des aigles à chasser le loup & la gazelle.

Mais il est plus ordinaire de forcer le loup. Plusieurs chasseurs bien montés le courent, &, lorsqu'il est rendu, ils le tuent à coup de fouet. Ils ont des chevaux entiers qui poursuivent le loup avec

fureur & qui l'écrasent de leurs pieds de devant : on en a même vu s'élancer contre les ours, les terrasser & les vaincre.

La lutte, l'exercice de l'arc, la course à cheval sont du nombre de leurs récréations. Il n'est permis à la lutte ni de blesser son adversaire, ni de le prendre à la gorge, ni de le tirer par les cheveux. Celui qui contrevient à ces loix est puni d'une peine flétrissante.

Tantôt, à l'exercice de l'arc, les joueurs veulent faire preuve de leur adresse, & alors ils tirent au but : tantôt ils veulent montrer leur force, & alors le vainqueur est celui dont la fleche est lancée le plus loin.

Quelquefois on se rassemble pour se livrer au plaisir de la boisson. Chacun apporte sa part de lait fermenté ou d'eau-de-vie de lait. On s'assied en cercle, & les flacons font le centre. Les jeunes filles, placées hors du cercle, célebrent par leurs chansons l'amour & le plaisir. Un jeune homme fait l'office d'échanson & verse à boire à la ronde. Si l'un des buveurs

trouble la joie commune par des cris indécents ou par les emportements de l'ivresse, il est honteusement exclu d'une coterie dont il a violé les loix.

Dans toutes les fêtes, dans toutes les parties de plaisir, ce sont ordinairement les filles qui font l'office de musiciennes; & à qui cet art agréable peut-il mieux convenir qu'au sexe qui a l'agrément & les graces en partage? Presque toutes savent jouer d'une espece de luth. Les Kalmouks aiment, dans le chant, les sons filés & traînants & les intonations langoureuses, & ils se plaisent à l'entremêler de dissonances. Ils ont des romances dont la mélodie est fort simple & qu'ils chantent à mi-voix. Elles célebrent les exploits héroïques de leurs guerriers & conservent la tradition des faits. Chez tous les peuples, les premieres histoires ont été des chansons.

Les Kalmouks ont plusieurs sortes d'instruments à corde. Outre le luth dont nous venons de parler, ils ont le psaltérion, une basse à deux cordes, un violon

à quatre cordes dont le manche eſt fort long & qui a pour ame une ſorte de tambour couvert d'une veſſie ſeche & tendue (1). Leur inſtrument à vent n'a ni bec ni anche. C'eſt une eſpece de flûte qui s'appuie contre les dents ſupérieures & eſt renfermée entre la levre ſupérieure & la langue. Il faut un grand exercice pour la bien emboucher, & elle a, par le ſon, quelque reſſemblance imparfaite avec la flûte traverſiere.

Ils font, dans leurs danſes, bien plus de mouvements des bras & des mains que des jambes.

Ils aiment le jeu, comme tous les hommes oiſifs. Ils ont, ſans doute, apporté les échecs de l'Orient. Ils jouent aux dames, mais d'une maniere différente de la nôtre. Le trictrac ne leur eſt pas inconnu. Mais on leur a, pour leur malheur, apporté d'Europe les jeux de car-

(1) Le violon à deux ou à trois cordes, & dans un état encore très imparfait, ſe trouve également chez les nations de race fennique & chez celles de races mongole & tatare. Cet inſtrument, qui

tes avec tous les maux qu'ils nous causent. Ils ont pris un goût si vif pour ces jeux qu'ils y passent les nuits entieres, & perdent quelquefois en une séance tout ce qu'ils possedent. On en voit qui, après avoir perdu toutes les pieces de leur troupeau, leurs armes, leurs provisions, leur tente, leurs esclaves, les ustensiles de leur ménage, mettent sur une carte les habits qui les couvrent, & restent dépouillés.

---

paraît avoir été inconnu aux anciens & qu'on ne trouve que sur des médailles au moins suspectes, a été apporté en Europe par les barbares orientaux qui ont détruit l'Empire romain.

CHAPITRE XIII.

Gouvernement des Kalmouks.

MALGRÉ la liberté qu'inſpire la vie paſtorale, les Kalmouks ſont ſoumis à des Princes abſolus. L'oppreſſion même ne peut les exciter à la révolte, à moins qu'un des fils du Souverain qui les opprime ne ſe mette à la tête d'un parti. Mais s'ils obéiſſent aveuglément au Prince légitime qui leur commande par droit de ſucceſſion, ils ſe ſoulevent aiſément contre un uſurpateur.

Quand un ſujet paraît devant ſon Souverain, il l'approche en s'inclinant profondément ſans ſe découvrir la tête, joint les mains, & touche la hanche gauche du Prince, ou du moins le bord de ſon habit. Le Prince répond à cette marque de reſpect, en donnant à ſon ſujet un petit coup ſur l'épaule. Souvent il ſe contente de le frapper légérement du manche de ſon fouet. Le Clergé eſt diſ-

pensé de cette marque de soumission: ou plutôt c'est le Prince lui-même qui lui rend des hommages. S'il rencontre le Chef des Lamas, il se prosterne devant lui pour recevoir sa bénédiction.

On doit, sans doute, être surpris qu'un peuple nomade, que sa vie errante semble devoir assurer de la liberté, ait été de temps immémorial assujetti au pouvoir absolu de ses Souverains. Il faut trouver comment il a existé pour les Kalmouks un moment où ils ont dû cesser d'être libres. Ce moment passé, il n'est pas étonnant qu'ils soient restés dans la servitude; car les peuples tiennent fortement à la maniere d'être qui leur a été une fois imposée, & le temps ne fait que rendre plus pesantes les chaînes qui les captivent.

L'extrême ascendant que le Clergé a pris sur les Kalmouks doit faire attribuer leur asservissement à d'anciennes idées théocratiques, & l'autorité de leurs Princes est d'autant mieux affermie, qu'elle est regardée comme divine. At-

tachés à leurs Souverains par les nœuds de la religion, ils leur conservent cette obéissance que l'homme doit à la Divinité.

Ces Princes auraient acquis une puissance formidable & peut-être invincible, s'ils n'avaient pas eu la funeste politique de partager leurs sujets entre leurs enfants. Ceux-ci ayant à leur tour suivi l'exemple de leurs peres, la nation s'est trouvée enfin subdivisée en une multitude de peuplades différentes qu'on appelle Ouloußes.

Le Souverain d'un Oulouße se nomme Taiche. Tous les Princes de sa maison ont le titre de Noïons. Le Dalai-Lama, qui jouit parmi les Sectateurs du Lamisme de cet empire suprême que les Papes exerçaient dans les siecles d'ignorance sur les Souverains de l'Europe, confere quelquefois à des Princes le titre de Contaiches qui les éleve au-dessus de tous les autres Souverains.

La puissance des Princes Mongols & Kalmouks est héréditaire. Le Chef d'un Oulouße le peut partager à ses fils com-

me il lui plaît, mais il le transfere ordinairement à l'aîné, & laisse aux autres la propriété de quelques familles avec le titre de Noïons. Mais ces Noïons ne sont pas indépendants du Taiche ; ils sont tenus envers lui aux devoirs de la vassalité, ils doivent le suivre dans ses guerres, ils doivent vivre en paix avec tous ses amis: enfin c'est dans les steppes de l'Asie que se trouve le premier modele du Gouvernement féodal, apporté en Europe par les hordes de ses vainqueurs.

Un Noïon emmene souvent au loin les familles qui lui appartiennent ; il y ajoute dans sa course tous les transfuges qui se donnent à lui ; de petites guerres, des incursions sur des Princes faibles ou mal précautionnés augmentent le nombre de ses sujets : il devient indépendant, brave le Seigneur dont il était le vassal, & lui enleve quelquefois la souveraineté.

Un Taiche, un Noïon même a le droit de donner ses sujets, de les léguer, de leur faire couper le nez ou les oreilles,

de les priver de quelque membre, de les punir par le fouet : mais il n'a pas celui de leur ôter la vie. La religion, la loi fondamentale lui défendent de le faire mourir. S'il veut se défaire de quelques sujets redoutables ou suspects, il ne peut y parvenir qu'en lui dressant des embûches : ce n'est plus un Juge qui condamne ; un Souverain qui punit ; c'est un ennemi privé qui assassine.

Mais s'il doit respecter les jours de ses sujets, il peut les accabler de tributs. Le Clergé est exempt de tout impôt, & certaines familles qui ont été consacrées à dieu par les anciens Souverains jouissent des mêmes immunités que les Prêtres & les Princes de la Famille régnante.

Les grands Souverains se choisissent un Conseil de Judicature, & les principaux Lamas ont le droit de siéger à ce Tribunal. L'assemblée se tient dans une grande tente où le code des loix est déposé. Les décisions du Conseil ne peuvent être exécutées qu'après avoir été ratifiées par le Souverain.

Il semble qu'il doive être difficile au Prince d'exercer sa puissance sur des sujets que la vie pastorale oblige à se tenir toujours dispersés, à changer sans cesse d'habitation : mais l'amour de la domination, non moins éclairé, non moins actif que celui de la liberté, a su remédier à cet inconvénient en subdivisant les Oulousses. Un Officier, sous le titre de Zaissan, exerce son commandement sur cent cinquante tentes & quelquefois sur trois cents : c'est ce qu'on appelle un Aimak. Il a sous lui plusieurs Akchas : chacun a inspection sur quarante tentes qui forment un arrondissement, une sorte de village, & qui ne peuvent jamais être fort éloignées les unes des autres. Le Zaissan est défrayé, par l'Aimak ou le District qu'il commande, de viandes, de lait, & d'autres denrées. S'il est pauvre, l'Aimak lui fournit des armes & tout son équipage de guerre. C'est lui qui recueille les tributs. L'impôt forme le dixieme de tout ce que possedent les sujets; mais quelquefois on soumet les

peuples à des contributions extraordinaires.

CHAPITRE XIV.

Loix des Kalmouks.

Les Kalmouks ont des loix écrites. Ils ont ſuivi long-temps celles qui avaient été données par Tchinguis à toutes les nations mongoles ; mais le temps, & peut-être des mœurs plus douces les ont fait tomber en déſuétude. Je crois qu'on doit attribuer à ce Prince une loi rapportée par Lépékhin qui pouvait devenir bien cruelle par les interprétations dont elle était ſuſceptible. Si quelqu'un oſait offenſer de vive voix, de la main, ou par des projets criminels quelque perſonne de la famille du Souverain ou des Chefs, il devait être puni de mort & toute ſa race détruite ; ce qu'il poſſédait était confiſqué au profit du Prince. Cette loi, par laquelle une parole, ſouvent mal entendue ou malignement

interprêtée devenait un crime digne de mort, pouvait être aussi funeste que le fut celle de majesté sous les plus cruels Empereurs Romains.

Le code que suivent aujourd'hui les Kalmouks a été composé il y a environ cent cinquante ans par l'accord unanime de quarante quatre tribus mongoles & ouriates.

Dans les guerres faites par plusieurs Princes alliés, si l'un de ces Princes prend la fuite, il paiera une amende de cinquante cottes d'armes, cent chameaux cinquante familles de ses sujets & mille chevaux.

Un Prince vassal ne donnera que dix cottes d'armes, dix chameaux, autant de familles & cent chevaux.

Les Zaissans seront punis de leur lâcheté par une amende de trois esclaves, de trois tentes & de trente chevaux : ils seront en même temps dégradés de leur rang.

Un Officier qui commande un corps de troupes, & qui fait mal son devoir est soumis à la même honte que le Zais-

san, dépouillé de sa cotte d'armes & promené dans le camp en habit de femme: une espece d'Huissier ou de Crieur publie à haute voix sa lâcheté.

L'insulte faite à un Prêtre ne peut être reparée que par quatre-vingt une pieces de bétail, & même par la moitié de la fortune de l'offenseur, si le Prêtre est constitué en dignité.

Celui qui commet un meurtre de sang froid, perd sa femme, ses armes & tout ce qu'il possede. Si sa fortune ne suffit pas à la satisfaction des parents du mort, ils se réservent un droit sur tout ce que le meurtrier acquierra dans la suite, & conservent même un recours contre ses héritiers.

Un fils meurtrier de son pere est dépouillé de tout ce qu'il possede.

Une femme meurtriere, même de son mari, est condamnée, dans les circonstances les plus aggravantes, à perdre le nez, les yeux, les oreilles & à être vendue comme esclave.

Les peines contre le meurtre, rappor-

tées par M. Lépékhin, sont plus graves, parcequ'il a suivi, je crois, les loix de Tchinguis-Khan. Si un homme, dit-il, en tue un autre, même sans dessein, il est fouetté en public : on lui coupe la main droite & le pied gauche, & on le condamne à une amende de cinq cents brebis, d'un chameau & d'un cheval. Les brebis sont adjugées à l'héritier du mort, le chameau au Khan & le cheval au bourreau. Quand le mort n'a pas d'héritiers, les brebis appartiennent au Khan. Si le meurtrier n'est pas en état de payer l'amende, il est livré aux parents du mort avec sa femme & ses enfants.

Quand, dans la licence des festins, ajoute le même voyageur, il s'éleve des querelles & que quelqu'un est blessé, l'offensé est en droit de porter sa plainte au tribunal & l'offenseur est condamné à lui payer des dédommagements considérables. Pour un œil crevé, on paye d'amende un chameau, un cheval & cent brebis; pour une dent cassée, un chameau, un cheval & cinquante brebis; pour

pour un bras ou une jambe, je ne trouve pas à quelle amende est condamné le coupable; mais il est fouetté publiquement, obligé de garder la tente & le troupeau de l'offensé tant que dure sa maladie, & de le faire guérir à ses frais.

Suivant les nouvelles loix, un homme menacé de mort par son ennemi peut le tuer sans craindre les poursuites de la justice.

Celui qui vole un chameau paie cent cinq pieces de bétail. Celui qui vole un cheval étalon est condamné à quatre-vingt-dix pieces; pour une jument, il paie soixante & douze pieces; pour un poulain ou un mouton, quarante-cinq. Celui qui a été volé retire le double de sa perte, & le reste de l'amende appartient au Prince. Si le voleur n'a pas le moyen de payer l'amende, il reste esclave de l'offensé.

Le filou, qui enleve de ces petites choses qu'on néglige de fermer sous la clef, est condamné à perdre les doigts d'une main; mais il garde ses doigts, quand il a le moyen de les racheter.

Si après qu'une fille a été demandée en mariage & accordée, la convention vient à se rompre, & que ce soit la fille qui refuse d'épouser celui à qui elle était engagée, sa famille est condamnée à rendre le double du Kalym ou de la somme qu'elle a reçue : si la rupture vient de la part du futur époux, il en est quitte pour perdre le Kalym qu'il a donné.

Un Kalmouk qui a vécu dans une horde étrangere & qui veut la quitter, doit y laisser la moitié de la fortune qu'il y avait acquise.

On prête serment en s'appliquant un sabre nu sur la nuque du col, ou en portant sur sa langue ou sur son front la pointe d'une flèche, ou en se léchant l'ongle du pouce, & en prononçant en même temps des imprécations contre soi-même si l'on ose se parjurer.

Mais, en justice réglée, on n'accorde pas le serment à l'accusé, parceque l'accusation même le rend suspect. Il faut qu'il produise un homme connu, & qui soit censé le bien connaître. On laisse

à cet homme quelques jours pour prendre les informations néceſſaires. Si, le terme expiré, il ne ſe préſente pas, ou s'il refuſe de faire le ſerment, l'accuſé eſt déclaré coupable : mais ſi ſon répondant conſent à jurer, on dreſſe une tente en plain champ, on y place ſur une table une idole & une lampe allumée. Celui dont on reçoit le ſerment affirme à haute voix que l'accuſation eſt fauſſe, ſe proſterne trois fois contre terre pour adorer l'idole, ſouffle la lampe & ſe poſe le pied de l'idole ſur le front.

L'épreuve par le feu, ſi reſpectée de nos ancêtres ſous le nom de jugement de Dieu, leur avait, ſans doute, été apportée de l'Orient par les barbares deſtructeurs de l'Empire Romain. On la retrouve dans l'Inde ; elle eſt en uſage chez les Kalmouks.

Lorſqu'un homme, déshonoré par ſa conduite & déjà convaincu pluſieurs fois de vol ou de faux témoignage, eſt de nouveau appellé en juſtice, il eſt ſoumis à cette épreuve : on fait rougir un fer de

hache & on le pose sur la partie plate de deux étriers fixés en terre. Il faut que l'accusé le leve avec la main & le jette dans une fosse creusée à la distance de deux pieds. S'il laisse tomber le fer, il doit le ramasser : s'il lui échappe encore, il faut qu'il le reprenne une troisieme fois. Ensuite on lui coud la manche de sa tunique autour de la main, afin qu'on n'y puisse appliquer aucun remede. Le cinquieme jour, on examine la brûlure : si elle montre une belle apparence & qu'elle tende à la guérison, l'accusé est absous ; si la plaie est en suppuration, il est condamné. C'est à-peu-près de la même maniere que les Indiens se conduisent dans l'épreuve du feu. On assure que nos ancêtres voulaient que l'accusé maniât un fer rouge sans avoir même la peau offensée. Ou l'on nous trompe, ou nos ancêtres étaient plus barbares & plus absurdes que les Kalmouks. Cela pourrait bien être ; car les Kalmouks ne sont qu'ignorants, & nos aïeux avaient de fausses sciences.

CHAPITRE XV.

De la guerre.

QUAND le Prince veut faire la guerre, il mande tous ceux de ses sujets qui sont en état de porter les armes : les vassaux amenent leurs hommes. Personne ne reçoit ni paye ni subsistance. Chacun doit se pourvoir de vivres pour tout le temps que peut durer l'expédition. Comme les Kalmouks n'ont pas de chariots, ils menent avec eux du bétail vivant, des juments, des vaches qui leur fournissent du lait ; ils portent une provision de farine & de fromage.

Dès que les troupes sont arrivées au rendez-vous, on les passe en revûe ; on renvoie les vieillards, les infirmes, ceux qui sont trop mal équipés, & l'on fait la répartition du reste.

Ceux qui sont armés de fusils composent le premier corps ; le second est formé des troupes armées d'arcs & de flê-

ches ; on rejette aux derniers rangs les malheureux qui n'ont que des lances ou des ſabres. Ces différents corps ſont ſubdiviſés en eſcadrons & en compagnies. On eſt toujours sûr d'être à la tête de ſa diviſion, quand on eſt aſſez riche pour ſe procurer une cotte d'armes.

L'étendard ſacré eſt toujours porté auprès du prince. Le dieu de la guerre y eſt repréſenté avec tous ſes attributs : des lions & des tigres, ſymboles de la force ; des chiens, ſymboles de la vigilance ; des ſinges & des ſerpents, ſymboles de la ruſe. Cet étendard eſt envoyé en préſent du Tibet par le Dalai-Lama.

Si l'expédition eſt regardée comme dangereuſe, on éleve dans la ſtepe une figure humaine d'une grandeur coloſſale faite d'herbe & de foin ; on l'habille de feutre noir, on l'équipe de toutes ſortes d'armes : c'eſt la repréſentation du mauvais génie de la guerre. Le clergé s'avance à la tête de l'armée ; le ſon des cymbales & de tous les inſtruments guerriers accompagne ſa marche ; la figure de l'ange

de la guerre, peinte sur une banniere & attachée au haut d'une lance, est portée au milieu du chœur des prêtres. Quand enfin l'armée est près du terrible simulacre, elle pousse un cri général: On attaque avec fureur le ridicule colosse que des préjugés religieux rendent redoutable; on le crible de coups de fusils, on le perce de la lance sacrée; il est abattu, déchiré en morceaux, jetté au feu; & on plante sur la place qu'il occupait l'étendard de l'ange des combats.

On pense bien que l'art de la guerre n'est pas chez les Kalmouks ce qu'il est devenu dans notre Europe. Les troupes armées de fusils laissent leurs chevaux derriere la derniere ligne & s'avancent à pied contre l'ennemi. Elles ne gardent pas de rang. Arrivées à la portée du fusil, elles mettent ventre à terre & elles tirent. Si leur premier feu ne met pas l'ennemi en fuite, si elles le voient s'avancer, elles se retirent à la hâte par les intervalles de la seconde ligne & les archers prennent leur place. Ceux-ci caracollent par petites

troupes, s'avancent, reculent en lançant des fleches. S'ils ne peuvent pas résister, ils sont remplacés par la derniere ligne composée de cavaliers armés de lances & de sabres.

C'est à cette ligne que se trouve le Prince : c'est quand elle est attaquée, qu'on voit les lanciers & les cavaliers armés de cottes de mailles fondre impétueusement sur l'ennemi. Les archers, qu'on croyait mis en déroute, combattent encore en fuyant, d'autant plus redoutables que souvent leur fuite se convertit tout-à-coup en une attaque imprévue, & met en désordre l'ennemi qui se croyait victorieux.

Si le sort des armes paraît menacer d'une défaite, le Prince fait retirer de bonne heure le bagage & les cavaliers les plus mal montés, pendant que l'élite de la cavalerie tient en alarmes l'ennemi qui voudrait s'élancer à la poursuite des fuyards.

Les Kalmouks sont pleins d'ardeur à la premiere attaque : mais, à la moindre

résistance, ils s'étonnent, ils se troublent, ils cedent, & semblent ne se plus disputer entre eux que la gloire de fuir le plus vîte. C'est le caractere de tous les peuples non disciplinés; le courage que donne la nature n'est fondé que sur la confiance en sa propre force, & fait place à la crainte quand cette confiance est trompée.

Les Kalmouks victorieux enlevent la graisse de leurs ennemis; car, par un préjugé qui n'est pas encore entièrement dissipé en Europe, ils regardent la graisse humaine comme un remede souverain contre les blessures. Ils emportent aussi, comme un gage de leur victoire, les oreilles des chevaux ennemis qui sont restés sur le champ de bataille.

Comme leurs tentes ne sont pas propres à servir de prison, ils lient les pieds & les mains de leurs prisonniers & les gardent pendant le jour : mais, la nuit, ils les font coucher sous de grands feutres & se couchent eux-mêmes sur les bords, ensorte que les captifs ne pouvant faire

aucun mouvement sans réveiller leurs gardes, n'ont aucune espérance de se procurer la liberté.

Les camps des Kalmouks sont toujours embarrassés par de nombreux troupeaux, par la suite des princesses qui accompagnent leurs époux, par une innombrable valetaille, par les tentes des idoles, & par des troupes composées de tous les ordres du clergé. On ne trouve pas chez eux les richesses de Darius; mais on y voit une image de ses armées.

CHAPITRE XVI.

Mariage. Enfantement. Premiere éducation des enfants.

LES peres ont sur leurs enfants un pouvoir absolu : ils peuvent les donner, ils peuvent les vendre, ils ont le droit de les marier à leur gré.

Mais, avant d'arrêter les conventions du mariage, il faut qu'ils aillent trouver le prêtre. Celui-ci demande le nom des futurs époux, l'année, le jour de leur naissance, & il consulte le livre des sorts que les Kalmouks appellent soudar : il ressemble à-peu-près à ces livres d'oracles qui amusent parmi nous la superstition du peuple; on y voit les signes célestes & des tables qui renvoient à ces signes. Si le prêtre croit y trouver que le ciel soit contraire au mariage projetté, ou si quelque passion, quelque intérêt l'engage lui-même à s'y opposer, l'affaire est rompue. Il reste cependant un moyen de fléchir le

sort; c'est de faire au prêtre de riches présents, & de l'engager à rendre, par ses prieres, le ciel plus favorable à l'union projettée.

Quand on a enfin obtenu son consentement, on convient du kalym, c'est-à-dire de la somme pour laquelle les parents de la fille consentent à la vendre. Elle apporte elle-même une dot, qui consiste ordinairement en une tente neuve, en quelques bestiaux & quelques esclaves des deux sexes.

Le prêtre célebre le mariage dans la nouvelle lune. Il reçoit devant les idoles le serment des deux époux; il les conduit hors de la tente, leur fait regarder le soleil, leur ordonne de se prosterner contre terre & lit sur eux quelques prieres : il finit par leur imposer les mains, & leur union est consacrée.

Quoique la polygamie soit fort rare chez les Kalmouks; quoiqu'il périsse bien des hommes par des chûtes de cheval, & par les guerres que les petits princes se font entre eux; quoique les prêtres enfin

gardent le célibat, on ne voit pas cependant qu'il reſte chez eux de filles qui ne trouvent point d'époux : cette obſervation peut ſuppléer à quelques égards au défaut des regîtres de naiſſances & prouve qu'il naît dans leurs hordes moins de filles que de garçons.

Ils emploient des moyens bien ſinguliers pour faciliter l'accouchement. Lorſque le terme de la groſſeſſe approche, on choiſit un homme vigoureux qu'on a ſoin de bien nourrir. Aux premieres douleurs que la femme reſſent, il s'aſſied à terre, la prend ſur ſes genoux & la ſerre fortement entre ſes bras, en commençant par la poitrine & deſcendant juſqu'au ventre. Il ne ceſſe pas de la preſſer juſqu'à ce qu'une femme, aſſiſe ſur ſes talons devant la patiente, apperçoive l'enfant : elle en donne avis par un ſignal, & auſſitôt on fait des décharges de piſtolets pour effrayer la mere ; car on eſt perſuadé que cette terreur ſubite hâte l'opération.

Ceux qui n'ont pas le moyen de payer un homme, preſſent fortement la mere

dans des courroies, en commençant par l'estomac.

Quelquefois on prépare une planche : la mere s'y couche sur le ventre & la serre autant que ses forces peuvent le lui permettre. Les accouchées se ressentent longtemps de la douleur de ces supplices ; mais elles ont un si bon tempérament, qu'il en meurt bien peu des suites de leurs couches (1).

Les femmes sont regardées comme souillées dans le temps de leurs maladies périodiques & pendant les trois semaines qui suivent l'enfantement. Les hommes n'oseraient les toucher. Elles-mêmes ne peuvent apprêter aucun mets, & personne ne mangerait dans l'écuelle dont elles se servent. Ce temps expiré, elles

(1) Les Kalmouks-Zoungares, qui avaient fait dans les arts plus de progrès que les autres, & qui possédaient quelques connaissances médicinales & quelques pratiques de la chirurgie, avaient des accoucheurs qui savaient opérer dans les accouchements contre nature & faire usage des ferrements.

ſe purifient en ſe lavant tout le corps avec de l'eau chaude.

Il eſt d'uſage que les femmes riches gardent le lit pendant ſept jours. Les femmes du peuple ſe levent dès qu'elles ſont délivrées, travaillent, fument gaiement leur pipe ; &, ſi la horde ſe met en marche, elles montent à cheval avec le nouveau né dans leurs bras. Pendant les trois premiers jours, on ne donne pour toute nourriture aux nouvelles accouchées que du bouillon & de très petites portions de viande de mouton qu'on augmente par degrés.

Auſſi-tôt qu'un enfant eſt venu au monde, le Prêtre vient faire ſur lui une priere. Il conſulte le livre des ſorts que nous avons déjà fait connaître ; il obſerve le jour & l'heure de la naiſſance de l'enfant : il cherche dans ſon livre ſous quelle conſtellation il eſt né, &, d'après les indications de ce livre, il lui donne un nom, il annonce quel ſera ſon bon & ſon mauvais Ange ; car, ſuivant leur croyance, tout homme a toujours auprès

de lui deux Génies contraires, dont l'un l'excite au bien, tandis que l'autre cherche à l'entraîner dans le mal. Un festin suit cette cérémonie religieuse.

Le troisieme jour, on plonge l'enfant par trois fois dans de l'eau salée : impuissante image de notre baptême, à laquelle cependant ces peuples aveugles attachent la vertu de purifier les ames.

Jusqu'à ce que l'enfant puisse marcher, il est enveloppé de linges & de peaux dans un berceau qui a la forme d'une caisse alongée. Il est placé sur une espece de grande cuiller dans laquelle il rend ses déjections & que l'on change aussi souvent qu'il est nécessaire.

Les femmes du premier rang donnent des nourrices à leurs enfants ; les autres les allaitent elles-mêmes, & quelquefois jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, quoiqu'elles les accoutument de bonne heure à des aliments plus solides. La dentition fait éprouver aux enfants peu de maladies : ils ne périssent guere que par la mauvaise nourriture ou par le mal vino-

pur qu'ils apportent trop ſouvent en naiſſant.

CHAPITRE XVII.

Maladies des Kalmouks, mort, funérailles.

LES Kalmouks ont horreur de la réſidence des villes. S'ils rendent des viſites aux Ruſſes, ils ne peuvent ſupporter long-temps l'air renfermé des appartements. La rigueur du froid les fait moins ſouffrir que le fluide lourd & ſtagnant des chambres échauffées par les poëles. Leur vie, ſi différente de la nôtre, eſt ſans doute plus amie de la nature. Ils parviennent ſouvent à une vieilleſſe avancée, conſervant encore la vigueur du premier âge. Ils ſont rarement malades, & ne connaiſſent que peu de maladies dangereuſes : on voit chez eux des centénaires qui ſe tiennent encore bien à cheval. Leur ſanté ferme, & la durée de leur vie ne doivent pas étonner ; ils reſpirent

sans cesse un air libre, ils s'exercent sans éprouver une fatigue excessive, ils connaissent peu les jeûnes occasionnés par la disette, & ils ne sont point agités par des passions dévorantes.

Le mal qui punit le libertinage ou l'imprudence du choix en amour, est bien plus répandu dans les camps où réside le Prince, que parmi le peuple : on le traite avec la racine de la salse-pareille. Les Kalmouks sont sujets à la gale : ils la guérissent avec un onguent composé de beurre & de souffre. La fumée des tentes, les reflets du soleil sur la neige ou sur le sable jaunâtre des plaines, les ondulations des vapeurs à la surface des stepes, causent de fréquentes ophtalmies & amenent même la cécité : mais on prévient ces maux en portant devant les yeux un bandeau de crin qui permet de distinguer les objets sans être ébloui de la lumiere.

La peau des Kalmouks se couvre quelquefois de taches rouges & plates : elle se gerce & s'éleve en écailles. Le malade

eſt long-temps attaqué de cette ſorte de lepre ſans en éprouver d'ailleurs aucune incommodité : mais il finit par tomber dans un maraſme mortel.

Il n'eſt pas rare qu'ils ſoient attaqués de la pleuréſie. Le médecin ſaiſit les chairs du côté malade & les froiſſe fortement entre ſes doigts. Cette méthode ſauvage a ſouvent du ſuccès.

En été, lorſqu'il regne un vent du ſud, ils ſont ſujets à des ulceres à la peau. On redoute ſur-tout un bubon épidémique qui fait périr les hommes & les beſtiaux. Comme on n'éprouve cette maladie ni dans les villes ni dans les forteresses ; comme les femmes qui vivent retirées dans les tentes en ſont rarement atteintes ; comme on en eſt ſur-tout attaqué dans les lieux bas, dans les pâturages humides ; on croit qu'elle eſt occaſionnée par des nuages d'inſectes que leur petiteſſe dérobe preſque à la vue. On mange ſans danger les chairs des animaux qui ont été attaqués de cette maladie, on ſe contente d'extirper le bubon.

Les héritiers partagent les biens du défunt ; mais sa tente & ses meubles appartiennent au clergé.

La religion prescrit aux Kalmouks de brûler les corps des princes souverains. La tête est réservée : on la renferme avec les cendres dans une urne ; on l'envoie au Dalai-Lama & on l'engage, par de riches présents, à prier pour l'ame du mort. Il apprend aux députés dans quel paradis le défunt reçoit la récompense de ses vertus, ou dans quel enfer il subit la peine de ses fautes ; mais il leur apprend aussi les moyens de soulager, ou même de délivrer entièrement l'ame souffrante. Il sait tout ce qui se passe dans l'autre monde, & ses prieres, qu'il fait payer chèrement, ont l'efficacité de procurer au coupable les récompenses destinées à la vertu.

CHAPITRE XVIII.

Du Lamisme.

La religion des Kalmouks est le Lamisme, ainsi nommé parceque les principaux membres du Clergé s'appellent Lamas. Le mot dalai, qui signifie la mer, & qu'on emploie aussi pour marquer une grande étendue, étant joint à celui de lama, forme le titre du premier pontife de cette religion & signifie prêtre ou pontife universel.

Le Dalai-Lama, réside dans le Tibet, sur le mont Poutola près de Tonker. Sur la cîme & au pied de cette montagne sont répandus différents monasteres peuplés de plus de vingt mille moines qui vivent sous la regle la plus austere. On compte dans le principal temple plus de sept cents idoles ou attributs de la divinité. Là se rendent en foule les pélerins & les dévots, apportant de l'Inde, de la Chine, de la Mongolie, de la Kal-

moukie, des offrandes au Pontife. L'approche de cet asyle saint est sévèrement interdite aux femmes.

Le Lamisme est suivi par tous les Mongols & les Kalmouks, si l'on excepte ceux de ces derniers qui se sont convertis à la religion chrétienne; il forme la religion dominante dans le Tangout & le Tibet, il est répandu dans une partie de l'Inde & de la Chine. On a dit que ses sectateurs croyaient leur Pontife immortel; d'autres se sont contentés de soutenir que, par la métempsycose ou la transmigration, son ame passait dans le corps de son successeur. Mais un jeune successeur du vieux Dalai-Lama n'a-t-il pas son ame particuliere pendant la vie du Pontife, ou cette ame l'abandonne-t-elle pour faire place à celle du Dalai-Lama, lorsque ce vieillard décrépit rend sa dépouille aux éléments ? N'accusons pas gratuitement d'une telle absurdité des peuples qui ne sont pas entièrement privés de lumieres. Disons plutôt qu'ils sont persuadés, qu'en matiere de religion le

nouveau

nouveau Pontife a les mêmes idées, les mêmes principes, les mêmes modifications de l'ame que son prédécesseur & succede à son infaillibilité.

On a écrit que pour entretenir l'erreur du peuple & le maintenir dans la croyance de l'immortalité du Pontife, on le remplaçait après sa mort par un homme qui lui ressemblait. Cela n'est ni vrai, ni même possible. Il arrive souvent qu'un jeune Dalai-Lama succede à un vieillard cassé par l'âge.

On a aussi avancé que ce Grand-Prêtre ne se montrait jamais en public & ne donnait ses audiences que dans un enfoncement obscur. Il les donne au contraire assis sur un lit ou trône fort riche, ou, si l'on veut, sur une espece d'autel. L'appartement, où brillent les pierreries & les plus riches métaux, est éclairé d'un grand nombre de lampes. On lui rend les mêmes honneurs qu'à la divinité qui l'anime. Les plus fiers Souverains viennent de loin lui rendre leurs hommages, se prosterner devant lui & déposer à ses

pieds les plus riches présents. Il ne les salue pas, & l'imposition de ses mains est une assez grande récompense de leurs fatigues. Je n'oserais assurer ni nier que ses excréments, bien proprement & même précieusement enchassés, fussent regardés par ses sectateurs comme les plus saintes des reliques, & que la vente de ses déjections fît le plus considérable de ses revenus.

Nous avons déjà vu que les Lamistes ont une sorte de baptême. Le mariage est chez eux une cérémonie religieuse. On a écrit, mais je ne pourrais assurer, qu'ils font un sacrifice de pain & de vin. Ils administrent des secours spirituels aux mourants : ces secours ne consistent pas en des onctions, mais en des prieres, en des découpures qu'ils tirent d'une piece de drap peinte, & qu'ils appliquent sur la poitrine du malade, ou en des pillules qu'ils lui font avaler, & qui ont été sanctifiées par quelques cérémonies particulieres. On ajoute qu'on trouve chez eux quelqu'idée grossiere d'une trinité : ils

croient, suivant Gmelin, que le fils de Dieu a un pere & un aïeul, le plus grand des Dieux, & qu'il n'est pas d'autres Dieux. Ce dogme ne doit pas étonner quand on se rappelle que la vénération pour le divin & mystérieux ternaire a toujours fait partie de la croyance dans l'Orient; on la retrouve dans la Grece, chez les disciples de Pythagore & de Platon, soit que les philosophes grecs l'aient reçue immédiatement des Gymnosophistes, soit qu'elle leur ait été transmise par les Egyptiens.

Le même savant avait appris d'un homme de la derniere classe du clergé mongol, que le fils de Dieu est descendu sur la terre pour instruire les hommes, qu'il est remonté au ciel & que sa mere veille sur les pieux voyageurs & accorde des secours aux infortunés qui l'implorent. Ce serait une profanation de comparer cette fable à nos saints mysteres: elle peut seulement nous rappeller les incarnations de Vitsnou, & de plusieurs autres divinités orientales.

Les Lamiſtes reconnaiſſent un purgatoire où les peines des ames ſouffrantes peuvent être adoucies ou terminées par les œuvres des vivants. Ils font des proceſſions, ils ont des monaſteres d'hommes & de femmes; leurs moines gardent le célibat, & ſe macerent par des mortifications & des jeûnes; ils ont le chant du chœur, & béniſſent l'eau en y trempant des idoles; ils ont des chapelets qu'ils tournent ſans ceſſe dans leurs doigts en faiſant leurs prieres; ils envoient des miſſionnaires prêcher leur foi juſqu'à la Chine.

On a pouſſé plus loin la comparaiſon du Lamiſme avec l'extérieur de la religion chrétienne. On a trouvé des rapports entre l'idée que nous avons du Pape & celles que les Lamiſtes ont du Dalai-Lama. On a remarqué que celui-ci eſt à la fois pontife & prince ſouverain : mais ce n'eſt que depuis le dernier ſiecle qu'il poſſede le Tibet & le Tangout; content d'exercer la puiſſance ſpirituelle, il ſe repoſe de l'adminiſtration temporelle de

ſes états ſur un vice-roi qu'on appelle Déva & qui le dépouillera tôt ou tard.

On a trouvé auſſi beaucoup de reſſemblance entre l'hiérarchie des Lamiſtes & celle de notre égliſe. Le Dalai-Lama a des vicaires qu'on appelle Koutoukta : on pourrait les comparer aux Patriarches Grecs, ſi ceux-ci ne s'étaient pas ſéparés de Rome ; ou plutôt la comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que pluſieurs Koutoukta ſe ſont détachés de même du Pontife Tibétain : ils ont été favoriſés dans leur ſchiſme par des Princes, comme les Patriarches de la Grece le furent par les Empereurs de Conſtantinople, & comme des Princes d'Allemagne favoriſerent Luther quand il s'éleva contre la puiſſance papale.

Au-deſſous du Dalai-Lama & de ſes vicaires ſont les chefs du clergé, les Lamas, qu'on peut comparer à nos Evêques. Ils portent une longue robe jaune à grandes manches & la ſerrent ſur les reins avec une large ceinture de la même couleur ; leur tête raſée eſt couverte d'une mitre,

ou plutôt d'une tiare ornée de pierres précieuſes à la maniere des prélats de l'Egliſe grecque. Leur puiſſance eſt illimitée dans leurs diſtricts ou dioceſes. Les Princes n'oſent rien entreprendre ſans avoir reçu leur conſentement; ils les admettent à tous leurs conſeils.

Les Prêtres ou Guéliouns ſont ordonnés par les Lamas : ils ſe diſtinguent par une robe fort large ornée d'une bordure d'une autre couleur, & par un bonnet blanc ſurmonté d'une houpe. Les Guéguils qui répondent à nos diacres, les Mangis qu'on peut comparer à nos ſoudiacres, n'ont pas de vêtement particulier & ne ſe diſtinguent des Laïcs que par leur tête raſe. C'eſt à ce caractere extérieur qu'on peut auſſi reconnaître les enfants deſtinés au ſervice des autels. Il eſt défendu aux Prêtres de ſe marier & de manger du cheval ou du chameau : réduits à ſe contenter de bœuf & de mouton, ils abandonnent aux mondains la cuiſſe & le filet de cheval qui ornent les tables des Grands. Il ne leur eſt pas

moins sévérement interdit de boire aucune liqueur forte ; mais ils se dispensent souvent de cette loi.

On range aussi dans la classe du clergé les Guebkons qui sont des especes de bedeaux & les Bakchis qui tiennent les écoles destinées à l'instruction de la jeunesse. Ils enseignent à lire dans la langue du Tangout & montrent à jouer de divers instruments. Les ministres inférieurs de la religion sont soumis aux Prêtres, les servent dans les cérémonies & sont obligés d'étudier la loi sacrée pour se rendre dignes avec le temps d'être élevés au sacerdoce.

Les Souziouktes sont des moines. La regle de leur ordre les condamne à ne vivre que de lait & de gruau. Ils portent sur l'épaule une espece d'aumusse à-peu-près semblable à celle de nos chanoines. Un cylindre qu'ils tiennent toujours à la main est entouré d'une piece d'étoffe, sur laquelle sont peints divers passages de leur loi : le Dalai-Lama le leur vend fort cher. Ils l'approchent dévotement

de leur front quand ils vont faire la priere, déroulent la piece d'étoffe & croient, dit-on, que Dieu prend plaisir à lire les passages qui y sont tracés.

Les Lamistes ont aussi des couvents de religieuses, assujetties aux mêmes austérités que les moines, vêtues du même habit, & distinguées seulement par la coëffure : elles portent, au lieu de chapeaux, des bonnets de pelleteries.

Les ressemblances que nous venons d'observer entre quelques pratiques du Lamisme & notre culte extérieur, ont fait croire à des savants que la religion du Tibet n'était qu'un nestorianisme corrompu. Ce sont ces mêmes conformités qui ont fait dire à Rubruquis que les Ouigours étaient chrétiens ; ce sont elles enfin qui ont fait donner au Dalai-Lama le nom de Prêtre-Jean.

Au lieu de regarder le Lamisme comme un christianisme dégénéré, je crois qu'il faut plutôt chercher l'origine de cette religion dans l'Inde où naquit la croyance de la transmigration des ames. S'il se

trouve quelque reſſemblance entre le vêtement des Lamas & nos ornements ſacerdotaux, il faut ſe rappeller que, dans les premiers temps du chriſtianiſme, nos prêtres ne ſe diſtinguaient pas par leur habit du reſte des fideles. Quand enfin l'égliſe jouit de la paix ſous des Princes devenus chrétiens, le clergé emprunta quelque choſe des ornements employés par les Grecs qui les avaient eux-mêmes reçus des Egyptiens ; on ſait quelle conformité ſe trouvait entre l'Inde & l'Egypte pour la croyance, & elle n'était peut-être pas moins grande pour les vêtements ſacerdotaux & pour le culte extérieur.

Pour prouver que le Lamiſme n'était qu'un chriſtianiſme corrompu, on s'eſt aviſé de dire que l'habit des Prêtres Tibétains reſſemble beaucoup à celui dont nos peintres revêtent les Apôtres : mais nos peintres qui n'ont jamais vu les Apôtres, qui ne ſavent pas comment ils étaient habillés, ont cherché ſeulement à les couvrir d'une draperie large, ſimple &

naturelle ; & il eſt poſſible que les moines lamiſtes, en adoptant un vêtement large & fort ſimple, ſe ſoient rencontrés avec l'idée de nos peintres.

Pendant que quelques ſavants s'obſtinent à regarder les Lamiſtes comme des chrétiens, d'autres veulent ne voir en eux que des idolâtres & des polythéiſtes. Mais peut-on refuſer de les croire quand ils aſſurent qu'ils n'adorent qu'un ſeul Dieu ? Il eſt vrai que leurs temples & leurs tentes ſont remplis de figures : mais ces idoles, en prenant ce mot dans le ſens des Grecs, ne ſont que les repréſentations des attributs de la divinité ou celles de ſes miniſtres & des hommes ſanctifiés. Par nos mauvais raiſonnements, nous donnons le droit aux Kalmouks de nous traiter d'idolâtres quand ils entreront dans nos temples.

Les Princes Mongols ne chargent ordinairement que des Lamas de leurs ambaſſades, parceque ces prêtres ſont plus lettrés que les Laïcs. On ſuppoſe que, par leurs études, ils ſe ſont procuré

quelques connaiſſances des uſages & des loix des étrangers.

Les Kalmouks, menant une vie errante, n'ont ordinairement que des temples mobiles comme leurs habitations. Les idoles ſont placées ſur une table qui ſert d'autel : des rideaux de riches étoffes ſont noués à l'entour en forme de colonnes.

Les Kalmouks ont chaque année trois grandes fêtes & chacune dure quatre jours. La premiere, dit Lépékhin, ſe célebre au mois de mai qui eſt pour eux le premier mois de l'année ; la ſeconde au mois de novembre ; & la troiſieme dans le mois de février, en l'honneur d'une vierge ſainte & puiſſante qui, au commencement du monde, a victorieuſement combattu les eſprits malfaiſants. Le peuple ſe raſſemble en foule de tous les oulouſſes & ſe rend à la réſidence du Lama dont il dépend. Le ſon majeſtueux des trompettes, accompagné des tymbales, porte dans les ames une ſainte terreur, & retentit autour de

la tente ſacrée. Des milliers de lampions en éclairent les dehors : il n'eſt permis d'y brûler que des mêches de coton & de la graiſſe de géniſſes. Les riches apportent devant l'idole des flambeaux odoriférants : l'odeur ſuave qu'ils exhalent & qui, dans d'autres circonſtances, exciterait les ſens à la volupté, porte une ferveur nouvelle dans des cœurs déjà dilatés par la dévotion. Des coupes couvertes de chairs & d'un peu de riz ſont placées ſur l'autel : de toutes parts s'élevent dans les airs les fumées des victimes. On voit ſur tous les viſages la tendre componction, la douce joie, la flatteuſe eſpérance née de la confiance en la bonté divine. Toutes les victimes ſont admiſes, aucun hommage n'eſt rejetté ; car le pauvre qui n'apporte qu'un oiſeau qu'il vient de percer de ſes flêches, eſt égal devant l'Eternel au riche ſuperbe qui lui fait l'offrande d'un chameau de prix. Pendant que le Lama & les prêtres adreſſent au ciel les vœux des croyants, le peuple fait trois fois le tour

de la tente, s'arrête enſuite devant la porte, & ſe proſterne en élevant vers l'idole des regards timides & mettant les mains ſur ſa tête.

Ce qui a été préſenté en offrande eſt jetté dans une eau courante & perſonne n'oſeroit y goûter. Les prêtres ſe nourriſſent des portions des victimes qui n'ont pas été préſentées devant l'autel; ils en réſervent des morceaux dont ils font hommage à Dieu, & les diſtribuent enſuite au peuple, qui les mange avec beaucoup de dévotion.

Jamais un Kalmouk ne paſſe devant un Tsatſa (c'eſt le nom qu'ils donnent à leurs temples) ſans s'arrêter & ſans faire quelqu'offrande aux idoles. S'il n'a rien de plus précieux, il laiſſe du moins une de ſes flêches ou même quelques crins de ſon cheval. Les tentes conſacrées à la dévotion commune ne ſont pas les ſeuls lieux révérés des Kalmouks : chaque prêtre a dans ſa tente une chapelle particuliere; il y tient les idoles enfermées dans un coffre & les en tire quand il veut

faire sa priere, après avoir fait devant le coffre trois génu-flexions. Les Kalmouks, en passant devant ces tentes, s'inclinent trois fois à la porte & une fois devant le prêtre, & reçoivent humblement de lui l'imposition des mains.

Leur cosmogonie, leur théologie & leur métaphysique sont consignées dans autant de traités différents dont on a formé un recueil. M. Lépékhin a publié un extrait de cette curieuse collection d'après la traduction que lui a communiquée le Protopope ou Curé de Stavropole. C'est d'après ce savant que nous allons faire connaître au lecteur les opinions des Kalmouks sur l'origine du monde, sur ses révolutions, sur les récompenses des bons & les peines des méchants.



CHAPITRE XIX.

Cosmogonie, Théologie, & Métaphysique des Kalmouks.

DIEU existait ; un abyme, ou, si l'on veut, une étendue incréée, existait par elle-même avec lui : elle avait en largeur, longueur & profondeur, six millions cent seize bérés, & le béré est de deux lieues. De cet abyme s'éleverent des nuages brillants comme l'or ; ils se rassemblerent & se fondirent en une forte pluie : de là fut formé l'océan, qui lui-même donna naissance aux dieux. L'écume blanchâtre & légere, causée par la chûte impétueuse des eaux produisit le firmament. Autour de cette écume sont sept cieux & huit océans.

Le firmament fut un jour ébranlé par les tempêtes élevées du sein de l'abyme ; le produit de cette commotion fut une colonne quarrée, nommée Soumer-Aoula : sa base porte sur le fond de la mer

& son couronnement se cache dans les cieux. Chacune de ses quatre faces occupe plusieurs milliers de bérés. La premiere est d'argent, la seconde de rubis, la troisieme d'or & la quatrieme est rembrunie. C'est de cette immense colonne que résultent les révolutions périodiques du jour. Au lever de l'aurore le soleil frappe le côté d'argent, avant midi le côté de rubis, à midi le côté d'or & pendant la nuit la face brune & sans couleur. Le soleil est de verre & de feu, & sa circonférence est de huit cents bérés : la lune, composée de verre & d'eau, est beaucoup plus petite que le soleil. Le ciel est éclairé de plus de dix millions d'étoiles.

Au milieu du firmament & autour de la grande colonne, sont placées quatre grandes terres, environnées elles-mêmes de huit autres terres plus petites.

Notre terre est à droite & se nomme Zamboutip, parcequ'il y croît beaucoup d'arbres.

La seconde est nommée Ouliouamji-

Roussi, parcequ'elle est habitée par des géants.

Comme on ne trouve sur la troisieme d'autres animaux que des vaches, on l'appelle Oukir.

La quatrieme, nommée Mououdou, est peuplée d'hommes qui vivent mille ans & sept jours. Ils entendent, peu de temps avant leur mort, une voix céleste qui les appelle par leur nom, & les avertit de se préparer à leurs derniers moments.

Tous les mondes sont voisins : mais il n'est point accordé aux mortels, chargés encore de leur chair vile & périssable, de passer d'un monde dans un autre : cet avantage est réservé aux Bourkhans.

Bourkhan est le nom de Dieu. On ne sait pas bien ce que c'est que les Bourkhans ou demi-dieux : ils sont en grand nombre. Les prêtres donnent le même nom à leurs idoles, & jamais ils n'en ont moins de dix. Tout ce qu'ils en disent ordinairement, c'est qu'ils les ont reçues de la terre sainte où regne le Dalai-Lama. On

peut cependant inférer de leurs réponses obscures & confuses, que les Bourkhans furent des hommes qui se distinguerent par leurs vertus. Si on leur demande ce qu'ils entendent par un Bourkhan : « Nous « appellons ainsi, répondent-ils, celui « qui a foulé les passions à ses pieds, qui « a pu accomplir les trois principales ver- « tus, qui a connu les six natures spiri- « tuelles, qui, d'après les saintes instruc- « tions du Sangardi (1), a prêché la mê- « me loi à soixante & une nations : mais « chacune d'elles a compris différemment « cette loi, l'a différemment expliquée, « &, de cette variété dans leur doctrine, « est née la différence des religions & « des langues ».

Au-delà de tous les mondes, & fort au-dessus des plus hauts nuages, est l'habitation des Tengri.

---

(1) M. Lépékin n'a pas épargné les informations pour apprendre ce que c'est que le Sangardi : mais il n'a reçu que des réponses si obscures qu'il n'a pu rien y comprendre. On peut conjecturer que c'est un ancien livre sacré devenu inintelligible

Ces Tengri sont des êtres incorporels, des puissances qui tiennent le milieu entre les anges & les hommes. Ils sont partagés en douze hiérarchies : les Makhares forment la hiérarchie la plus voisine de notre monde ; ils ont vingt-cinq toises de haut ; les hiérarchies supérieures sont d'une plus grande taille, & la premiere de toutes s'éleve jusqu'à la hauteur de cent seize mille bérés, ou de deux cents trente-deux mille lieues.

La durée de leur vie est proportionnée à la hauteur de leur taille. Les plus petits, qui sont nos voisins, sont si faibles qu'ils ne vivent pas plus de cinquante âges d'homme : mais les Tengri supérieurs vivent deux cents millions deux cents six mille années. Malgré la longueur de leur carriere, ils sont mortels enfin ; & leur race périrait un jour, si elle n'était pas réparée : ils se perpétuent par

---

avec le temps, ou quelque vieille tradition conservée avec respect par les Lamistes. Je ne sais ce que c'est que les trois vertus & les six natures spirituelles.

l'union des deux ſexes, union toujours pure, qu'accompagne le plaiſir ſans être ſuivi de la honte. Les Tengri inférieurs ſe reproduiſent par un ſeul baiſer, les Tengri ſupérieurs par un tendre regard, & les autres par un ſourire.

Au milieu de notre monde eſt le trône de Sakji-Mouni, le génie de l'âge actuel : car la durée du monde eſt partagée en pluſieurs âges différents, en pluſieurs révolutions diverſes, & chaque âge eſt préſidé par un génie ou par un dieu particulier. Autour de ce trône ſont ſix villes. La terre eſt arroſée par quatre fleuves principaux ; le Ganga, le Chidda, le Baitchou & l'Antara. Entre ces fleuves paît un éléphant d'une énorme grandeur : ſa hauteur eſt de plus d'un béré ; il eſt blanc comme la neige : il a trente-trois têtes rouges : chaque tête a ſix trompes : de chacune de ces trompes jailliſſent ſix fontaines, chacune de ces fontaines eſt ſurmontée de ſix étoiles, & ſur chaque étoile eſt aſſiſe une vierge d'une jeuneſſe éternelle & d'une beauté

inaltérable. Cet animal myſtérieux eſt le gardien & le conſervateur du monde.

Dans l'origine du Zamboutip ou de notre monde, les hommes, décorés de ſuperbes ailes, reſplendiſſant de lumiere, éclairés ſeulement de l'éclat radieux qui s'élançait de toute leur ſubſtance, jouiſſaient de la vie la plus longue & la plus fortunée. Sans maladies, ſans douleurs, ſans privations comme ſans deſirs, heureux par le ſentiment de leur force, ſans avoir jamais beſoin de l'exercer, ils ne ſe nourriſſaient que de leur propre félicité, & ſe reproduiſaient par la ſimple communication des ames.

Cet âge du bonheur fut de trop courte durée : le temps du malheur arriva. La terre produiſit une plante dont la douceur égalait celle du miel le plus pur : ſa beauté perfide enchantait les regards. Un homme la vit, il y goûta, il rendit compte à ſes compagnons de l'agréable ſenſation qu'il venait d'éprouver. Aucun ne ſut réſiſter aux dangereuſes douceurs de la ſéduction : tous mangerent de la plante

funeste ; tous éprouverent la même infortune, comme ils avaient partagé la même erreur. Leurs jours furent abrégés, leurs forces s'affaiblirent, la joie intérieure fit place à l'inquiétude, aux remords, l'affreux besoin sollicita, tourmenta tous leurs sens, leur splendeur se dissipa, & tout-à-coup ils tomberent dans l'horreur inconnue des ténebres Pour la premiere fois ils éprouverent le tourment de la crainte ; pour la premiere fois leurs yeux s'ouvrirent sans voir la consolante lumiere. Enfin le soleil & tous les flambeaux célestes leur prêterent une clarté dont ils jouissaient auparavant par eux-mêmes.

Le chimé, cette plante fatale qui les avait perdus, fut abandonné avec horreur. Ils se nourrirent d'une sorte de beurre que produisait la terre ; il était rouge & d'une saveur exquise : mais, devenu le seul aliment de tant de consommateurs, il fut bientôt épuisé. Ils trouverent une ressource moins agréable, mais suffisante enfin, dans une sorte de roseau,

Un homme trop prévoyant, ou trop imprudent en effet, puisqu'il se défiait de la Providence, s'avisa d'en faire une provision pour le lendemain. Les fautes trouvent toujours des imitateurs : ce fut à qui s'empresserait le plus de suivre ce dangereux exemple : personne ne crut devoir épargner la peine pour faire le plus grand amas qu'il pourrait de roseaux ; car la cupidité ne croit jamais avoir assez tant qu'il lui reste à desirer encore. Tous les roseaux furent arrachés, & la famine fut la punition de cette imprudence.

Les hommes n'étaient encore que malheureux : ils devinrent bientôt criminels. La lâche envie s'empara de leurs cœurs ; l'envie qui ronge celui qu'elle possede avant de tourmenter la victime qu'elle poursuit. On ne vit plus que des infortunés mutuellement attentifs à se dépouiller, à se frapper, à se détruire La terre fut livrée au pillage, aux combats, aux massacres ; tous les vices & tous les maux l'infesterent à la fois.

Cependant les besoins toujours plus

pressants, toujours plus impérieux, firent naître l'idée de cultiver la terre. Un homme, plus industrieux que les autres, devint le bienfaiteur des compagnons de son infortune. Il leur partagea le terrein en portions égales, il leur apprit à forger les instruments du labourage, il leur enseigna l'économie champêtre. Les hommes reconnaissants le déclarerent leur chef: il fut le premier pere de tous les Khans des Kalmouks.

Par les conseils & l'industrie de ce sage, la race humaine venait de se soustraire aux horreurs de la disette: mais, condamnée au travail, elle perdait chaque jour de la vigueur qu'il exige. Elle s'affaiblit au point que dix années furent la durée de la plus longue vie. La taille des hommes dégénérait en même temps que leurs forces. Ils n'eurent bientôt plus qu'une coudée de haut, & les chevaux furent réduits à la grandeur de nos lievres. A peine un enfant atteignait-il l'âge de cinq mois qu'on lui cherchait une épouse. Des maladies meurtrieres attaquaient ces créatures

tures si frêles ; la langueur, la douleur & la mort couvrirent la face de la terre, & l'on croyait que la race humaine allait être effacée.

Une voix se fit entendre d'en-haut : c'était celle des Tengri qui ne cessent de veiller sur les destins des hommes. Elle annonçait que bientôt il tomberait une pluie abondante, mêlée d'armes & de fers tranchants. Les hommes épouvantés, comme si leur malheur eût pu s'accroître encore, rassemblerent de la nourriture pour plusieurs jours ; car un petit nombre de jours équivalaient alors à nos années. Ils se renfermerent avec leurs provisions dans le creux des rochers. La tempête éclata, comme elle avait été prédite. Toute la terre fut couverte de sang, de cadavres déchirés, d'ossements dépouillés : mais les eaux, tombant sans cesse du ciel, entraînerent toutes les immondices dans l'Océan, & purifierent la demeure des humains : ainsi finit le premier âge.

Une pluie douce & vivifiante succéda

aux torrents destructeurs que le ciel avait vomis dans sa colere : le sol fécondé satisfit à tous les besoins des hommes & leur offrit même le vêtement. Ils ne furent pas insensibles aux bienfaits des dieux, la concorde les unit : ils aimerent le travail, ils aimerent la justice, la mere de toutes les vertus & de la vraie félicité.

Un esprit céleste fut envoyé sur la terre avec une loi nouvelle. Il se nommait Mauzouchir. Sa taille était d'une hauteur extraordinaire, son front serein, son regard doux, sa beauté divine. Les hommes étonnés lui demanderent comment il était devenu si beau. « C'est, dit-« il, que jai foulé aux pieds la cupidité, « la luxure & toutes les passions. Mortels, « suivez mon exemple ; vous deviendrez « tous semblables à moi ». Les hommes, à sa voix, furent pénétrés de l'horreur du crime, n'eurent plus de passions que pour les charmes de la vertu. Ils l'embrasserent, elle fit leur bonheur & fut leur premiere récompense. La durée de

leur vie ſurpaſſa celle de leurs aïeux & fut prolongée juſqu'à quatre vingt mille ans. Par leur ſanté, par leur vigueur, par leur félicité, ils devinrent ſemblables aux eſprits céleſtes. Mais le vice, qui nous flatte pour nous détruire, s'ouvrit inſenſiblement le chemin de leurs cœurs; il faſcina leurs yeux; &, par ſes attraits fardés & trompeurs, il les rendit chaque jour moins ſenſibles à la beauté inaltérable de la vertu. Punis par leurs fautes mêmes, ils paſſerent par tous les périodes de dégradation qu'avait ſubis l'âge précédent. Un autre âge ſuccéda; c'eſt le nôtre, qui a déjà beaucoup perdu de ſa premiere gloire.

C'eſt ainſi que chaque âge eſt marqué par deux époques, celle de la grandeur & de la force humaine, celle de ſa petiteſſe & de ſon affaibliſſement. Chaque âge eſt terminé par l'eau, par le feu ou par quelqu'autre fléau non moins deſtructeur.

Mais cette dégénération inſenſible, peu capable d'effrayer les premiers coupables,

ces peines qui ſuivent lentement le crime; cette vengeance qui ne doit être déployée dans toute ſa rigueur que ſur la derniere poſtérité, ne ſont pas les ſeuls maux qui menacent la tête des impies. Il eſt une vie future où les crimes ſeront punis, les vertus récompenſées. Le doute répandu ſur la religion, le blaſphême contre les dieux, le mépris de leurs Miniſtres, ſont les plus grands des attentats : il en eſt un encore qui ſera vengé par les mêmes ſupplices ; c'eſt le déni du tribut que l'on doit aux Bourkhans, ou plutôt aux prêtres qui les déſervent ?

Le meurtre, même celui d'un animal, même celui d'un vil inſecte, forme la ſeconde claſſe des crimes.

La vie des hommes ſera examinée, leur arrêt ſera porté par un juge ſévere & inexorable. Son nom eſt Irlik-Khan. Il régna autrefois ſur la terre, il pratiqua la vertu, il gouverna les hommes avec équité, & mérita d'être nommé le juge des ames. Son trône redoutable eſt placé entre le ciel & la terre : une foule de Ten-

gri noirs l'environne : ils l'enveloppent du nuage épais de leurs ailes. C'eſt devant ce trône, dont l'aſpect inſpire ſeul le tremblement & la terreur, que les ames doivent comparaître : chacune eſt accompagnée de ſon Tengri blanc & de ſon Tengri noir ; c'eſt-à-dire de ſon génie tutélaire & de ſon eſprit tentateur.

Cependant les plus juſtes, les plus vertueux des hommes ne relevent point, après leur mort, du tribunal d'Irlik-Khan : dès qu'ils ont rendu le dernier ſoupir, leurs ames s'élevent vers le Ciel ſous la forme d'une colonne de feu.

L'inflexible Irlik-Khan tient un journal dans lequel ſont inſcrites toutes les actions des hommes. Il peſe dans la balance les actions douteuſes & met dans un baſſin les vices & dans l'autre les vertus. Une faibleſſe paſſagere & depuis long-temps oubliée ne l'emportera pas ſur les bienfaits d'une longue vie : mais il faut ſe bien reſſouvenir de ce qu'on a fait de bien & l'expoſer hardiment au grand juge ; car les nombreuſes occupations

dont il eſt embarraſſé ne lui permettent pas toujours de parcourir tous les articles de ſon journal. On peut, par oubli, par timidité, ſe laiſſer punir de ſes fautes, tandis qu'on aurait été récompenſé de ſes vertus ſi l'on avait eu la hardieſſe & la préſence d'eſprit de les faire valoir.

C'eſt ce qu'éprouva un malheureux ivrogne. Les déſordres de ſa vie l'avaient fait condamner par le juge terrible. D'affreux ſatellites le conduiſirent par ſix chemins ſemés de cloux aigus & le plongerent dans un lieu de ſupplice. Pendant qu'il gémiſſait dans cet aſyle des douleurs, le Burkhan Khonjo-Bodi-Sano obtint par ſes prieres la délivrance de huit mille ames qui auraient lu le Dorjo-Zodba. L'ivrogne ſe reſſouvint que, dans ſa vie, il avait tranſcrit ce livre ſacré. Il le dit à ſes gardes, qui le rapporterent à leurs Chefs, & ceux-ci en rendirent compte à Irlik-Khan. Le juge conſulte ſon journal & voit que l'ivrogne a dit la vérité. Il le fait venir, lui demande pardon des peines qu'il lui a fait

ſouffrir, le fait aſſeoir à ſes côtés ſur un trône d'or, & lui promet de le renvoyer ſur la terre pour y prêcher le Dorjo-Zodba.

Tourmenté du ſouvenir de ſes fautes, & croyant ne les avoir pas encore aſſez expiées, l'ivrogne ſe refuſait à tant d'honneurs. Il avait tué dans ſa vie des poiſſons, des brebis, des chevaux; ſa conſcience lui reprochait de n'avoir pas épargné la vermine. Il craignait d'éprouver dans notre monde la vengeance de tant d'ames dont il avait détruit les corps. Irlik-Khan les fit venir: il eſpérait trouver quelque moyen de conciliation entre ces ames irritées & l'homme qu'il protégeait; mais toutes ſe montrerent également inflexibles. Que faire? Le grand juge ſe trouvait embaraſſé pour la premiere fois. Il s'aviſa de prendre enfin ſes balances: les ames chicaneuſes furent miſes dans un baſſin, le Dorjo-Zodba dans l'autre, & dans l'inſtant le livre ſacré l'emporta par ſon poids. Les ames, convaincues de leur injuſtice, s'humilierent, demande-

rent grace, & l'ivrogne revint ſur la terre prêcher la ſainte doctrine.

C'eſt lui qui apprit aux hommes les ſecrets de l'autre monde. Dès que les ames ſont ſéparées de leurs corps, elles apperçoivent trois chemins différents qui tous partent d'une montagne d'ardoiſe. Le premier eſt d'argent, le ſecond de cuivre & le dernier de fer. Celui-ci eſt le moins élevé & conduit à la ville blanche où réſide le juge des morts. Il devient toujours plus étroit & finit par n'avoir que la largeur d'un cheveu. C'eſt ce qui procure quelque repos à Irlik-Khan; car les ames qui n'ont à ſe reſſouvenir d'aucune bonne action ne peuvent franchir ce ſentier étroit : elles tombent dans le lieu des ſupplices & cette chûte eſt pour elles l'arrêt de leur condamnation.

Le chemin de cuivre eſt plus élevé & conduit à la réſidence de trente trois Tengri. C'eſt là que ſont reçues les ames qui n'ont mérité ni les peines dues aux méchants, ni les plus grandes récompenſes qui couronnent la vertu.

Le chemin d'argent s'éleve jufqu'au ciel, où eft le trône du dieu maître de tous les dieux.

L'enfer eft au-deffous de la terre : c'eft là que d'affreux tourments attendent les coupables. Les uns feront jettés dans un lieu hériffé de toutes fortes d'armes tranchantes. Là leurs corps feront déchirés, hachés, réduits en pieces, détruits fans ceffe, & renaiffants toujours pour de nouveaux fupplices. Leurs peines dureront deux millions d'années, après lefquelles ils feront renvoyés fur la terre.

D'autres, renfermés dans l'obfcurité des cachots les plus infects, feront étouffés entre deux planches de fer pendant quatre millions d'années, fouffrant toujours des douleurs mortelles fans être confolés par l'efpérance de mourir.

D'autres encore, tourmentés par un feu qui ne pourra les détruire, feront embrochés devant des foyers ardents ou plongés dans des chaudieres bouillantes.

Quelques uns feront exilés fur une terre blanche qui ne produit aucun fruit.

Ils la travailleront sans cesse, sans cesse ils l'arroseront de leurs sueurs, sans pouvoir la forcer jamais à soulager leur faim. Epuisés de fatigues, ils ne tomberont dans la derniere langueur que pour reprendre leurs premieres forces, & les perdre encore dans les mêmes travaux.

Les oppresseurs, les tyrans, nageront pendant des millions d'années dans des fleuves de sang, toujours brisant avec effort la fureur des flots, toujours luttant contre la lame bouillonnante, à chaque instant près d'être engloutis & surnageant toujours pour leur supplice. Les meurtriers, ceux même qui n'auront pas respecté la vie des animaux, seront suspendus à des crochets par le côté, vivant toujours pour éprouver sans cesse des douleurs nouvelles. Les riches voluptueux & durs, qui n'ont jamais soulagé la misere du pauvre, éprouveront à leur tour ce que la misere a de plus affreux. Leur tête & leur ventre auront la grosseur d'une montagne; leur col & leurs jambes, la finesse d'un cheveu: masses

informes & avides, dévorées de desirs toujours renaissants qu'elles ne pourront jamais satisfaire. Leurs bouches se rempliront d'aliments que leurs gosiers étroits refuseront de recevoir : elles voudront s'avancer pour cueillir des fruits delicieux, & leurs pieds débiles refuseront de les porter.

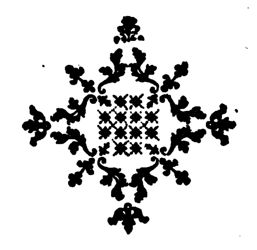
Ainsi des supplices divers attendent tous les crimes. Les vivants ont cependant des moyens de soulager les ames souffrantes & même de les délivrer. Des offrandes faites aux prêtres pour obtenir leur intercession seraient les plus efficaces de tous ces moyens, s'ils ne le cédaient à la puissance ineffable du Dorjo-Zodba. Les morts qui sont revenus sur la terre ont confirmé par de nombreux exemples la vertu de ce livre. Les mortels peuvent le lire, mais il ne leur est pas donné de le comprendre; le sens mystérieux n'en est dévoilé qu'au grand Bourkhan & ce serait même un crime de chercher à l'interprêter.

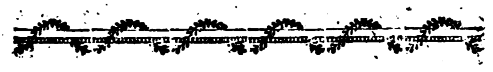
Les sages de la Chine, à qui fut re-

fusée la lumiere de la révélation, ont donné des leçons de morale justement admirées de l'Europe savante : mais, en voyant le vice triomphant, l'innocence opprimée, il n'ont pas soupçonné que la justice divine réservait dans une autre vie des récompenses pour les bons, des peines pour les méchants; ils n'ont pas même appellé l'imagination au secours de leur aveuglement involontaire. Les Lamistes, comme les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, ont mieux servi l'humanité en présentant un encouragement de plus à la vertu, un frein de plus au crime. Aussi les Chinois malgré leurs lumieres, malgré les exemples & les préceptes de leurs sages, sont peut-être de tous les peuples le plus vicieux; & les Kalmouks, l'un des plus innocents, malgré leur profonde ignorance. Les hommes sont trop vivement agités par leurs passions pour aimer la vertu pour elle-même, & trop mauvais raisonneurs pour sentir que leurs plus grand intérêt est d'être justes. Les Romains touchaient de près à la plus

affreuſe corruption dont l'hiſtoire nous ait conſervé l'exemple, quand les poëtes oſerent leur dire en plein théâtre :

Rien n'eſt après la mort, la mort même n'eſt rien.





TROISIEME SECTION.

Des Bouriates ou Bratski.

CHAPITRE I.

Usages & industrie des Bouriates.

Les Bouriates, qu'on trouve quelquefois désignés sous le nom de Buretes & que les Russes appellent Bratski, vinrent au temps de Tchinguis-Khan chercher un asyle dans les pays montueux qui se trouvent au nord du Baikal ; ils n'ont jamais depuis abandonné ces retraites. Leur langue doit les faire rapporter à la race des Mongols, & ils se rappellent eux-mêmes par tradition qu'ils formaient une des tribus Kalmoukes. Ils errent sur les côtes du Baikal, sur les bords de l'Angara & de la Léna & ils s'étendent du levant au couchant depuis l'Ostrog d'Oudinsk jusqu'à la ville de Nertchinsk.

Ce sont d'assez riches pasteurs. Plu-

sieurs d'entre eux ont jusqu'à six mille moutons, de la même race que ceux des Kalmouks, & un nombre proportionné de bêtes à cornes & de chevaux. Leurs bœufs ne le cedent pas en beauté à ceux de Circassie : ils en font souvent leur monture & les conduisent à l'aide d'une bride passée dans les narines.

Leurs huttes hexagones sont construites de perches entrelacées dont ils bouchent les interstices avec de la terre : quatre piliers intérieurs soutiennent toute la charpente. Ces demeures sont fixes ; mais ils ont aussi des huttes mobiles, ou des t entes semblables à celles des Kalmouks : ils les transportent avec eux quand ils conduisent leurs troupeaux dans de nouveaux pâturages. Les agneaux au-dessous d'un mois, les veaux, les chiens habitent la même tente avec toute la famille. Quand les agneaux ont atteint l'âge d'un mois, on les fait parquer.

Les hommes portent le même habit que les paysans russes & ont les cheveux coupés sur le sommet de la tête.

Les femmes font de leurs cheveux deux tresses qu'elles nouent par-devant & laissent flotter sur leur sein : elles y mêlent souvent du crin pour en augmenter la longueur & l'épaisseur. Leur tête est ordinairement ceinte d'un bandeau : elles y attachent une chaînette de fer qu'elles passent sous le menton ; une autre chaînette semblable est liée plus étroitement autour du cou. Par-dessus une robe fourrée, elles portent une autre robe sans manches faite de cuir peint ou de toile de coton.

Les filles se reconnaissent par les nattes multipliées de leurs cheveux. Celles qui ont le plus de goût pour la parure se couvrent les épaules d'un cuir en forme de chaperon, & y attachent des rubans d'où pendent de petites clochettes. Leur large ceinture est ornée d'anneaux de laiton, de plaques de fer & de petites coquilles de la classe des porcelaines. C'est la ceinture virginale ; elles la quittent en se mariant. Leurs époux les achetent en argent ou en bestiaux.

Ce qui peut étonner dans les Bouria-

tes, peuple vagabond & presque sauvage; ce qui doit faire croire que ce n'est point un peuple neuf, mais une nation dégénérée qui se ressouvient encore de l'industrie qu'elle exerçait dans les temps de sa premiere prospérité; c'est qu'on trouve chez eux des ouvriers habiles dans l'art d'incruster & de damasquiner le fer en argent & en étain. Ils ornent de ces travaux des harnois, des ceinturons, des poignards & jusqu'à leurs cuillers.

Lorsque le fer a déjà reçu la forme qu'il doit conserver, ils le font rougir, le laissent réfroidir & y tracent des tailles à l'aide d'un ciseau tranchant. Ils renouvellent jusqu'à trois fois cette opération, ayant soin de conduire à chaque fois les tailles dans un sens différent. S'ils veulent couvrir d'argent toute la surface du fer, ils coupent de l'argent battu dans la forme de la piece qu'ils doivent argenter, & l'incrustent avec un marteau dont les deux bouts sont plats, mais dont l'un est entaillé & l'autre uni.

Ils ſe ſervent du bout entaillé pour fixer l'argent ſur le fer, & du côté uni pour le polir. Mais quand ils ſe propoſent d'incruſter un deſſein ſur le fer, ils commencent par en tracer le contour, ils le bornent par un fil d'argent & rempliſſent d'argent battu l'eſpace qui ſe trouve renfermé dans les deux traits.

Ils n'ont pas l'uſage expéditif de laminer l'argent ou l'étain en le faiſant paſſer entre deux cylindres : ils le battent, le planent, l'étendent avec le marteau. Ils ſavent le paſſer à la filiere, induſtrie que nous avons trouvée même chez les Lapons. Leurs creuſets ſont de fer ; ils ne connaiſſent pas ceux de terre.

Quand les Ruſſes pénétrerent pour la premiere fois chez les Bouriates, ils virent chez eux un peu d'argent & crurent que ces peuples poſſédaient des mines précieuſes. Ils firent une expédition pour les découvrir ; car ils en cherchaient depuis long-temps & ne connaiſſaient pas encore celles que renferme leur domination. Mais on apprit dans la ſuite

que les Bouriates tiraient cet argent de leur commerce avec les Mongols, qui s'en procuraient eux-mêmes en négociant avec les Chinois.

CHAPITRE II.

Religion des Bouriates.

COMME les Bouriates se sont séparés des Mongols & des Kalmouks avant que ceux ci eussent embrassé la religion du Dalai-Lama, ils ont continué de vivre dans le Chamanisme. L'entrée de leurs huttes regarde toujours l'Orient. A chaque côté de la porte est planté un bouleau en l'honneur des Génies bien ou malfaisants. Une corde qui traverse d'un arbre à l'autre sert à attacher de petites offrandes, des rubans, des peaux d'hermines ou de belettes. Les Bouriates s'inclinent devant ces arbres en se mettant deux doigts sur le front.

Leurs sorciers, ou Chamans se nomment Bés. Leur habit est effrayant, ou

plutôt ridicule : c'eſt une robe de cuir toute couverte de ferrailles, de ſerres d'aigles, de griffes de hiboux. Leurs bonnets, chargés des mêmes épouvantails, s'élevent en pointe. La baguette dont ils frappent leur tambour magique eſt faite comme une vergette à laquelle, au lieu de crin, on aurait collé une peau de belette.

Des morceaux de drap, de feutre ou de velours groſſièrement découpés, leur ſervent d'idoles. Un rond fait la tête, le reſte de l'étoffe ſe taille en diminuant de largeur & ſe diviſe vers le bas en deux lanieres qui repréſentent les jambes.

Les Bouriates, au lieu de temples, ont des Kérémets, comme les peuples de race fennique. Ils donnent à ces lieux ſacrés le nom de Tailga.

Ils font chaque année un ſacrifice ſolemnel pour obtenir les bienfaits des dieux. Trois vieillards préſident à la cérémonie. Le premier à genoux, tenant une branche de bouleau élevée vers le

ſoleil, appelle les dieux à haute voix : les deux autres debout tiennent chacun une taſſe pleine de lait & d'eau-de-vie. Ils jettent leurs taſſes en l'air, en prononçant quelques mots, tandis que le premier continue ſes prieres. Ils répetent trois fois cette cérémonie, perſuadés que le plus puiſſant des dieux vient les viſiter ſur le ruiſſeau voiſin. C'eſt pour le ſaluer qu'ils jettent devant lui leurs taſſes pleines de lait.

Ils immolent un mouton, & commencent par faire ſur la tête de la victime des libations d'eau-de-vie & de lait. Les chairs ſont plutôt dévorées que mangées par les aſſiſtants ; les os, le ſang, ſont brulés dans une foſſe en l'honneur des dieux, & la peau reſte ſuſpendue devant le Tailga. Alors les cérémonies ſacrées ſont finies, on ne s'occupe plus que de plaiſirs, & les deux ſexes les partagent. Les pots d'eau-de-vie & de lait fermenté paſſent de mains en mains : les hommes ſe diſputent la victoire au ſaut & à la courſe, pendant que les femmes danſent dans

ſa plaine & la font retentir de leurs chants.

Ils ont une autre fête, celle du Tailga, qui ſe célebre en l'honneur des divinités de la terre. Les victimes ſont plus nombreuſes, mieux choiſies ; on immole même un poulain, & c'eſt la plus précieuſe des offrandes. Les os ne ſont pas conſumés dans une foſſe ; on les place ſur un échafaud auquel on met le feu. La fête ſe termine, comme la premiere, par les joûtes & les courſes des hommes, par le chant & les danſes des femmes.





CINQUIEME PARTIE.

Nations de race Tatare.

PREMIERE SECTION.

Des Tatars en général.

CHAPITRE I.

Tatars mal-à-propos confondus avec des nations différentes. Leur gloire & leur décadence.

LES Européens ont changé le nom des Tatars en celui de Tartares (1), & ont donné ce nom à tous les peuples de l'Asie

(1) Le nom des Tatars a été changé en Europe par l'addition d'une lettre, & les Chinois l'ont altéré par la suppression d'un *r* qu'ils ne peuvent prononcer. Les Européens les ont toujours appellés Tartares, & les Chinois les nomment Tata.

qui ſont placés aux nord de la Perſe, de l'inde & de la Chine, depuis la Mer Caſpienne juſqu'à l'Océan Oriental : mais, par une fatalité ſinguliere, pendant que ce nom a fait tant de fortune en Europe, les Perſans, les Arabes ne le connaiſſent même pas. Ils rapportent aux Mongols, ſujets naturels de Tchinguis-Khan, tout ce que nous attribuons aux Tatars qui furent les compagnons de ſes victoires.

Les Chinois appellent Tata, ou Tadze tous leurs voiſins ſeptentrionaux, & c'eſt d'après eux, peut-être, que nous avons déſigné par le nom de Tatars tous les peuples de l'Aſie ſeptentrionale; nous l'avons même donné, comme eux, aux Mongols leurs vainqueurs.

Les nations qu'on peut regarder comme réellement tatares, n'aiment pas qu'on leur en donne le nom, ſoit qu'elles aient reconnu qu'il ſemble mépriſable aux étrangers, ſoit qu'elles dédaignent une dénomination qu'elles n'adoptent pas elles-mêmes. Chaque tribu tire le nom qu'elle

qu'elle ſe donne des lieux qu'elle occupe, ou qu'elle a jadis occupés, ou du nom de quelques uns de ſes chefs. Si l'on veut abſolument les raſſembler toutes ſous un nom générique, elles préferent celui de Turcs, de Troukhmenes, de Tourouks. Auſſi quelques ſavants ont douté s'il exiſte, s'il a même exiſté jamais, un peuple à qui le nom de Tatars ait appartenu, & leur doute paraîtrait bien fondé s'il n'était détruit par le témoignage des écrivains orientaux : il paraît certain du moins que les Tatars proprement dits n'étaient qu'une tribu peu nombreuſe de la race des Turcs. Auſſi la langue des peuples que nous appellons Tatars eſt celle des nations que nous déſignons par le nom de Turques, comme les peuples du Tourkeſtan, comme les Troukhmenes que nous nommons Turcomans, comme les ſujets de la puiſſance ottomane, qui ont altéré leur idiôme originel par un grand nombre de mots arabes, hongrois & autres.

Quelquefois ſoumis aux Mongols &

quelquefois leurs alliés, il n'eſt pas étonnant que les Turcs, que nous continuerons d'appeller Tatars, aient été confondus avec eux. Il eſt vrai que Tchinguis, fondateur de la domination tatare, était Mongol, & qu'il eut des Mongols pour compagnons de ſes premiers exploits : mais il renforça bientôt ſes armées par la jonction des Tatars bien plus nombreux que ſes ſujets & ce fut avec eux qu'il fit trembler l'Aſie & l'Orient de l'Europe.

Les Mongols & les Tatars étaient deux peuples différents qui ne ſe reſſemblaient ni par les traits ni par le langage. On ne peut cependant nier que certaines hordes tatares ne reſſemblent beaucoup aux Mongols : mais deux peuples qui ont ſi long-temps porté les armes enſemble, ont dû s'unir réciproquement par les liens du mariage & le ſang des deux races a été ſouvent confondu.

Avant Tchinguis, chaque tribu tatare avait ſes ſouverains particuliers & aucune d'elle n'était redoutable ; elles le devinrent quand ce conquérant les eut toutes

raſſemblées & eut fait une maſſe vigoureuſe des membres diſperſés de ce grand corps. Partagées après ſa mort, elles formerent encore pluſieurs dominations formidables : mais aucune ne peut être comparée à celle de Batou-khan, ſon petit-fils. Il fonda près de l'ïaïk la fameuſe horde dorée, ſoumit le pays des Bulgares, mit la Ruſſie ſous le joug & fit trembler la Pologne, la Hongrie & la Boheme.

Tamerlan, par la victoire & le ravage, rendit de nouveau célebre le nom des Tatars, & ne les épargna pas eux-mêmes : ce fut un torrent qui ne fit que paſſer, ne laiſſant après lui que des ruines : mais il contribua beaucoup à la décadence des Tatars, parceque celles de leurs dominations qu'il avait abattues ne purent jamais ſe relever.

Les Ruſſes, les Chinois, remporterent ſur eux différentes victoires. Enfin, dans le ſeizieme ſiecle, le Tſar Ivan Vaſſiliévitch réunit à ſon Empire le Royaume de Kazan & celui d'Aſtrakhan ; & Kout-

choum, détrôné, fugitif, mort ſans qu'on ſache où repoſent ſes cendres, vit finir avec lui la domination tatare dans la vaſte étendue de la Sibérie.

Les Tatars ſubjuguerent l'Aſie preſqu'entiere, & répandirent la terreur dans l'Europe. Il ne reſte à préſent aucune de leurs hordes qui ne ſoit ſoumiſe à une Puiſſance étrangere, ou obligée d'implorer la protection d'une Puiſſance voiſine (1).

(1) Cette aſſertion contrarie les idées générales des Européens. On croit que les Tatars dominent aujourd'hui à la Chine; & ce ſont les Manjours qui n'ont rien de commun avec les Tatars. On croit qu'un prince Tatar a fondé la dynaſtie régnante dans l'Indouſtan; & c'était un deſcendant de Tchinguis, & par conſéquent un prince Mongol; c'eſt auſſi un prince du même ſang qui commande aux Tatars de la Crimée.



CHAPITRE II.

Villes des Tatars. Connaiſſances de ces peuples.

C'EST une erreur de croire que les Tatars n'ont eu pour villes que des tentes entourées de leurs charriots. Par-tout où ils ont dominé, ſe trouvent des ruines de villes, de murailles, de châteaux, de fortereſſes. L'ancienne réſidence des Khans de Kaſſimof ſe reconnaît encore par les reſtes d'une haute tour de forme ronde, par les ruines d'un temple, par les murs qui environnaient le palais, par le tombeau d'un Prince qui mourut l'an 962 de l'hégire. On voit, près du Caucaſe, les débris de Madjir, ville autrefois conſidérable. Les ruines de l'ancienne Aſtrakhan, celles d'une autre ville à peu de diſtance de Tſaritſin, rendent encore aujourd'hui témoignage à la ſolidité des anciennes conſtructions tatares. Une épaiſſe & haute muraille, des tours, un palais,

ſont dans la nouvelle Kazan des monu
ments de leur induſtrie. Les ruines d'un
autre Kazan. plus ancienne, & détruit
dans le quinzieme ſiecle, ſe reconnaiſ
ſent encore ſur les bords de la Kazank:
On voit ſur ceux du Volga, des tours
des temples, des tombeaux, des édifice
de pierre & de briques, reſtes de l'an
cienne ſplendeur de Bolgari. Enfin, dan
la Sibérie, on rencontre, près de l'Irtich
les veſtiges de Sibir; ſur les bords d
Tom, les murs de Tontoura; &, prè
de l'embouchure de l'Iaïk, les foſſés d
Saratchik.

Si l'on voyage au nord de la Chine
on trouve les ruines d'un grand nombr
de villes que les Tatars y ont élevées. O
a cru qu'ils ne connaiſſaient d'autres ha
bitations que des tentes, parcequ'on le
a toujours confondus avec les Mongol
& les Kalmouks.

Les Tatars Mahométans, plus inſtruit
que les autres, ont conſervé leur langu
dans toute ſa pureté. Ils ont emprunté
pour l'écrire, les caracteres arabes, &

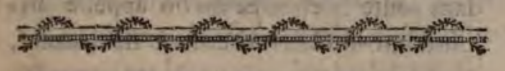
c'eſt en langue arabe qu'ils ſont leurs prieres. Les Boukhares s'étaient rendus célebres dans les ſciences long-temps avant les conquêtes de Tchinguis, & jamais ils n'ont ceſſé de les cultiver : mais, dans la Ruſſie, il eſt peu de Tatars, même parmi les Prêtres, qui entendent l'arabe ; ils ſe contentent de le ſavoir lire.

C'eſt en embraſſant le mahométiſme, c'eſt en recevant les inſtructions des Prêtres Arabes qui les avaient convertis, que les Tatars ſe ſont en partie dépouillés de leur premiere ignorance ; c'eſt à leur vie devènue plus douce & plus tranquille qu'ils ont dû leurs progrès. Partout les arts ſont nés du beſoin, & les ſciences ſpéculatives de la religion. Partout la théologie fut la mere de la philoſophie, fille ingrate, qui a ſouvent méconnu, déchiré le ſein qui l'avait nourrie. Les arts ont dans la ſuite prêté des ſecours aux ſciences, qui ont à leur tour éclairé les arts, & leur concorde mutuelle peut ſeule les porter à la perfection. Mais cette perfection eſt toujours

unie aux richeſſes, qu'accompagnent le luxe, la molleſſe, la corruption des mœurs, & tous les maux qui la ſuivent. Bientôt les arts dégénerent, les ſciences cedent la place aux vices, la gloire s'éclipſe, & la vanité reſte ſeule.

Les Tatars idolâtres, bien éloignés de cette funeſte époque, languiſſent dans la plus profonde ignorance : ils ne ſavent pas lire, & ils ont tellement laiſſé corrompre leur langue, qu'ils peuvent à peine entendre les Tatars des tribus plus éclairées ; ſouvent même ils ne les entendent pas du tout. La langue tatare eſt abondante, aſſez douce, ſe prononce avec un peu de lenteur & a quelque choſe de chantant.





SECONDE SECTION.

Des Tatars de Kazan.

CHAPITRE I.

Portrait & caractere des Tatars de Kazan.

LORSQUE le Royaume de Kazan fut devenu la conquête d'Ivan Vassiliévitch, les Tatars qui avaient formé cette domination se disperserent & chercherent leur sûreté loin des vainqueurs. Mais quand une tranquille possession eut désarmé la haine des Russes, les familles des vaincus revinrent en grand nombre dans des lieux qui leur étaient chers parcequ'elles y avaient pris naissance, & parceque leurs ancêtres y avaient reçu la sépulture. Les différentes parties de leur domination détruite étaient occupées par la nation victorieuse : elles s'y établirent & se mêlerent avec elle. On les trouve répandues

dans toute la contrée qu'on appelle aujourd'hui le Gouvernement de Kazan, & qui est bien plus étendue que ne l'était le Royaume de leurs anciens maîtres.

Cependant la plupart des Tatars sont rassemblés autour de la ville dont ils occupent même deux quartiers considérables : le reste est dispersé dans des villages dont ils forment seuls la population, tantôt voisins des Russes, tantôt entourés seulement des villages de leurs compatriotes. Ce sont aussi des sujets originaires du Royaume de Kazan qu'on trouve établis dans le Gouvernement d'Orenbourg, où ils se sont construit des demeures fixes. Il ne faut pas les confondre avec les hordes errantes dans les stepes de cette vaste contrée.

Les Tatars de Kazan sont bien loin de ressembler aux Mongols qu'on a si souvent confondus avec les races tatares. Ils ont le visage alongé, & les Mongols l'ont excessivement arrondi. Ceux-ci ont à peine de nez, ceux-là ont le nez sec & saillant. Les uns ont des yeux qui suffiraient,

par leur conformation ſinguliere, par la maniere dont ils ſont placés, pour faire reconnaître leur race; les yeux des autres, petits, noirs & perçants, reſſemblent d'ailleurs à ceux des Européens. Ils ont un tempérament ſain & vigoureux; mais comme ils ſont maigres & généralement d'une petite taille, comme leur phyſionomie eſt douce, modeſte & même timide, ils n'ont pas un extérieur fort impoſant.

Mais avec cette apparence d'humilité, ils ſont fiers & même orgueilleux. Polis entre eux, ils ne ſont pas moins honnêtes avec les étrangers; on ne ſort pas de chez eux ſans avoir reçu quelque préſent. En s'abordant, ils ſe prennent mutuellement les deux mains & les ſerrent, en diſant : La paix ſoit avec vous! (Salom malikam). Celui qui reçoit ce compliment, y répond dans les mêmes termes. Les Orientaux ne connaiſſent pas l'uſage de ſe ſaluer en ſe découvrant la tête.

Ils marquent beaucoup de reſpect pour

la vieillesse, & n'ont pas d'expression plus caressante que d'appeller un homme ak-tchakal, (barbe blanche). Comme chez eux la barbe blanchit de bonne heure, on y jouit bientôt de la considération qu'on accorde à l'âge avancé. Ils prennent volontiers les conseils des vieillards, & n'entreprennent jamais d'affaires importantes sans demander leurs avis. Ces hommes vénérables occupent toujours les premieres places : ils sont dans les familles les fonctions de Prêtres & de Juges : ce sont eux qui récitent les prieres ; ce sont eux qui accordent les différends & rapprochent les cœurs prêts à se diviser.

L'éducation & leur religion, à laquelle ils sont fort attachés, rendent ces Tatars propres, tempérants, modérés & compatissants. Leurs femmes se distinguent plutôt par un air de santé que par la beauté de leurs traits.

CHAPITRE II.

Habitations des Tatars de Kazan.

LES maiſons des Tatars offrent toutes à-peu-près le même aſpect. Preſque toutes ſont de bois, preſque toutes ont la même étendue & ſont peintes de la même couleur : les chambres ſont entourées de larges bancs qui en occupent ſouvent la moitié. De petites ouvertures, régulièrement placées, donnent l'entrée au jour : chez les gens aiſés, ces fenêtres ſont fermées par des vitrages de verre ou de talc ; mais les pauvres n'ont pour vitres que du papier ou du linge huilé, & quelquefois une peau tranſparente.

Les maiſons de ceux-ci ne ſont compoſées que d'une chambre dont la porte donne ſur la rue ; & , comme le toit eſt plat , l'édifice entier a la forme d'un grand cube. Les Ruſſes appellent iourtes ces édifices ſi peu brillants ; ils donnent le même nom aux foſſes des Kamtcha-

dales, aux huttes des Toungouſes, aux tentes des Kalmouks: ce mot, qu'on trouve quelquefois dans les ouvrages qui parlent de la Ruſſie, eſt tatar, & ſignifie une habitation.

Les Tatars ſe meublent pour eux-mêmes & non pour en impoſer aux autres; ils conſultent leurs beſoins & non la vanité, & ne ſavent pas augmenter leurs dépenſes, s'impoſer des gênes, donner un éclat trompeur à leur miſere ſecrete pour flatter les yeux des étrangers. Un peu de vaiſſelle propre dans ſa ſimplicité, des taſſes, les uſtenſiles du labourage, ou de quelque métier, des coffres, des couvertures, & plus ſouvent des pieces de feutre qui en tiennent lieu, voilà toute la parure de leurs appartements. Les bancs qui regnent autour de la chambre ſervent de ſieges, de lits & de tables. Jamais ils ne ſe déshabillent entièrement pour ſe coucher, parcequ'ils n'ont pas encore adopté l'uſage des draps. Ils trouvent le bonheur dans leur indifférence pour ce qui brille ſans être utile. Ils ne deſirent

rien de plus que ce qu'ils possedent, parceque rien de plus ne leur est nécessaire.

CHAPITRE III.

Habillement des Tatars de Kazan.

Ils se rasent la tête & la barbe, & réservent seulement une houpe de cheveux & des moustaches. Ils portent des chemises, de larges culottes, des bas de peau, des bottines, & une grande robe de dessus serrée par leur ceinture ou par le ceinturon de leur sabre. C'est aussi à leur ceinture qu'ils attachent leur couteau, leur pipe & leur tabagie. Ils ont des calottes quelquefois brodées en or, qu'ils recouvrent d'un bonnet plat, entouré d'une bordure de pelleterie. L'habit de dessous est de drap, & assez souvent accompagné d'une bordure ou d'un galon : celui de dessus est d'étoffe de soie, & quelquefois d'étoffe d'or ou d'argent pour les riches.

L'habit des femmes est à-peu-près de même que celui des hommes. Leurs bot-

times se terminent en pointe. Leur robe de dessous est ornée de broderie à l'endroit où elle s'attache sur la poitrine : celle de dessus est de drap fin ou de soie, souvent même d'étoffe précieuse, & chargée de franges, d'olives, & de boutonnieres brodées en or. Leur ceinture de soie est accompagnée d'ornements en argent. Leur tête est presque entièrement enveloppée d'un bonnet garni de coraux ou de pieces de monnoie : des ornemens semblables leur couvrent le sein. Leurs cheveux réunis en une natte pendent par derriere : elles y attachent des coraux, des monnoies, des rubans qui entourent le corps en maniere d'écharpe, & dont les bouts flottent sur les cuisses. Elles ont quelquefois à chaque oreille deux anneaux attachés par une chaîne qui retombe jusques sur les épaules, & dans laquelle sont enfilées des pieces de monnoie. Elles portent aussi des anneaux aux doigts, & on en voit même qui en ont un passé dans la narine. Leurs colliers sont composés de plusieurs grains de verre.

On remarque quelque différence dans l'habillement des Kazanaiſes d'Orenbourg. Des épaulettes leur flottent ſur la poitrine, & ſe terminent par de groſſes houpes de fil d'or & d'argent. Elles y attachent des clous de girofle, dont elles aiment beaucoup l'odeur & auxquels elles portent ſouvent les mains. Leurs cheveux, partagés en deux treſſes, ſont couverts d'un bonnet à longues oreilles orné de monnoies d'or & d'argent placées comme des écailles de poiſſons. Leur front eſt caché par un tiſſu de perles. Dans la grande parure, elles mettent un ſecond bonnet plus élevé que le premier, & entouré d'une bordure de quelque pelleterie précieuſe. Les femmes pauvres ont des robes de Nanquin, & ſe couvrent la tête d'un voile rejetté en arriere. Elles n'ont ſouvent en été que des chemiſes brodées en laines de couleur & arrêtées par une ceinture.

✖

CHAPITRE IV.

Nourriture des Tatars de Kazan.

IL n'eſt pas permis aux Tatars mahométans de manger des animaux étouffés ou morts naturellement. Il leur eſt même ordonné d'ouvrir le gibier qu'ils viennent de tuer, pour en faire écouler le ſang. Les quadrupedes carnaciers, les oiſeaux de proie, le cochon, les inſectes, les reptiles, ſont des animaux immondes dont il leur eſt défendu de goûter.

Ils préferent la chair de cheval à toute autre. Ils aiment ſur-tout la viande fort graſſe, la coupent par petits morceaux, la font bouillir & la mangent avec les doigts : cependant les Tatars des villes ont abandonné cette coutume dégoûtante & ſe ſervent de cuillers. Ils ne font uſage ni d'épices, ni d'aucune plante, d'aucune graine capable de relever le goût des mets : ils ſe plaiſent au contraire à rendre leurs ragoûts plus fades en y

mettant beaucoup de graiſſe ou de beurre.

La plupart ſement des herbes potageres dans leurs jardins ; les autres ſe contentent de végétaux ſauvages. Depuis qu'ils ſe ſont adonnés à l'agriculture, ils ont pris goût aux gruaux & aux aliments farineux. Ils en font des bouillies, ils aiment beaucoup de certains gâteaux qu'ils font cuire ſous la cendre ; mais les plus riches mêmes ne font pas du pain un uſage journalier. Leur nourriture la plus ordinaire eſt le riz, ou des boulettes de farine pétries dans du beurre & cuites à l'eau. Le Kourmathe, dont ils font auſſi un uſage très fréquent, n'eſt autre choſe que du froment, du ſeigle, de l'orge ou du bled de Turquie, grillé & pilé, qu'ils mangent ſec ou cuit dans du lait.

Ils aiment le lait frais ou caillé, & font pluſieurs ſortes de fromages. Il en eſt peu qui ſoient aſſez riches en chevaux pour ſe régaler de lait de jument qu'ils préferent à celui de vache. Ils ne peuvent

ſe paſſer de thé ; ils le font bouillir dans des chaudrons & y ajoutent du beurre & du ſel.

Ils font par jour quatre repas & mangent aſſis ſur leurs talons ſur les larges bancs qui entourent leurs chambres. Avant & après chaque repas, ils ſe lavent & font une priere.

Les liqueurs fortes leur ſont interdites par l'alcoran ; mais pluſieurs ne ſe ſoumettent pas à cet article de leur loi. Tous boivent de l'hydromel qu'ils s'obſtinent à ne pas regarder comme une liqueur forte, pendant qu'ils en font une eſpece encore plus enivrante que le vin. Hommes, femmes, enfants tous fument du tabac, & même avec excès.



CHAPITRE V.

Induſtrie, occupations & connaiſſances des Tatars de Kazan.

AUTREFOIS ces Tatars ne connaiſſaient que la vie paſtorale : mais quand ils furent reſſerrés par une population plus nombreuſe, & ſur-tout quand les Ruſſes eurent occupé la plus grande partie de leurs pays, ils s'adonnerent à l'agriculture & ſe fixerent ſur le ſol qu'ils forçaient à les nourrir. Ils ſont bons cultivateurs & l'emportent ſur leurs vainqueurs dans l'art d'améliorer les terres & d'exiger d'elles autant qu'elles peuvent donner. Ils ſe plaiſent à élever des abeilles, & cette induſtrie les enrichit.

On trouve dans tous les villages les ouvriers néceſſaires, taneurs, teinturiers, tailleurs, cordonniers, charpentiers, forgerons. Les femmes font des étoffes & des toiles du lin, du chanvre qu'elles recueillent & des laines de leurs brebis,

Ils ont de bonnes fabriques de ſavon, de cuirs de Rouſſi, de maroquin du Levant. On ne peut les accuſer de pareſſe; mais comme ils ont peu de deſirs, ils ſont peu de dépenſes, ſe contentent d'un gain modéré, & ne ſe fatiguent pas de travail. l'économie eſt leur principale richeſſe & ils ſavent faire des épargnes ſur un faible revenu.

Leurs marchands ſont actifs & intelligents. Ils n'ont l'uſage ni des lettres de change, ni des billets de commerce, & il faut qu'ils aillent eux-mêmes porter aux étrangers leurs marchandiſes, ou qu'ils envoient à leur place des commis affidés. Suivant la coutume des Orientaux, ils commercent plutôt par échange que pour de l'argent. Ils portent les marchandiſes des Ruſſes & celles de leurs propres fabriques aux Kirguis, aux Boukhares & aux autres peuples de l'Aſie. Obligés de traverſer des déſerts & des hordes de peuples brigands, ils n'entreprennent ces voyages qu'en troupes nombreuſes qu'on appelle caravanes. Souvent ils paſ-

ſent pluſieurs années ſans revenir chez eux ; quelquefois même ils n'y retournent jamais, & ils prennent des femmes dans les différents endroits où ils s'établiſſent. Leur commerce eſt lucratif & leur bonne conduite les mene bientôt à la fortune. Quelquefois auſſi ils ſont dépouillés, réduits à l'eſclavage, & finiſſent leurs jours dans la ſervitude.

Ces Tatars ne ſont pas inſtruits à notre maniere, mais ils ne ſont pas ignorants, & leur inſtruction vaut bien les fauſſes connaiſſances de nos ancêtres. Ils n'étudient pas les langues anciennes, mais ils parlent la leur avec pureté & ſavent celle des Ruſſes. Chaque village conſerve par écrit ſon hiſtoire depuis ſon origine. Il n'eſt pas rare de trouver des payſans, & ſur-tout des marchands, qui aient des recueils d'ouvrages hiſtoriques, qui connaiſſent bien les principaux événements de leur hiſtoire & de celle de leurs voiſins, & qui ſoient inſtruits ſur-tout de leurs antiquités nationales. Ceux qui veulent apprendre l'Arabe & acquérir des

connaiſſances un peu profondes de la théologie mahométane, vont faire leurs études dans les écoles de la Boukharie. C'eſt là qu'on doit envoyer les jeunes gens qu'on deſtine à la prêtriſe, mais il en eſt peu qui faſſent ce voyage.

C'eſt de l'hégyre ou fuite de Mahomet qu'ils commencent leur ere : elle répond à l'an 622 de la nôtre. Leur année eſt lunaire, & commence au mois de Mars, à l'équinoxe du printems. Le ſamedi eſt le premier jour de leur ſemaine. Quoique pour les actes religieux, ils ſuivent leur calendrier, qui eſt celui de tous les mahométans, ils ont adopté, à l'exemple de leurs voiſins, nos mois & la durée de notre année pour les uſages civils.



CHAPITRE VI.

Mariage des Tatars de Kazan. Condition de leurs femmes. Education de leurs enfants.

SOUMIS à la loi de l'Alcoran, les Tatars ne peuvent avoir à la fois plus de quatre femmes légitimes : toutes jouissent des mêmes droits & non pas du même bonheur; l'amour de leurs époux met toujours entre elles des différences. On appelle kalym la somme qu'on donne à leurs parents pour les acquérir : cette somme, proportionnée aux fortunes, est toujours assez considérable, & les femmes coûtent beaucoup pour leur entretien.

Cependant les Tatars ne donnent pas le spectacle scandaleux de cette foule de célibataires qui refusent de donner la vie à la postérité dont ils devraient être peres, ou qui du moins ne peuvent propager l'espece qu'en propageant la corruption. La religion, les mœurs, le besoin d'être

soulagés dans les soins domestiques, engagent tous les Tatars dans les nœuds du mariage.

Mais, comme la pluralité des femmes fait naître dans les familles les querelles, les haines & la dissention, la plupart se contentent d'en avoir une seule. Il est fort rare que les riches en aient plus de deux; encore prennent-ils ordinairement la seconde, quand l'âge a rendu la premiere inutile à la propagation de l'espece. Ils croiraient alors tromper la nature & contrarier ses vues, s'ils perdaient, dans les bras d'une épouse stérile, la fécondité qu'ils conservent encore. C'est peut-être ce raisonnement de la sagesse humaine, contraire à nos principes religieux, qui a fait naître la polygamie dans l'Orient. La nature elle-même, d'accord avec le christianisme, la réprouverait dans notre Europe, où elle fait naître moins de filles que de garçons.

La plus jeune épouse a pour elle l'amour de son époux : la premiere jouit des égards dus à son âge, du souvenir

encore tendre de l'amour qu'elle a inſpiré, & de la reconnaiſſance des ſervices qu'elle a rendus. Nous avons déjà vu que les marchands, ayant quelquefois une maiſon dans pluſieurs pays, ont auſſi une femme dans chacune de ces maiſons. Si, en leur abſence, elles manquent à la fidélité qu'elles leur doivent, ils les cedent à leurs amants. Ils ne croient pas que leur honneur ſoit flétri, & ne ſouffrent pas que leur bonheur ſoit altéré, par la légèreté d'une épouſe perfide. M. Géorgi a connu à Orenbourg un Tatar, qui venait de ſe ſéparer à l'amiable de ſa huitieme femme & qui en allait prendre une neuvieme.

L'homme qui veut ſe marier ne fait pas lui-même la demande; il faut qu'il ait recours à l'entremiſe d'un ami. On eſt long-temps à ſe diſputer pour le kalym, c'eſt-à-dire pour la rétribution que le pere veut recevoir avant de livrer ſa fille. La ſomme n'eſt guere pour les pauvres au-deſſous de cent francs de notre monnaie, ni de cent louis pour les gens aiſés : elle

se paie en bestiaux, en habits & en argent. Le paiement se fait en différents termes, & le prétendu, avant de s'être acquitté, obtient la permission de voir quelquefois sa maîtresse.

Le prêtre ou moullah célebre les fiançailles & les accompagne de quelques prieres. Le mariage est annoncé d'avance dans la mosquée, comme on publie des bans dans nos églises.

Quelques jours avant les noces, les jeunes filles vont visiter la future épouse: elles la trouvent enveloppée d'un voile & pleurent avec elle sa virginité (1). Portée la veille, sans être vue, dans la maison où va se célébrer le mariage & où elle est attendue par les femmes de la famille dans laquelle elle doit entrer, elle y reçoit leurs consolations & leurs caresses.

Les cérémonies ecclésiastiques du mariage sont bien simples. Elles ne se font

(1) C'est un usage antique & consacré dans l'Orient que les filles y pleurent leur virginité: il en est fait mention dans nos livres saints.

point dans le temple : on mande le Moullah ; il demande aux deux parties ſi elles conſentent à s'unir par les nœuds du mariage : ſur leur affirmation, il prononce une courte priere & déclare aux deux époux qu'ils ſont unis.

Si le nouvel époux ſoupçonneux, crédule ou intéreſſé, ſe plaint que ſa femme n'a pas gardé la virginité avant le mariage, ſon beau-pere lui accorde quelques dédommagements & l'engage, par ſa généroſité, à garder le ſilence. Quand la plainte du mari ne ferait pas fondée, il faut le ſatisfaire : lui ſeul eſt juge de l'affront qu'il prétend avoir éprouvé.

Les divertiſſements des noces, danſes, muſique, feſtins, ſe prolongent ordinairement pendant pluſieurs jours. Les hommes & les femmes ont coutume de danſer ſéparément : les hommes avec vivacité ; les femmes en tournant lentement & en ſe cachant le viſage de leurs mains, plus ſoigneuſes de conſerver la modeſtie de leur ſexe, que de faire paraître avec avantage la perfection de leur taille & la

gracieuse souplesse de leurs mouvements.

Dans leurs chansons, la simplicité des airs fait un singulier contraste avec le style ampoulé des paroles.

On ne nous a fait connaître que deux de leurs instruments de musique. L'un est une sorte de violon à deux cordes, qui a la forme d'un vaisseau & dont ils raclent misérablement. L'autre est une espece de harpe couchée ou de psaltérion à dix-huit cordes. Les cordes sont soutenues par un chevalet fort bas, posé près de l'endroit où elles sont attachées : les chevilles sont placées à l'autre extrémité. L'accord de cet instrument est singulier ; ce n'est pas notre progression ordinaire & le doigté qu'il suppose rendrait très difficile l'exécution de notre musique, mais on peut remarquer qu'on y trouve notre échelle complete. La premiere & la seconde corde sont à la quinte l'une de l'autre ; la troisieme est d'un demi-ton plus haute que la seconde ; la quatrieme est à la tierce de la seconde ; la cinquieme à la tierce de la quatrieme ; la sixieme à

un demi-ton plus haut que la cinquieme; la ſeptieme à un ton de la ſixieme & ainſi des autres. (1). Le muſicien eſt aſſis à terre; il joue la baſſe de la main droite, & de la gauche, le deſſus.

Là, comme dans tout l'Orient, les maris ne cherchent pas à cacher aux femmes qu'elles vivent ſous leur dépendance. Quand ils ſont pauvres, ils ſont obligés de leur accorder une ſorte d'égalité; mais les riches n'admettent pas leurs femmes à manger avec eux. Elles ne ſortent jamais ſans être couvertes d'un voile. Elles ne peuvent ſe montrer aux étrangers, même dans leur maiſon, à moins que leurs époux ne leur ordonnent de paraître, & c'eſt le plus grand honneur qu'ils puiſſent faire à leurs hôtes. On ne voit dans les rues, à viſage découvert,

(1) En nommant la premiere corde ut, voici quel ſera l'accord de cet inſtrument: ut, ſol, ſol dieze, ſi, ré, ré dieze, fa, ut, ut dieze, mi, ſol, ſol dieze, la dieze, mi dieze, fa dieze, la, ut, & ut dieze.

que les femmes du peuple & celles qui vivent dans la domesticité.

Malheur à la femme stérile ! Si c'est une épouse unique, son mari la regarde comme une charge inutile de sa maison, & ne peut lui pardonner de ne le pas rendre pere : si son mari a plusieurs épouses, elle est traitée avec le plus profond mépris par ses rivales, & tombe en quelque sorte dans leur servitude. Un autre affront accompagne la fécondité : la femme est regardée comme impure pendant le temps de ses couches, elle voit fuir ses approches & même ses regards ; il semble qu'elle lance autour d'elle un dangereux venin. Il faut qu'aux relevailles, elle se fasse purifier par le bain & par les prieres du Moullah.

L'enfant, après le septieme jour de sa naissance, est porté à la mosquée. Le Moullah lui marmotte d'abord une courte priere à l'oreille, lui impose ensuite un nom, & finit par une autre priere qu'il prononce à haute voix. Le nom qu'il lui donne est toujours celui du mois courant, en-

ſorte qu'il n'y aurait que treize noms propres dans toute la nation, ſi le pere n'en donnait pas un lui-même à l'enfant au moment de ſa naiſſance.

On ne circoncit les enfants mâles qu'entre leur ſeptieme & leur ſeizieme année. Ce n'eſt pas un Prêtre qui leur imprime ce caractere de leur religion, mais une ſorte d'Opérateur qu'on appelle Abdal. Il court de village en village pour trouver de l'occupation, & les riches le paient ſouvent pour les pauvres. Le jour où un enfant eſt circoncis eſt un jour de fête pour la famille.

Gmélin aſſiſta dans la ville de Tobolsk à cette cérémonie. Elle commence, dit-il, par un feſtin; un Prêtre y occupe la premiere place. On amene les enfants après le repas, les aſſiſtants liſent quelques prieres, & l'Opérateur reçoit la bénédiction du Prêtre. Les enfants ſont reconduits dans la chambre où ſe doit faire l'opération, & on n'y laiſſe entrer que les meres. Les riches célebrent cette ſolemnité par des courſes de chevaux, &

par tous les divertiſſements qui ſont d'uſage dans les noces tatares. Quelque tems après, on fait raſer la tête du nouveau circoncis, & c'eſt encore un jour conſacré au plaiſir.

Les peres prennent un grand ſoin de l'éducation de leurs enfants. Ils s'étudient de bonne heure à les rendre honnêtes, ſoigneux, économes, attentifs à tous leurs devoirs, fideles aux uſages & aux principes religieux de leurs ancêtres. Lire & écrire en arabe, apprendre les principaux dogmes de la religion, c'eſt en quoi conſiſte l'inſtruction ordinaire. On trouve dans chaque village un temple & une école; un Prêtre & un Inſtituteur de la jeuneſſe: mais le Prêtre & le Maître d'école bornent le plus ſouvent toute leur ſcience à ſavoir lire & écrire l'arabe ſans l'entendre. Ordinairement choiſis parmi les hommes du commun, leur pauvreté les détourne des études, & les force à s'occuper de quelques travaux méchaniques pour gagner leur vie. Les grands villages, & les quartiers de villes occupés

par les Tatars ont aussi des écoles de filles. Toutes ces maisons, consacrées à l'éducation de la jeunesse, sont sous la direction du Chef du Clergé.

Comme, chez les peuples dont toute la masse n'est pas corrompue, l'union conjugale est la plus sûre gardienne des mœurs, ce serait un péché bien grave pour un Tatar de trop tarder à marier ses fils. Cependant il n'est pas rare de voir un pere procurer lui-même à ses fils des concubines. Ce serait chez nous le comble de la dépravation ; ce n'est pas même un vice chez les Orientaux, parce-qu'ils regardent le concubinage domestique comme une sorte de mariage. Les enfants qui naissent de ces unions autorisées, partagent tous les mêmes droits que ceux des épouses légitimes, & il vaut mieux qu'un Mahométan conduise lui-même une jeune esclave dans le lit de son fils, que de lui laisser implorer les dangereux offices d'un vil ministre de la corruption.

CHAPITRE VII.

Religion des Tatars de Kazan.

Le Clergé des Tatars de Kazan est composé d'un Chef qu'on appelle Agoun, de simples Prêtres qu'on appelle Moullahs, & de Bedeaux qu'on nomme Mou-Afsin. Les Ministres de la religion n'ont pas d'appointements; ils reçoivent des fideles qui les emploient quelques rétributions volontaires; mais ces bénéfices casuels ne suffisent pas à leur subsistance, & ils sont obligés, pour vivre, de faire du commerce ou d'exercer quelque métier. Les Tatars soumis à la Russie n'ont pas de Moines.

Ils croient qu'une conduite honnête & de bonnes œuvres leur procureront le ciel, & les œuvres les plus méritoires sont de faire l'aumône & d'observer les jeûnes prescrits: ces jeûnes s'étendent sur cent cinq jours de l'année. Ils ne consistent pas, comme chez les Chrétiens

Catholiques ou Grecs, à s'abſtenir de certains aliments, mais à ne manger qu'après le coucher du ſoleil.

La croyance d'une prédeſtination abſolue, la perſuaſion que l'Ange de la mort doit les arracher à la vie dans un temps marqué, les conſole dans les malheurs, parcequ'ils pourront les voir finir contre toute eſpérance; elle les raſſure contre les dangers, parcequ'ils ne peuvent y ſuccomber ſi leur heure n'eſt pas venue, & les empêche d'attenter à leurs jours qui ſont entre les mains du Créateur.

Ils ſont ſouillés quand ils touchent un corps mort; ils le ſont quand ils ont mangé quelques animaux immondes, quand ils ſe ſont acquittés des fonctions naturelles, quand ils ſe ſont livrés aux plaiſirs même légitimes de l'amour : plus ſenſés s'ils croyoient ne l'être que par le vice! Ils ſe purifient par le bain & la priere.

Il leur eſt preſcrit de ſe laver pluſieurs fois par jour. S'ils manquent d'eau pour accomplir les purifications légales, ils ſe

frottent de terre ou de sable. Il est plus aisé de nettoyer son corps avec du sable ou de l'eau que de purifier son ame par la vertu.

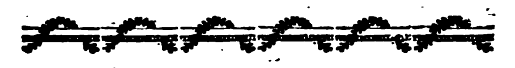
Ils vont cinq fois par jour à la priere : la premiere se fait au lever du soleil, la seconde à midi, la troisieme au milieu de l'après-midi, la quatrieme le soir, & la derniere pendant la nuit. Les riches mettent, pour y assister, un turban à la turque, & c'est la coëffure des Agouns & des Moullahs quand ils sont dans la Mosquée.

Ils ne s'exemptent pas volontairement de la priere publique. Si quelque affaire indispensable les empêche de s'y rendre, ils font du moins chez eux des prieres particulieres au lever & au coucher du soleil, quittant leurs souliers & étendant sous eux leurs habits. Ils se tournent du côté de la Meque, ou, dans leurs maisons, vers une inscription qui porte le nom de Dieu (Alla). Chaque priere dure une demi-heure, & rien ne peut la leur faire interrompre.

Les prieres se font en langue arabe : le Prêtre, assis sur ses talons, les récite lentement ; quelquefois les fideles les répetent, quelquefois ils se contentent de dire *Amen.* Quand le Prêtre prononce le mot ALLA, les laïcs soupirent, & se bouchent les oreilles, comme s'ils étaient indignes d'entendre ce mot sacré ; ils baissent la tête & ferment les yeux, comme si ce mot redoutable les remplissait d'une sainte horreur. S'ils adressent leurs prieres aux Anges gardiens, ils portent leurs regards de côté & d'autre, & semblent chercher des yeux les esprits qu'ils implorent. Ils restent le plus souvent assis sur les talons, quelquefois ils se tiennent debout ; ils demeurent aussi fort longtemps inclinés, & frappent fréquemment la terre de leurs fronts.

Quand ils doivent prêter serment, ils se lavent, prennent l'alcoran, s'en frappent trois fois la poitrine, en disant : « Si « je fais un faux serment, que mon par« jure retourne contre moi ».

Dans les villes, les mosquées sont vas-



TROISIEME SECTION.

Tatars des environs du Tobol.

CHAPITRE I.

Caractère, mœurs & occupations de ces Tatars.

NOUS parlerons ailleurs des Tatars qu'on voit établis dans la ville de Tobolsk. Presque tous sont des marchands sortis de le Boukharie : mais on peut regarder ceux qu'on trouve répandus dans les campagnes arrosées par le Tobol, comme la postérité des Tatars soumis autrefois aux Khans de Sibir. Dispersés lorsque le dernier de leurs souverains fut renversé du trône par les Kosaques à la fin du seizieme siecle, ils se rassurerent insensiblement quand l'orage cessa de gronder sur leurs têtes, & plusieurs de leurs familles resterent ou revinrent dans

Les cimetieres ſont dans la campagne. Il n'eſt permis qu'aux hommes de ſuivre les enterrements. On porte le mort dans un cercueil, la tête la premiere, mais on le tire du cercueil pour le deſcendre dans la foſſe : elle eſt profonde de cinq pieds, & tournée du nord-eſt au ſud-oueſt ; au côté de cette foſſe, on en pratique une autre moins élevée dans laquelle on place le mort, afin que la terre dont on comblera la premiere foſſe ne le touche pas : car on eſt perſuadé que deux Anges viendront bientôt le chercher pour le mener au jugement. Avant qu'on ne rebouche la tombe, le Prêtre fait ſur le corps une priere. On ne peut de trois jours allumer de feu dans la maiſon du mort. On prie pour lui quatre ſemaines après ſon décès, & l'on croit que c'eſt alors que ſon jugement lui eſt prononcé.

Les riches élevent, au-deſſus de la foſſe qui renferme leur parent, un petit édifice en bois, ou des colonnes ou une pierre cubique avec une inſcription en

langue arabe. Du côté de la tête du mort, on grave son épitaphe, ou du moins la marque qu'il employait au lieu de signature. Pour donner un exemple de ces inscriptions, nous allons en traduire une qui se trouve sur une pierre sépulcrale, au bord de la Diouma, près d'Oufa.

« Gaff-Gouffiam-Bek, Juge plein « d'équité, instruit de toutes les loix, est « mort.

« Nous te prions, Dieu unique, d'a- « voir pitié de lui & de lui pardonner « ses péchés.

« Il est mort l'an 744 (de l'hégyre) « dans la septieme nuit du mois sacré.

« Il a projetté, il voulait exécuter ; « mais la mort s'oppose aux vains pro- « jets des hommes.

« Personne sur la terre n'est exempt « de la mort.

« En approchant de ce tombeau, sou- « viens-toi de ta fin ».

Cette inscription n'est certainement pas un exemple du mauvais goût oriental : on n'y reconnaît pas les ridicules ef-

vent réunis dans la même cabane, & l'étranger doute s'il entre dans une habitation humaine ou dans une étable. Leurs plaines fourniraient aux beſtiaux de bons pâturages ; mais de fréquentes épizooties les ont dégoûtés de la vie paſtorale, & les ont attachés à l'agriculture. Chacun d'eux cependant ne cultive qu'une petite étendue de terre proportionnée à ſes beſoins ; &, comme leur contrée n'eſt propre ni à la chaſſe ni à l'éducation des abeilles, ils n'ont aucun moyen de s'enrichir. Leurs femmes fabriquent du drap & de la toile ; mais leurs métiers ſont mal conſtruits, & l'ouvrage s'avance avec beaucoup de lenteur.

Leur pauvreté les empêche, en général, d'acheter & d'entretenir plus d'une femme. Le plus fort kalym n'eſt que de dix louis, & le plus ſouvent il n'eſt que de deux.

Cependant les Abis (c'eſt le nom qu'ils donnent à leurs Prêtres) ont ſu mettre un tribut ſur leur indigence : c'eſt la tendreſſe paternelle qu'ils abuſent pour preſ-

ser la substance du malheureux. Ils vendent chèrement des amulettes, auxquelles ils attribuent la vertu de conserver la santé des enfants : ce ne sont autre chose que des passages de l'alcoran, enveloppés dans de petits sacs de cuir qu'on leur attache au cou ; on leur en met souvent plusieurs à la fois, on pare de coraux ou de quelques autres ornements ces bagatelles que la superstition rend précieuses, & un pere qui a beaucoup d'enfants se croit obligé de retrancher sur leur subsistance, dans l'intention de leur conserver la santé.

On doit rapporter à la même origine que les Tatars du Tobol ceux qu'on trouve répandus sur les bords du Tom & des rivieres qui s'y jettent. Comme eux, ils observent les mêmes pratiques religieuses, & suivent la même maniere de vivre & de se vêtir que les Tatars de Kazan, avec la seule différence que doit y mettre leur pauvreté.

Ils ont peu de goût pour l'agriculture : mauvais colons, ils sont habiles pasteurs.

Tous

Tous ont quelques essaims d'abeilles. Ils aiment la chasse, & peuvent s'y exercer avantageusement sur les montagnes boisées du District de Kouznetz. Une misere semblable ne leur permet pas plus qu'aux Tatars du Tobol d'avoir plusieurs femmes, quoiqu'ils les paient encore moins cher.

Ils élevent des huttes de bois sur les sépultures de leurs parents. Le voyageur, qui apperçoit de loin un de leurs cimetieres, y porte ses pas, croyant s'approcher d'un village: il se promet d'être bientôt rendu à la société des humains, & la tristesse s'empare de son ame, quand il ne voit que des tombeaux.

Les Tatars de l'Obi paraissent avoir aussi une origine commune avec ceux du Tobol & du Tom. Le plus grand nombre vit dans des demeures fixes: ils cultivent une assez bonne terre, devenue ingrate sous leurs mains paresseuses & mal-adroites. Cultivateurs négligents, misérables pasteurs, ils trouvent leurs plus grandes ressources dans l'exercice de la chasse & de la pêche.

Les autres ne travaillent pas la terre & menent une vie errante ; ils ont un peu plus de bétail, mais ils sont loin d'entretenir de riches troupeaux. Les huttes mobiles, qui leur servent d'habitations, ne sont que des tissus de perches recouvertes de nattes ou d'écorces de bouleau. De longues robes de peaux forment leur vêtement.

Ceux qui menent une vie sédentaire ont reçu le baptême & sont réputés Chrétiens de l'Eglise Grecque, sans avoir aucune connaissance du christianisme. Le reste est composé d'especes de sauvages, un peu plus ignorants encore, qui portent le nom de Mahométans.

CHAPITRE II.

Mariage des Tatars du Tobol.

NOUS allons rapporter ici avec quelque détail, d'après Gmélin, les cérémonies d'un mariage tatar dont il fut témoin.

On plaça la fiancée derriere un rideau, & elle s'assit sur un tapis que partagea la meilleure de ses amies, la compagne de son enfance. Un grand drap les couvrait toutes deux. Une troupe de jeunes filles pleuraient avec elle sa virginité. A chaque instant il arrivait de nouvelles femmes, qui venaient lui faire compliment & pleurer avec elle. Pendant qu'elles fondaient en larmes, on servait aux hommes une collation, un musicien jouait de la flûte tatare ; un autre du violon, & de petits garçons chantaient & dansaient. On voyait d'un côté la joie, de l'autre côté les pleurs ; on pouvait douter si l'on assistait aux apprêts d'une cérémonie funéraire ou d'une fête nuptiale.

Deux hommes arriverent enfin de la

part du futur époux. Ils s'arrêterent au milieu de la chambre & chanterent d'un ton plaintif l'hymne de la mariée. Cette triste musique était accompagnée des pleurs des femmes & des filles, & la fiancée se piqua de sangloter plus fort que les autres. Après ce concert lugubre, les chanteurs, aidés de plusieurs hommes, passerent derriere le rideau; saisirent les quatre coins du tapis sur lequel la fiancée était assise avec sa compagne, & les enleverent toutes deux, sans déranger le drap qui les couvrait. Ils les porterent dans une autre maison, & les déposerent dans une chambre bien éclairée : elles étaient attendues par des musiciens & par les parentes du futur époux.

La fiancée, toujours pleurante, toujours sous son drap & sur son tapis, fut encore placée derriere un rideau. Les danses & les chants recommencerent ; elle passa la nuit dans cette maison & fut transportée le lendemain dans celle de son futur époux, où leur union devait être consacrée par les cérémonies religieuses.

Là, tous les bancs de la chambre où ſe raſſemblaient les hommes étaient couverts de tapis. Sur une table couverte de même, était un gâteau de raiſins & de noix de cedre. Devant la maiſon, étaient ſuſpendus à de longues perches dix morceaux d'étoffe : c'étaient les prix deſtinés aux jeunes gens qui devaient ſe les diſputer à la courſe des chevaux, & ces prix ſe donnaient aux frais du marié. Les Ruſſes avaient la permiſſion de concourir avec les Tatars, & ce furent eux qui remporterent les premiers prix. On donna un concert fort agréable pour les Tatars & très peu flatteur pour les étrangers : les inſtruments étaient de vieilles marmittes de terre couvertes d'une peau bien tendue. Des Muſiciens frappaient maladroitement ſur ces peaux comme on bat de la caiſſe : c'était moins un concert qu'un charivari.

Une autre muſique s'exécutait dans la chambre du fiancé : les inſtruments étaient une flûte & un violon ; les airs parurent aſſez agréables aux voyageurs

qui n'étaient peut-être pas de bons juges en musique.

Le fiancé arriva enfin, conduit par ses parents & par ses amis. Il fit trois fois gravement le tour de la cour, & la premiere fois qu'il passa devant la chambre de la fiancée, on jetta par la fenêtre de petits morceaux d'étoffe que la populace se partagea.

Il monta dans une chambre où l'Agoun & deux Abys l'attendaient, assis avec deux vieillards qui représentaient les peres des deux époux : la fiancée ne parut pas ; on demanda au fiancé s'il consentait à la prendre pour épouse : il l'affirma, les vieillards qui faisaient le personnage de peres donnerent leur consentement à cette union. On représenta au fiancé qu'il ne pouvait prendre une seconde épouse sans le consentement de la premiere, les assistants répondirent pour lui qu'il se soumettait à cette loi, & il reçut des mains de l'Agoun la bénédiction nuptiale.

Gmélin rapporte gravement que l'A-

goun termina la cérémonie par un éclat de rire qui fut répété par les aſſiſtants : il eſt perſuadé que ce rire faiſait une partie eſſentielle du rit religieux. Il paraît clair que le bon Gmélin nous offre ici un exemple de ces jugements haſardés par les voyageurs qui ne ſavent pas la langue des peuples qu'ils veulent obſerver : ils prennent ſouvent un effet du haſard pour un uſage invariable. N'eſt-il pas bien vraiſemblable que le Grand-Prêtre était un homme de bonne humeur ; que la cérémonie étant terminée, il dépoſa la gravité ſacerdotale, dit une plaiſanterie, comme il arrive ſouvent dans les noces ; en rit lui-même le premier, & fit rire toute la compagnie ? J'ai vu rire le Prêtre à un baptême ruſſe, & je puis bien aſſurer que ce rire ne faiſait pas partie du rit grec. Eſt-ce que le Luthérien Gmélin n'avait jamais vu rire des prêtres Luthériens, & qu'aurait-il penſé d'un voyageur qui aurait cru que les rits religieux du Luthéraniſme obligeaient les prêtres à rire & à faire rire les autres?

CHAPITRE III.

Monuments trouvés dans le pays occupé par les Tatars du Tobol.

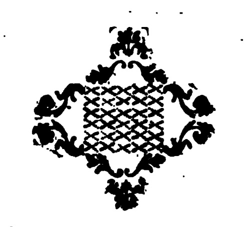
La forteresse Semipalatnaia, élevée dans la Province de Tobolsk, a reçu son nom de sept édifices dont on voit encore les ruines à trois lieues du Fort. Ces monuments ne sont point tatars ; ils étaient consacrés à la religion du Dalai-Lama. C'étaient des monasteres habités par des Prêtres attachés aux Kalmouks, & ces retraites religieuses auront été abandonnées à la hâte dans quelque guerre malheureuse. On y a trouvé un grand nombre de livres imprimés & de manuscrits dans la langue du Tangout.

A quarante-cinq lieues de là, on trouve Ablai-kit : c'était le temple du Prince Ablai, de la tribu des Khochotes, qui fut dépossédé en 1671 dans une guerre civile des Kalmouks. Cet édifice consiste en quatre maisons où l'on voit

des idoles & de mauvaises peintures presque entièrement effacées par le temps. Lorsque Messieurs Muller & Gmélin y passerent en 1734, ils y trouverent encore des manuscrits Tangoutes & Kalmouks assez bien conservés pour qu'on pût les lire, quoiqu'on eût enlevé longtemps auparavant ceux qui étaient les mieux conditionnés. Ils trouverent aussi des imprimés & même des planches gravées en bois & en caracteres immobiles, tels que le furent chez nous les premiers essais de l'imprimerie. L'encre dont ces planches étaient encore imprégnées témoignait qu'elles avaient servi, mais on en chercha vainement des épreuves. Les manuscrits tangoutes étaient écrits sur un papier très lisse, bleu, ou blanc, ou de couleur d'or; & ceux des Kalmouks sur du papier blanc en encre noire ou rouge. On voyait à terre des figures peintes sur bois, d'une assez mauvaise exécution, mais assez bien conservées. Elles avaient fait l'ornement du plafond, & elles étaient tombées de vétusté & par le

défaut d'entretien. On avait tiré du même endroit un petit tableau peint sur papier d'une main plus habile : on en fit présent aux savants voyageurs.

On fera, sans doute, un jour des découvertes utiles, ou du moins curieuses, quand on pourra fouiller dans les bibliothèques du Tibet & du Tangout. C'est à la Russie que les sciences devront ces nouvelles acquisitions.





QUATRIEME SECTION.

Des Tatars Touraliniens.

AVANT de nous trop éloigner des environs du Tobol, nous allons parler des Touralintsi que nous appellerons Touraliniens.

Quand, dans le treizieme siecle, les Tatars s'emparerent d'une partie de la Sibérie, ceux d'entre eux qui s'établirent à l'Orient de l'Oural, menacés des incursions des Vogoules qui s'étaient réfugiés sur les montagnes, & resserrés eux-mêmes par des monts & des forêts, furent obligés de se retrancher dans des demeures sédentaires : c'est ce qui leur fit donner le nom de Touraliniens, parce-que le mot toura signifie ville, dans leur langue.

Ils ne se sont jamais guere écartés des bords d'une riviere qui leur doit son nom; ils l'appellent Tourala & les Russes Toura. Les bornes de leur domination

étaient fixées par le cours de la Tavda & de l'Isset. Dans ce pays montagneux, ils avaient trouvé le long du Tobol des plaines fertiles. Leur ancienne capitale s'appella d'abord Tingui, ils la nommerent depuis Tioumen : par ce nom, qui signifie dix-mille (1) & qui s'emploie aussi pour désigner un grand nombre indéterminé, ils voulaient indiquer la force de leur population.

Avec cette population, dont ils étaient si fiers, ils n'opposerent que d'impuissants obstacles aux nouveaux conquérants de la Sibérie, & ne purent se soustraire à la domination des Russes. Mêlés avec des Tatars de Kazan & de la Boukharie dont ils ont adopté les mœurs & la religion, ils occupent un quartier considérable de la ville de Tourinsk, & ne sont pas en moins grand nombre à Tioumen : le reste, fidele aux usages de leurs ancêtres, vit dans des villages bâtis au milieu des

(1) Le mot tioumen est le même que toman, qui se trouve souvent dans nos livres sur l'histoire orientale.

forêts, ou ſur les bords de la Toura & des petites rivieres qui s'y jettent.

On peut les regarder comme les rejettons d'une ancienne horde particuliere, comme les deſcendants des premiers conquérants du pays qu'ils occupent, autrefois vainqueurs, aujourd'hui ſubjugués. Ils n'ont d'ailleurs aucune tradition ſur leur origine. Diſtingués des autres Tatars, par leur embonpoint, ils ont dans les traits quelques rapports avec les Kalmouks, &, peut-être, lorſqu'ils vinrent s'établir dans la Sibérie, étaient-ils mêlés avec des Mongols. On ne trouve rien dans leur langue qui puiſſe confirmer cette conjecture; c'eſt un dialecte de la langue tatare, avec lequel ſe ſont confondus des mots ruſſes & vogoules. Plus groſſiers, moins propres que les Tatars de Kazan, ils ſont honnêtes, paiſibles & peut-être timides.

Leurs villages ſont rarement compoſés de plus de dix maiſons, toutes de bois: on y voit toujours une piece d'entrée qui ſert de magaſin, d'étable &

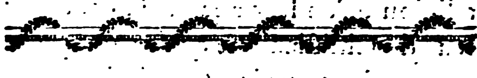
d'écurie. Leur vie est misérable ; l'habitude, l'ignorance d'une vie plus douce, la leur fait aimer.

Ils s'occupent, mais faiblement, de l'agriculture : ils s'appliquent davantage à élever des troupeaux & tous ont des essaims d'abeilles. Ils ne négligent pas les profits qu'ils peuvent retirer en été de la pêche, & en hiver de la chasse : ils se servent, dans cette derniere saison, pour courir sur la neige, de patins ou de planches longues de sept à huit pieds, à la maniere des Lapons. Un travail assidu leur procure une subsistance pauvre, mais assurée ; ce qu'ils gagnent de plus que n'exige leur vie habituelle, ils l'épargnent, & ces épargnes sont quelquefois assez considérables : ils amassent ainsi les signes des jouissances, sans espoir, sans désir de jouir jamais.

Le zele d'un Evêque de Tobolsk les a convertis au Christianisme vers le commencement de ce siecle, ou plutôt il leur a fait prendre le nom de Chrétiens. Egalement abandonnés par les Prêtres de la

religion qu'on leur a fait abjurer, & par ceux du Chriſtianiſme qu'ils n'ont pas le moyen d'entretenir, ſans écoles, ſans inſtructions, ſans culte public, on peut dire qu'ils ne ſont d'aucune religion. Ils n'obſervent ni les carêmes de l'Egliſe Grecque, ni les jeûnes du Mahométiſme, n'invoquent ni Jéſus ni Alla, ne réverent ni les Saints ni Mahomet; ils ont emprunté des deux cultes, non des pratiques religieuſes, mais de vaines ſuperſtitions.

Ils ont renoncé à la circonciſion, mais ils continuent d'avoir en horreur les aliments que les Mahométans appellent immondes. Chrétiens de nom, ils ne ſe permettent plus de prendre pluſieurs femmes, mais ils achetent encore la ſeule qu'ils prennent. Elles ſont chez eux moins rares & moins cheres que chez les peuples à qui la polygamie eſt permiſe: cinquante francs de notre monnaie, un cheval & quelques brebis ſont un prix conſidérable pour la fille la plus recherchée.



CINQUIEME SECTION.

Des Boukhares.

CHAPITRE I.

Position de la Boukharie. Villes des Boukhares.

La Boukharie n'eſt pas ſous la dépendance des Ruſſes : ſi nous parlons ici des Boukhares, c'eſt parceequ'un grand nombre d'entre eux ſe ſont, depuis longtemps, établis dans la Sibérie. Ce ſont eux qui occupent ſur-tout les quartiers des Tatars à Tobolsk, à Tara, à Tourinsk, à Tioumen ; ce ſont eux qui peuplent en partie les villages voiſins de ces villes. On en trouve dans le Gouvernement d'Orenbourg, on en trouve dans celui d'Aſtrakhan ; tous ſont ſortis de la Petite Boukharie.

Les Boukhares qui ſe trouvent dans les villes ruſſes tirent, pour la plupart, leur origine de marchands qui ſont venus y faire le commerce & qui s'y ſont établis. La liberté, la tranquillité, l'aiſance dont ils ont joui, ont attiré dans la ſuite auprès d'eux un grand nombre de leurs compatriotes : tous vivent du négoce, aucun n'exerce des métiers. De bonne foi dans les traités, fideles à leurs engagements, économes dans l'intérieur de leurs maiſons, aſſidus aux affaires de leur commerce, ils ont les vertus de leur état. Ils ſe feraient une honte de ſe livrer à la débauche, & celui d'entre eux qui boirait des liqueurs fortes, ſerait déshonoré parmi ſes égaux.

Les Boukhares répandus dans les villages tatars de la Ruſſie ſont des malheureux tombés dans l'eſclavage des Kirguis, & qui ſont parvenus à rompre leurs fers.

La Boukharie, leur patrie, eſt ſituée au midi de la Mer Caſpienne & du lac Aral. Elle eſt limitée par la Perſe, l'Inde

ſeptentrionale & pluſieurs petites dominations tatares. Boukhara, la ville principale, s'éleve ſur les bords du Syr-Daria. Elle était bien plus floriſſante, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, lorſqu'elle fut priſe & brûlée par Tchinguis-khan, en 1220. C'était une des plus ſavantes écoles du mahométiſme, & l'une des plus riches places du commerce de l'Aſie. Le conquérant qui l'avait détruite, la fit rebâtir quelques années avant ſa mort. C'eſt dans cette ville que naquit Avicenne, célebre dans l'onzieme ſiecle par ſes connaiſſances en mathématiques, en médecine, en littérature & en théologie. Il fut élevé par ſes talents à la place de premier Miniſtre, & mourut en 1036.

Boukhara eſt une ville d'une grande étendue; un rempart revêtu de gazon en fait la défenſe. Elle ſe partage en trois quartiers : l'un eſt occupé par le palais du Khan, un autre par la Nobleſſe & par les Officiers de la Cour, le troiſieme par les ouvriers & les marchands. On n'y trouve de bâtiments ſolides

que les édifices publics & les mosquées.

On exerce toutes les mêmes branches d'industrie dans les villes & dans les villages ; on pourrait même ne regarder les villes que comme de gros bourgs, elles n'en sont distinguées que par des murs de briques cuites au soleil. Les rues sont droites, toutes sont traversées par des canaux tirés des rivieres.

Les maisons ne sont jamais vastes ; les plus apparentes ne sont que de bois ou de brique séchée à l'air ; les autres sont de misérables cahutes, construites de branchages entrelacés & recouverts de terre. Les chambres sont entourées, à la maniere tatare, de larges bancs, couverts de riches tapis. On n'y voit pas de fenêtres ; le jour s'y reçoit, comme dans les Indes, d'une ouverture pratiquée dans le toit ; elle n'est ordinairement fermée que d'un chassis qui supporte une espece de filet : on peut cependant la fermer entièrement quand il pleut, & alors on reste dans les ténebres, ou l'on ne reçoit le jour & l'air que par la porte : heureu-

sement les pluies sont très rares sous ce climat. La propreté regne dans les appartements, la magnificence en est exclue, & l'on ne voit de dorure que dans les mosquées. Comme les doreurs sont rarement employés, ils acquierent peu d'habileté dans leur art, & leur ignorance fait l'éloge de la simplicité nationale.

Les eaux courantes qui devraient faire la salubrité des villes, attaquent trop souvent dans ce pays la santé des habitants. On ne peut en boire ni s'y baigner sans danger. Un ver, aussi subtil qu'un cheveu, mais qui croît jusqu'à sa longueur de plusieurs pieds, pénetre dans les chairs, s'y loge, s'y nourrit: il s'ouvre des sentiers, change de place, parcourt le corps entier, & ne se pratique un passage au dehors, qu'en faisant éprouver au malade les douleurs les plus piquantes. Il sort quelquefois par les yeux, par la langue & change même souvent en un siége de douleur les parties dont la nature a fait l'organe du plaisir. On tâche de le

tirer; mais si on le casse, la partie de l'insecte qui est restée dans les chairs, continue de vivre & de s'accroître. On peut être tourmenté de plusieurs de ces animaux à la fois, ils n'épargnent ni le sexe ni l'âge; mais il se trouve des personnes qui, sans prendre plus de précautions que les autres, n'éprouvent jamais cette cruelle incommodité.

On risque aussi d'être piqué par les scorpions, qui s'introduisent en grand nombre dans toutes les maisons de la Boukharie. Leur piquure cause de l'enflure, une forte inflammation, de vives douleurs; mais elle n'est pas mortelle. On n'y apporte d'autre remede que de la frotter avec de la graisse de mouton bien chaude. Dans nos provinces méridionales, on y applique de l'huile dans laquelle on a noyé des scorpions: l'huile seule est peut-être efficace; on y ajoute des scorpions par préjugé.

CHAPITRE II.

Gouvernement, mœurs & usages des Boukhares.

Les Boukhares se regardent comme les descendants des Outsi, qui nous sont mieux connus sous le nom de Turkomans. Lorsque les Tatars commencerent à porter leurs armes vers le couchant, les ancêtres des Boukhares resterent dans le pays qu'ils occupent. Charmés de la fertilité de cette contrée & de l'air pur qu'on y respire, ils abandonnerent la vie pastorale pour l'agriculture, & changerent leurs tentes mobiles en des habitations sédentaires.

Ils vivent sous la domination d'un Khan héréditaire. Son pouvoir est assez étendu, mais il est bien loin d'être illimité : s'il en abuse, il peut être déposé. La nation s'est vu rarement opprimée ; & ses Souverains, peu fastueux, vivent plutôt de leurs propres revenus, que des

faibles tributs qu'ils imposent à leurs sujets.

Ils frappent peu de monnaie d'argent, parceque, dans leurs Etats, on n'a pas découvert de mines de ce métal : mais les fleuves roulent des paillettes d'or avec le sable, & on en fait des ducats qui ont la pureté, & à-peu-près la valeur de ceux de Hollande. Les roupies de Perse, acquises par les produits du commerce, ont cours dans la Boukharie.

Les Boukhares, comme tous les Sectateurs du Mahométisme, suivent religieusement les loix contenues dans l'Alcoran, & ont d'ailleurs des loix écrites qui leur sont particulieres.

Tout étranger est bien reçu dans la Boukharie. De quelque pays, de quelque religion qu'il puisse être, s'il vit paisible, s'il observe les loix, il est sûr d'être protégé par elles : il lui est permis d'exercer l'industrie dont il est capable, ou dont il espere tirer les plus grands avantages. Aussi voit-on dans toutes les villes un

grand nombre de Juifs, d'Arabes, d'Indiens, de Persans, d'Orientaux de toutes les nations ; & même de ces vagabonds qu'on appelle Egyptiens ou Bohémiens, & qui n'ont d'autre habitation que des tentes.

Les Boukhares sont grands, minces, ont les yeux petits, les oreilles grandes ; les cheveux châtains, droits & peu fournis. On croit trouver dans leur physionomie quelque ressemblance avec celle des Indiens. Ils ont de l'esprit, de l'honnêteté, de la modération, de la vigilance. Ils se distinguent dans les pays étrangers, par la bonne éducation qu'ils ont reçue. Leur habit differe peu de celui des Tatars de Kazan ; les hommes portent de hauts bonnets qui ressemblent à des ruches de mouches à miel ; les femmes se teignent les ongles en jaune. Cet usage est moins pernicieux que celui de se rougir les joues avec une substance mercurielle & de se peindre la peau de blanc avec un poison.

Leur langue passe pour être un des plus beaux

beaux, des plus purs dialectes du tatar. Leurs écoles sont si estimées, que toutes les nations de la même race y envoient les jeunes gens destinés au service de la religion. Ils y apprennent leur langue originelle dans toute sa pureté, l'arabe, l'histoire & la géographie. Dans la Boukharie, les marchands eux-mêmes parlent arabe.

Leur nourriture est frugale, leurs tables sont propres & simples. Fideles aux préceptes de leur religion, ils ne mangent d'aucun des aliments défendus par la loi mahométane, & vivent d'ailleurs bien moins de viande que de végétaux. En été, leurs tables ne sont couvertes que de pain, de fruits, de raisin, de melons d'eau & de ces melons que nous appellons cantaloupes & dont, chez eux, l'espece est exquise : l'hiver, ils vivent principalement de fruits secs. Ils mangent beaucoup de riz & de gruaux : une sorte de pain d'épices est l'une des friandises qui leur plaisent le plus.

Ils aiment le vin doux & boivent beaucoup de thé, auquel ils mêlent des

anis de l'Inde. Ils trouvent agréable de se procurer un commencement d'ivresse, & quelquefois ils passent le but. Comme ils n'oseraient se permettre l'usage des liqueurs fortes, ils s'enivrent de tabac & d'opium, tant la perversité humaine sait trouver de ressources & se plait à éluder les loix !

Amis de la tempérance & nourris d'aliments peu substantiels, ils sont cependant incontinents. Ceux qui vivent dans l'aisance, ont souvent jusqu'à quatre femmes : portés à l'amour, ils s'y excitent encore plus vivement par les ressources criminelles & meurtrieres de l'art. Ils ont la funeste habileté de composer une liqueur stimulante dont les deux sexes ne font pas moins d'usage qu'on en fait en Allemagne du café. La polygamie des riches force un grand nombre de pauvres à se condamner au célibat & à la vie licencieuse qu'il entraîne. Comme les maris donnent ordinairement la préférence à l'une de leurs épouses & ne marquent aux autres qu'une froide in-

différence ; comme ils s'abſentent ſouvent pour les affaires de leur commerce ; les femmes délaiſſées cherchent & trouvent des conſolateurs, & celles même qui ſont le plus chéries de leurs époux, ne leur ſont pas toujours fideles. Moins coupables qu'elles, moins dignes de mépris, les courtiſanes leur diſputent leurs conquêtes ; mais, avec les unes & les autres, les faveurs de l'amour ſont ſouvent empoiſonnées.

CHAPITRE III.

Induſtrie & commerce des Boukhares.

Les Boukhares font du commerce ; cultivent la terre, travaillent des jardins, exercent tous les métiers utiles & quelques arts agréables.

Comme leurs terres ſont rarement humectées par la pluie, ils amenent par des tranchées l'eau des rivieres dans leurs jardins & dans leurs pâturages & les arroſent aſſidument. Laborieux, mais fai-

bles, ils achetent aux Kirguis & aux autres nations qui exercent le brigandage, des esclaves qu'ils paient depuis cinquante jusqu'à cent ducats. Ils se conduisent avec ces infortunés comme avec des compagnons, des amis, des freres : en achetant les corps, ils ne se croient pas permis d'imposer des loix aux esprits & aux consciences.

Ils sement du riz, du bled, de l'avoine, deux especes de feves, des pois, des lentilles, du bled de Turquie & d'autres graines. Ils ne se servent pas du fléau pour tirer le grain de l'épi ; mais, quand il est assez sec, ils le font fouler aux pieds des bestiaux. Leurs jardins produisent d'excellents fruits, des abricots, des pêches, des grenades, des prunes, des cerises, du raisin, des avelines, des melons ordinaires, des melons d'eau, toute sorte de plantes potageres & de très belles fleurs.

Ils cultivent le coton & savent en fabriquer de belles étoffes. Ils élevent des vers à soie, &, pour les nourrir, ils entourent leurs jardins de mûriers.

Leur nation eſt trop populeuſe, leurs villages ſont trop voiſins les uns des autres, pour qu'ils puiſſent avoir des troupeaux auſſi nombreux que les hordes habitantes des ſtepes. Leurs chevaux ſont eſtimés des Indiens qui les leur achetent fort cher. Leurs brebis, qu'ils ont reçues des Arabes, ont dégénéré pour la force, mais la fineſſe de leur laine approche de celle d'Angleterre. Les peaux des agneaux tués quinze jours après leur naiſſance ſont recherchées dans toute l'Aſie & dans une partie de l'Europe. Le poil en eſt du plus beau noir ou d'une blancheur éclatante. Les bergers Boukhares paſſent leur vie dans de vaſtes plaines ſablonneuſes, & n'ont pour logements que des guérites.

On fait en Boukharie un papier très fin de coton & d'écorce de mûrier. Les Chinois ont auſſi l'art de faire avec des écorces un papier qui a de la fineſſe, du luſtre, mais qui n'a pas la ſolidité du nôtre.

Les Boukhares font du commerce avec

l'Inde, la Perse, la Chine, la Russie, & toutes les nations tatares; ils se réunissent en caravanes. Comme leurs affaires les arrêtent quelquefois long-temps dans les pays étrangers, il leur arrive souvent d'oublier leur patrie & de n'y revenir jamais.

Leur commerce avec la Russie est pénible & dangereux: Il faut qu'ils traversent les vastes & stériles stepes des Kirguis où ils ne trouvent pas même de l'eau; il faut qu'ils achetent fort cher leur sûreté de ces peuples brigands, & encore leur arrive-t-il souvent d'être dépouillés & livrés à l'esclavage. Mais l'intérêt fait braver tous les dangers & toutes les fatigues, & il n'y a pas d'année qu'il n'entre dans Orenbourg & dans Astrakhan des caravanes de cent, de deux cents chameaux, & quelquefois même de neuf cents. Ils fréquentent moins à présent les marchés de la Sibérie.

Ils ne vendent guere aux Indiens que des chevaux: mais ils achetent d'eux des étoffes de soie & de coton, des rubis,

des perles, des épiceries, du safran. Ils tirent de la Perse des velours. Ils vendent aux Chinois des chevaux & des brebis; & ils en reçoivent en échange de la rhubarbe qu'ils revendent en Perse, & de l'argent. Ils apportent en Russie du coton, des étoffes, des robes de chambre toutes faites, des fruits secs, des peaux d'agneaux, du salpêtre, de la poudre d'or & des pierres précieuses; ils exportent de cet empire des draps fins, des cuirs, de l'indigo, de la clinquaillerie & de la petite mercerie. Ils y font le commerce en argent & par échange.



CHAPITRE IV.

Funérailles des Boukhares.

M. MULLER fut témoin à Tobolsk de l'enterrement d'un Boukhare : Gmélin a donné d'après lui la description de cette cérémonie, & nous ne ferons que suivre son récit.

La maison du mort était, dès le matin, remplie de femmes qui le pleuraient. L'Agoun, le Clergé, les croyants se rassemblerent dans la mosquée pour attendre le cercueil. Le corps fut lavé avant d'être enseveli : on l'enveloppa de deux pieces de drap ; celle de dessus était jaune & l'autre blanche : ces couleurs n'avaient pas été choisies avec indifférence ; elles sont prescrites par la religion, qui ordonne aussi que le drap employé dans ces occasions ait été fabriqué par des mains mahométanes.

Le drap de dessus fut couvert d'un morceau d'étoffe plus fine, long de six

pieds, & percé, vers le milieu, d'un trou assez grand pour y passer la tête du mort, car elle doit toujours rester libre. Ces différentes enveloppes furent bien parfumées de camphre & d'autres odeurs fortes : on les cousit, on les lia, on en forma une sorte de paquet qui ressemblait assez bien à un porte-manteau de voyageur. Une priere écrite en langue arabe de la main d'un Prêtre, fut attachée sur la poitrine du mort.

Le corps fut déposé dans un cercueil fait de plusieurs planches jointes ensemble par des écorces & recouvertes d'un tapis. Il fut porté jusqu'à la mosquée, mais il n'y fut pas introduit : elle serait souillée par la présence d'un cadavre. L'Agoun, les Moullahs & les assistants vinrent au-devant du convoi jusqu'à la porte du temple, & réciterent des prieres sur le cercueil.

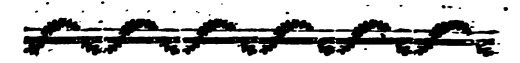
On mit ensuite le corps sur un traîneau pour le transporter au cimetiere, qui est toujours éloigné de la ville : ce furent les assistants qui creuserent eux-

mêmes la fosse : ce serait une impiété de la faire creuser à prix d'argent. Elle doit avoir la forme d'un quarré long & être dirigée du côté de la Mecque. Tous les assistants prirent un peu de terre, & soufflerent dessus; un homme la reçut dans le pan de sa robe & la jetta dans la fosse. Le cercueil fut approché, on en leva le tapis, on tira le corps, & deux hommes, ayant pris par les deux extrémités le suaire qui l'enveloppait, le descendirent en terre. On eut soin de lui découvrir le visage. Une priere, écrite sur une feuille de papier, fut attachée au bout d'un bâton qu'on planta dans la fosse à côté du mort. On lui tourna la tête du côté de cet écrit, comme s'il avait pu le lire; & les Tatars sont en effet persuadés qu'il en doit faire lecture au moment où il se réveillera pour entendre son jugement.

On forma dans la fosse, à une certaine hauteur, une sorte de plafond avec des arbres coupés exprès & les planches dont le cercueil avait été composé. On jetta par-dessus ces planches quelques

brassées de foin & toute la terre qui avait été tirée de la fosse : on arrosa par trois fois cette terre, en commençant par la droite & continuant par la gauche. Il est ordonné de construire ce plancher par-dessus le corps, afin que la terre ne le touche pas ; car il faut que le mort puisse se tenir assis pendant son interrogatoire, lorsque deux Anges viendront le réveiller & lui prononcer son jugement.





SIXIEME SECTION.

Des Tatars de différentes tribus, réfugiés, dans les villes de la Sibérie.

CHAPITRE I.

Tatars de la Khive ou du Kharasme.

Les Boukhares ne forment pas seuls la population des Tatars émigrants dans Tobolsk & dans les autres villes de la Sibérie. La plupart des Gouvernements tatars sont exposés à de fréquentes révolutions : les sujets, opprimés par les caprices de leurs maîtres, rebutés des jugements arbitraires & souvent injustes de leurs Chefs, dépouillés par les incursions de leurs voisins, ou soumis par le sort des armes à de nouveaux Souverains, sentent le besoin d'un asyle contre tant de malheurs, & viennent le chercher sous la domination de la Russie. Ils y trouvent

la liberté de conſcience, des temples & des Prêtres de leur religion, la sûreté de leur fortune & la protection des loix. Là vivent leurs compatriotes, leurs parents, leurs amis : ils croient recouvrer une nouvelle patrie ; ils peuvent conſerver leur langue, leurs habits, leurs uſages, ſi chers aux hommes non moins opiniâtres qu'inconſtants. Auſſi chaque année voit augmenter le nombre des Tatars qui viennent s'établir en Ruſſie : nous allons faire connaître les principales nations qui fourniſſent ces émigrants.

Les peuples de la Khive ſont nommés Kharazes dans les hiſtoriens tatares. Ce ſont ces Coraſmins qui ſe rendirent célebres vers le milieu du treizieme ſiecle par les ravages qu'ils exercerent dans la Syrie. Leur pays eſt plus connu ſous le nom de Khariſme ou de Kharaſme que ſous celui de Khive. Les belles-lettres & la philoſophie y fleurirent autrefois, & l'émulation régnait entre ſes écoles & celles de la Boukharie. La poëſie y était cultivée, & les Kharazes étaient les plus

polis & les plus éclairés des peuples de l'Orient. Ils se délassaient des études austeres par celle de la musique, & c'est d'eux que les Orientaux disaient qu'ils ne pouvaient pleurer qu'en chantant.

Ce temps de splendeur & de gloire est passé; mais ils ont encore vu naître parmi eux, dans le dernier siecle, un homme connu parmi les lettrés orientaux: c'est Aboulgasi Baïadour, auteur de l'histoire généalogique des Tatars. Il descendait de Tchingis-Khan, & il est mort Souverain de la Khive & du Kharasme en 1662.

Les Kharazes faisaient partie d'un peuple qui vivait autrefois vers le bas de l'Iaïk. Chassés par leur Souverain, à qui ils s'étaient rendus suspects, ils parvinrent aux rives de l'Amou-Daria, trouverent une situation agréable, de riches pâturages, un fleuve poissonneux, & cesserent de regretter la patrie qu'on leur avait fait abandonner. Ils donnerent eux-mêmes le nom de Khive au pays dont ils prenaient possession. Il est situé au levant

du lac Aral, & confine avec la Perſe & la Boukharie.

Ils vivent, comme les Boukhares, dans des villes & des villages. Khive eſt leur capitale, bâtie près de l'Amou-Daria qui ſe jette dans l'Aral. Baignée par de nombreux canaux tirés de ce fleuve, elle offre à ſes habitants toute l'eau dont ils ont beſoin pour arroſer leurs jardins. Elle n'eſt défendue que par une muraille de terre. Les rues ſont alignées, mais étroites; on y compte plus de trois mille maiſons conſtruites, comme celles des Boukhares, de terre contenue par des brouſſailles, & on y eſt également incommodé des ſcorpions. Onze autres villes, toutes indépendantes & gouvernées par leurs Corps municipaux, achevent de compoſer la domination des Khivains.

Ils ſont gouvernés par un Khan qui brille d'un faſte oriental, & tire de ſes ſujets des revenus aſſez conſidérables: mais, dans le ſein des délices apparentes, il vit agité par les tourments de la crainte. C'eſt le courtiſan de Denys, aſſis ſur

un trône devant une table somptueuse ; mais voyant un glaive tranchant suspendu sur sa tête par un cheveu. Les Khivains, impatients du joug, le déposent ou le massacrent, dès qu'il cesse de leur plaire. Ces meurtres répétés ont éteint la race de leurs princes. Ils choisissent à présent leurs souverains dans les familles régnantes des Kirguis ou des Tatars voisins, & ces princes abdiquent bientôt une puissance précaire qu'environnent tant de dangers.

Redoutables seulement à leurs maîtres, les Khivains ne se défendent contre leurs voisins qu'avec le secours des Troukhmenes, & des Araliens qui se mettent à leur solde & qui étaient autrefois gouvernés par les mêmes Khans. Chakh-Nadir, ou Thamas Kouli-Khan eut peu de peine à les subjuguer : il laissa dans Khive une garnison qui fut chassée après sa mort.

La Khive a beaucoup de ressemblance avec la Boukharie : c'est de même un pays plat, sec, & cependant fertile. De

là naît une grande conformité dans la maniere de vivre des habitants. Les Tatars de la Khive ſement des grains, cultivent des cotoniers, plantent du tabac & recueillent un peu de ſoie qu'ils livrent à leurs khans pour un prix fixé. Leurs jardins fourniſſent une grande abondance d'excellents fruits. Leurs troupeaux ne valent pas ceux de la Boukharie, & ils ſont obligés de les acheter aux Kirguis & aux Troukhmenes. Enfin leur commerce n'eſt pas conſidérable, & comme ils ne ſuffiſent pas ordinairement à former ſeuls des caravanes, ils ſe joignent à celles des Boukhares.



CHAPITRE II.

Troukhmenes ou Turkomans.

Les Troukhmenes, plus connus en Europe sous le nom de Turkomans, errent dans les campagnes qui s'étendent le long des côtes de la Mer Caspienne depuis l'Iemba & les steppes des Kirguis, jusqu'à la Khive & à la Perse. Ce sont des Turcs ou Tatars qui ne se sont altérés par aucun mélange; nation industrieuse, riche en troupeaux, fabriquant elle-même ses armes blanches & ses armes à feu; & se louant volontiers à ses voisins pour faire la guerre; courageuse, fiere, & en même temps humaine.

Les Troukhmenes préferent au séjour de leurs plaines les vallées & les penchants des monts Manguichlat, qui s'élevent à quatre ou cinq journées des bouches de l'Iaïk. C'est là que, défendus par la situation même des lieux, ils nourrissent en paix de nombreux troupeaux de cha-

meaux, de chevaux, de bêtes à cornes & de brebis. Quelques-uns cultivent la terre, & fement du bled & du millet; mais ils fe livrent plus volontiers au commerce qu'ils entretiennent avec la Khive, la Perfe & la Boukharie, & leurs marchands amaffent quelquefois de grandes richeffes.

Bien moins nombreux que les Kuirguis, ils font bien plus redoutables à la guerre, & fouvent ils les ont vaincus. Leur adreffe à manier le fabre les rend fur-tout terribles à leurs voifins. Si quelquefois la faibleffe du nombre ne leur permet pas de fe mefurer avec leurs ennemis, ils trouvent un afyle affuré fur leurs montagnes inacceffibles.

La nature elle-même leur a fourni d'autres remparts contre les incurfions des peuples feptentrionaux. Entre l'Iemba, la Mer Cafpienne & le lac Aral, regnent de vaftes plaines d'un fable léger & mobile : les peuples voifins de ces plaines les appellent des mers de fable. Les vents femblent fe faire un jeu d'en chan-

ger ſans ceſſe l'aſpect : ils élevent aujourd'hui des montagnes, qui feront demain changées en abymes ; ils creuſent des précipices qui bientôt feront couverts de montagnes. Leur ſouffle ſouleve, agite, fait combattre & gronder le ſable comme les flots de l'Océan. Les armées que l'audace ou l'ignorance engagerait dans ces campagnes prêtes à s'ouvrir ſous leurs pas, à ſe rouler ſur leurs têtes, ne laiſſeraient pas même après elle un léger ſouvenir de leur entrepriſe.

CHAPITRE III.

Tatars du Tourkeſtan.

SI l'on en croit les peuples du Tourkeſtan, c'eſt chez eux qu'il faut placer le berceau de la puiſſance des Turcs, qui de là s'eſt étendue dans toute l'Aſie. Ils croient que leur capitale eſt bien plus ancienne que toutes les villes de la Boukharie & des autres nations de race tatare. Leurs Prêtres n'héſitent pas même à regarder

comme ſes fondateurs les petits-fils de Turk fils de Japhet : tradition abſurde, qui témoigne ſeulement à quelle haute antiquité ce peuple oſe prétendre. Une autre tradition, peut-être auſſi mal fonfondée, mais qui ne s'écarte pas du moins de la vraiſemblance, rapporte au quatrieme Roi de Perſe la fondation de Tourkeſtan.

Cette ville eſt bâtie ſur les bords du Karaſſou, ou fleuve noir. Les rues n'en ſont pas alignées & ont quelquefois moins de ſix pieds de large. Elle contient trois moſquées : la plus ancienne, la mieux conſtruite renferme le tombeau d'un Achmet, Khodja ou deſcendant de Mahomet, & l'un des ſept perſonnages dont les Mahométans exaltent le plus la ſainteté. On ne compte d'ailleurs dans la ville que mille maiſons bâties de terre ſuivant l'uſage du pays. Elle n'eſt défendue que par une muraille auſſi de terre, & par un foſſé ſans profondeur.

Les ſavants du pays rapportent qu'autrefois pluſieurs de leurs peuplades aban-

donnerent leur patrie, se retirerent chez les Sarrasins & embrasserent le mahométisme. Ils regardent ces émigrants comme les ancêtres de ces Turcs devenus si célebres dans la suite & qui succéderent à la puissance des Caliphes & à celle des Grecs dont ils renverserent l'Empire. Ce récit s'accorde avec les notions que nous donne l'histoire sur l'établissement des Turcs au levant de l'Europe & au midi de l'Asie.

Les habitants cultivent la terre & vont faire quelque commerce à Tachkent. Ils disent que la montagne noire (Kara-Taou) à une journée de leur capitale, renferme une mine d'or; richesse inutile, puisqu'ils sont incapables de l'exploiter : s'ils peuvent en profiter un jour, ils apprendront alors par leur expérience que la pauvreté n'est que le moindre des maux.

Cette nation, qui a vu sortir de son sein un peuple de vainqueurs, gémit aujourd'hui sous le joug des Kirguis : mais elle considere avec orgueil sa capitale

regardée comme une ville ſainte par tous les Mahométans & la vanité la conſole encore de la gloire qu'elle a perdue.

CHAPITRE IV.

Tatars de Tachkent (1).

TACHKENT forme une domination un peu plus étendue que le Tourkeſtan. La ville, bâtie dans une plaine, n'eſt arroſée d'aucune riviere, & les habitants ne s'abreuvent que de l'eau des puits & des citernes, ou de celle des canaux qu'ils ont tirés d'une riviere éloignée de deux lieues & demie, & qui ſe jette dans le Syr-Daria. On compte dans la ville plus de ſix mille maiſons, toutes de terre, & couvertes de chaume : l'intérieur des maiſons eſt orné de figures ſculptées en chaux : on n'y reçoit la clarté que par une ouverture pratiquée au haut du toit.

(1) On prononce Tachekinte.

La plupart des rues sont excessivement étroites.

Le bazar, ou marché, est au milieu de la ville, dont il forme une des principales décorations : il entoure un bassin plein d'eau, revêtu de pierre, & ombragé par de grands arbres. On trouve encore dans la ville plusieurs autres marchés, dont les boutiques où l'on vend des étoffes de coton, ne sont construites que de terre.

Tachkent renferme jusqu'à cent cinquante mosquées de terre ou de brique : mais on y voit des édifices plus considérables & mieux bâtis, autrefois destinés à l'éducation de la jeunesse & qui servaient aussi de temples. Ils sont anciens & fort négligés. On admire encore, dans le plus remarquable de tous, des ornemens d'or & d'ivoire du travail le plus recherché & le tombeau d'un ancien Khan ; il sert aujourd'hui d'étable aux bestiaux.

Les campagnes du Tachkent sont fertiles : on y seme du riz, du blé, de l'orge,

de

de l'avoine, on y plante des cotoniers. Les habitants ne recueillent de ſoie que pour leur uſage, mais le coton eſt pour eux un objet de commerce. Leurs jardins produiſent d'excellents fruits. Les montagnes voiſines contiennent des mines aſſez riches en fer, en cuivre & en plomb.

Au reſte la ville n'eſt défendue que par une méchante muraille de terre, haute de deux toiſes. L'air y eſt chaud, les pluies y ſont aſſez fréquentes, l'hiver n'y dure jamais moins de trois mois.

La nation, long-temps libre, eſt gouvernée par des princes de la famille régnante des Kirguis. Les peuples du Tachkent & ceux du Tourkeſtan, ne different des Boukhars & des Tatars de la Khive, que parcequ'ils ſont plus faibles, plus pauvres & plus opprimés.



CHAPITRE V.

Araliens.

ON donne le nom d'Araliens, (Aralintsi) à une tribu peu nombreuse de Tatars Usbecks qui vivent à l'orient de l'Aral & dans les îles que forme ce lac. Leurs campagnes stériles ne leur laissent de moyens de subsister que par la vie pastorale, & l'agriculture sera toujours chez eux languissante. Errant en été à la suite de leurs troupeaux, ils se retirent en hiver dans des huttes immobiles qui forment des especes de villages. Ils ont seulement, dans une île de l'Aral, une bourgade un peu moins misérable que les autres & qu'ils décorent du nom de ville. Ils l'appellent Aral.

Leur faible population ne leur permet pas de mettre sur pied plus de cinq mille hommes & cependant ils font prendre les armes à tous ceux qui sont en état de les porter. Autrefois soumis au Khan du

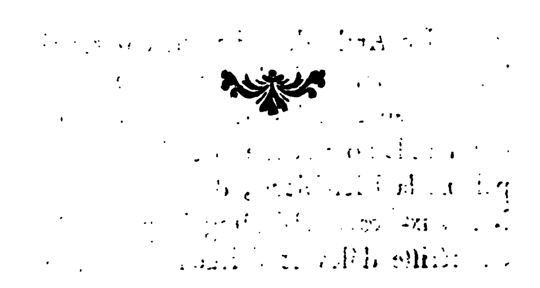
Kharasme, ils ont aujourd'hui un Khan particulier & indépendant, qu'ils élisent dans la famille régnante chez les Kirguis. Les plus considérables d'entre eux abandonnent leur pays, & se retirent chez les Tatars de la Khive, dont ils reçoivent une solde pour les défendre.

On dit que la nature, en refusant à leur contrée les véritables richesses, a placé une mine d'or dans le sein d'une de leurs montagnes; présent funeste, qui peut armer contre eux un jour des voisins avides & plus industrieux.

Comme ils n'exercent point de commerce, on ne voit en Russie que ceux d'entre eux qui, tombés dans les fers des Kirguis, ont recouvré leur liberté par la fuite.

Le lac Aral, dont ils ont emprunté leur nom, a plus de deux cents lieues de circonférence & les peuples voisins lui donnent le nom de mer. Les Russes l'appellent la Mer-Bleue, & les Tatars la Mer-aux-Iles, (Aral-Dinguis) parcequ'il est hérissé d'îles & d'écueils. On n'en

connaît pas bien la profondeur, qui souvent est considérable même dans le voisinage des côtes. On prétend qu'au milieu du lac se trouve un gouffre qui engloutit les bâtiments. Ses eaux ont quelque salure; cependant on peut en boire dans une grande nécessité. Comme la Mer Caspienne, il reçoit de grands fleuves; comme elle, il n'en produit aucun; il a la même abondance de poissons & ces poissons sont de la même espece; un même sable sert de fond aux deux lacs: & l'on a de justes raisons de croire qu'ils n'en formaient autrefois qu'un seul, ou même que, réunis au Pont-Euxin, ils ne faisaient avec lui qu'une seule mer.



CHAPITRE VI.

Karakalpaks.

Le nom des Karakalpaks signifie bonnets noirs. Ils sont partagés en deux hordes, dont l'une occupe le haut du Syr-Daria; & l'autre est répandue vers l'embouchure de ce fleuve.

Ils erraient autrefois au bas du Volga; mais ils en furent chassés lorsque les Nogais se rendirent puissants dans le royaume d'Astrakhan : repoussés loin des rivages de la Mer Caspienne, ils chercherent un asyle sur ceux du lac Aral sans y trouver la tranquillité qu'ils aiment & dont ils ne peuvent jouir. Leur repos est sans cesse troublé par les Kirguis, leurs voisins, qu'on peut même appeller leurs maîtres.

Dans leur humiliation, ils ont conservé un ordre de noblesse distribuée en plusieurs classes : la plus distinguée fait remonter son origine aux descendants de

Mahomet & chaçun de ses membres se décore du titre de Khodja. Gouvernés par des Khans sans puissance & presque sans considération, la religion les soumet bien plus puissamment aux descendants du Prophête. Ils sont bien mieux instruits dans les principes du Mahométisme, ils en observent bien mieux les loix, que les autres tribus qui menent un genre de vie à-peu-près semblable.

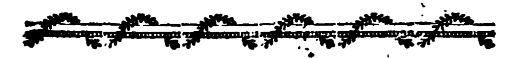
Ils cultivent la terre, & logent en hiver dans des huttes immobiles; mais aux approches de l'été, ils vont camper sous des tentes dans les plaines où ils conduisent leurs troupeaux. La vie pastorale fait leur principale ressource. Ils ont peu de chevaux; ils semblent même en faire peu de cas, ou du moins ils ont appris à s'en passer : mais ils sont riches en bêtes à cornes, ils dressent, ils montent leurs bœufs, & les attelent à leurs chariots.

Des nations errantes & faibles, c'est une des plus industrieuses : elle suffit à ses besoins, elle vend même à ses voisins

les produits de son travail. Elle a de bons forgerons, d'habiles armuriers & même des fabriques de poudre : elle voit souvent tourner contre elle-même les armes que ses mains ont forgées.

Les Karakalpaks ont aussi peu de goût pour le commerce que de talent pour la guerre. Quand ils sont attaqués, ils se retranchent derriere des fossés & s'y défendent mal. Quoiqu'ils ne sachent pas combattre, ils aiment le brigandage & cherchent à enlever des hommes; mais il leur arrive plus souvent de tomber entre les mains des Kirguis. Comme la vie des deux peuples est à-peu-près semblable, & qu'ils trouvent dans leurs ravisseurs des maîtres fort doux & faciles à servir, ils font peu d'efforts pour sortir de la captivité, & il est rare qu'il en passe quelques-uns en Russie.





SEPTIEME SECTION.

Des Kirguis-Kaisaki.

CHAPITRE I.

Portrait & caractere des Kirguis.

LES Kirguis se donnent aussi le nom de Sara-Kaisaki, Kozaques du désert. Si l'on en croit leurs traditions, ils sont sortis en petit nombre de la Crimée, & se sont bientôt après fortifiés par un grand nombre d'émigrants de différentes hordes. Il faudrait alors rapporter leur origine aux Tatars Nogais. Mais Abulgasi, qui les nomme Kerguis, les fait venir des bords de l'Ikran, dans le voisinage de la grande muraille de la Chine. On ne peut rien savoir de certain sur l'ancienne histoire de ce peuple qui n'est connu que depuis la conquête de la Sibérie par les Russes.

Il eſt partagé en trois hordes différentes. La grande horde erre dans les ſtepes arroſées par le Syr-Daria, vers le Tourkeſtan: la moyenne & la petite horde, plus nombreuſes & plus riches, s'étendent depuis les côtes du lac Kargaljin, & les bords de la Noura & du Souraſſou, juſqu'au lac Aral & juſqu'aux rivages de la Mer Caſpienne.

Ces deux hordes, vaſſales de la Ruſſie, laiſſent toujours en ôtages à Orenbourg quelques fils de leurs Princes & des jeunes gens du plus haut rang. Mais les ôtages, les ſerments, les traités ne peuvent raſſurer contre leurs brigandages: ils enlevent quelquefois les hommes & les beſtiaux juſques ſur le territoire de la Ruſſie, & ils attaquent dans leurs ſtepes les caravanes qui viennent commercer avec les Ruſſes.

Lors de la conquête de la Sibérie, ils étaient répandus dans les ſtepes que parcourt l'Iéniſſei en ſortant de ſa ſource. Ils occupaient ſur-tout les bords de l'Abakan qui ſe jette dans l'Iéniſſei, & ceux

de l'Iouſſ, qui prend le nom de Tchoulym, lorſqu'il mêle ſes eaux à celles de l'Ouroup.

Ce fut en 1606 qu'ils ſe donnerent pour la premiere fois à la Ruſſie : peuples inquiets, inconſtants, changeant par caprice d'amis, de protecteurs & d'ennemis ; prompts à ſe ſoulever, non moins faciles à ſe ſoumettre, pour ſe révolter encore ; groſſiers, licencieux, également portés au brigandage & à la perfidie ; méchants enfin dans leur conduite, ſans avoir la méchanceté dans le cœur.

D'un autre côté, vous voyez en eux des maîtres humains, des hommes généreux, compatiſſants, vivant enſemble dans l'union fraternelle. Pauvres, ils ne ſe mépriſent pas eux-mêmes & s'élevent à l'égalité du riche : riches, ils ne dédaignent pas la familiarité du pauvre. C'eſt là que les richeſſes ſont réduites à leur juſte valeur ; elles procurent des jouiſſances, elles ne donnent pas le droit de mépriſer, d'inſulter, de s'aſſervir le malheureux.

Les Kirguis ont une phyſionomie ouverte qui prévient en leur faveur. Leurs yeux ſont petits, mais vifs, ſans avoir rien de menaçant : on trouve en eux du bon ſens, de l'intelligence, même de la fineſſe. Ils aiment les aventures extraordinaires, mais ils aiment encore mieux leurs aiſes : voleurs par état, voluptueux par caractere, ſe baignant quelquefois dans le ſang & peu portés à le répandre. Ils font du mal pour ſe procurer leur bien-être, ils le font par repréſailles, ils le font ſur-tout par point d'honneur. Eh! comment auraient-ils, dans leur ignorance, des idées plus juſtes que tant de nations éclairées qui ont placé la gloire dans le brigandage? On remarque que, depuis qu'ils entretiennent un commerce plus fréquent avec les Ruſſes, leurs mœurs s'adouciſſent chaque jour.

Comme ils n'ont point d'écoles, il ſe trouve peu de Kirguis qui ſachent écrire leur langue, mais ils la parlent avec pureté. Ils vivent dans l'ignorance, & ils en ſont dédommagés parcequ'ils n'ont

aucune de ces fausses idées que les hommes tiennent de leurs maîtres, & qu'ils ne connaissent aucune de ces erreurs que les savants érigent en principes. Les Tatars lettrés qu'ils enlevent dans leurs courses deviennent secrétaires de leurs Princes.

CHAPITRE II.

Richesses & industrie des Kirguis.

Les Kirguis menent une vie errante & n'habitent que des tentes construites à peu-près comme celles des Kalmouks. Leurs richesses, leurs ressources consistent dans leurs troupeaux. Un pasteur d'une fortune médiocre possede rarement moins de trente à cinquante chevaux, de quinze à vingt pieces de gros bétail, de cent moutons & de vingt à cinquante chevres, à quoi ils ajoutent au moins une paire de chameaux. On voit dans la moyenne horde, la plus riche de toutes, des particuliers qui ont dix mille

chevaux, trois cents chameaux, trois à quatre mille pieces de gros bétail, vingt mille moutons, & au-delà de mille chevres. Et, dans la petite horde, il n'eſt pas rare de trouver des propriétaires de cinq mille chevaux.

Ils ont des chameaux des deux eſpeces. Ceux à une ſeule boſſe ſupportent mieux la ſoif, & ſont plus propres à faire de grands voyages. Leur charge eſt de mille livres peſant dans les petits voyages, & de plus de cinq cents dans les longues courſes. L'eſpece des chameaux à double boſſe fournit plus de poil; un ſeul animal en donne au moins dix livres par an.

Ce n'eſt que depuis peu de temps qu'ils ont des troupeaux de bêtes à cornes. Ils les ont d'abord enlevés aux Kalmouks, & les ont vus enſuite ſe multiplier promptement. Quelquefois ils ſe ſervent de leurs bœufs pour monture; &, quand ils les deſtinent à cet uſage, ils leur percent la cloiſon du nez comme aux chameaux.

Leurs moutons, comme ceux des Kalmouks, ſont de l'eſpece à large queue.

On en voit qui parviennent à la hauteur d'un âne de moyenne taille, & dont la queue pese seule plus de trente livres. Ces moutons cherchent en hiver leur pâture sous la neige : ils maigrissent un peu dans cette saison, & reprennent au retour du printemps leur premier embonpoint. La salure des stepes, dont ils mangent même la terre grasse & imprégnée de sel, entretient & provoque leur appétit, & donne à leur chair un goût exquis. Il se forme souvent dans leur estomac des égagropiles : ce sont des boules de laine & d'herbe mal digérées ; mais cette maladie n'est pas mortelle. Le mouton est la nourriture ordinaire des Kirguis, & on envoie de leurs agneaux jusqu'à Saint-Pétersbourg pour la table de la Cour.

Les peaux d'agneaux des Kirguis sont fort recherchées & sont un des objets les plus importans de leur commerce : ce sont les plus belles après celles de la Boukharie. Pour en mieux conserver le lustre, ils enveloppent l'animal dès sa naissance & le tuent quand sa queue commence à

groſſir. Les peaux de la premiere qualité ſont luſtrées & comme damaſſées; celles de la ſeconde ont une friſure très fine; les plus communes ont moins de luſtre, & le poil en eſt moins friſé.

Quand un Kirguis voit ſon troupeau ſe multiplier au-delà de ſes eſpérances, il ne croit pas avoir reçu pour lui ſeul les bienfaits du Ciel; il ſe regarderait lui-même avec horreur, comme un uſurpateur impie, s'il refuſait aux malheureux leur part de ſes richeſſes inattendues; & c'eſt en les partageant avec les pauvres qu'il témoigne à Dieu ſa reconnaiſſance. Si dans la ſuite il éprouve de grands revers, il ſe voit à ſon tour ſecouru par les infortunés dont il a fait le bonheur, & qui, lui donnant plus qu'ils n'ont reçu, ne croient pas encore s'être acquittés.

Les Kirguis, en général, vivent dans l'aiſance : c'eſt un des peuples nomades qui connaît le moins la miſere. Comme il n'eſt pas difficile à chaque particulier de ſe procurer un troupeau ſuffiſant pour ſa ſubſiſtance, perſonne ne veut travail-

ler pour les autres, & les riches font obligés de se faire servir par des esclaves. Quoique, chez eux, les fortunes soient inégales, quoiqu'ils reconnaissent même un ordre de noblesse, ils prétendent tous à l'égalité fraternelle, & les Princes, le Souverain lui-même n'a pas un homme libre à son service. Chez eux l'esclavage est fort doux, quand on peut s'accoutumer à leur maniere de vivre. Ils traitent leurs esclaves comme leurs amis, fournissent abondamment à leur subsistance, &, ne cessant jamais de voir en eux leurs semblables, ils souffriraient eux-mêmes en leur laissant éprouver le besoin : mais l'esclave qui tente de fuir, ou qui s'engage dans des intrigues amoureuses, s'expose à de rigoureuses punitions, & même à perdre la vie.

Les Kirguis n'ont aucune idée du travail des terres, & le sol aride & salin de leurs stepes ne se prêterait pas à la culture. Eux-mêmes d'ailleurs sont peu propres au travail : la moindre fatigue les met en sueur. Un de leurs Khans vou-

lut un jour, à l'exemple des Ruſſes, faire faucher quelques prairies : mais ſes ſujets étaient obligés de reſpirer à chaque inſtant, & ſouvent même ils ſe laiſſaient tomber avec la faux : on fut obligé de louer des Kozaques pour finir l'ouvrage. C'eſt une erreur de croire que les peuples ſauvages ou barbares ſoient plus forts que les autres hommes : ils le céderaient, par la force des bras, à un grand nombre de nos artiſans; par celle du corps, à nos porte-faix. Ils ont ſeulement à un haut degré le genre de force, d'adreſſe, d'agilité que doivent leur donner leurs exercices habituels, & les Kirguis, qui ne connaiſſent d'autre exercice que celui du cheval, ne doivent pas avoir des bras très vigoureux.

Quelques-uns d'entre eux ſavent fabriquer de la poudre ; ils ont auſſi quelques mauvais forgerons, mais ils ſont obligés d'acheter des Ruſſes preſque tous les inſtruments de fer.

Du poil de leurs chameaux ils fabriquent des camelots & des cordes pour leur uſa-

re [illegible] sur les femelles, ils font du [illegible] & du fromage: ils en font aussi du beurre plus gras que celui de vache, & moins mielleux que celui de froment.

Ainsi [illegible] & des connoissances de l'art, & manquant de manufactures, ils sont obligés de faire un grand commerce d'échange avec les Russes, les Boukhares & leurs autres voisins. Ils comptent par moutons comme nous comptons par livres. S'ils achetent une piece d'étoffe, elle est estimée un certain nombre de moutons; & s'ils donnent en payement un cheval, c'est aussi par un nombre de moutons qu'ils en spécifient la valeur. Il n'y a pas d'année que le commerce avec les Kirguis ne fasse entrer, dans la seule ville d'Orenbourg, cent cinquante mille moutons, sans compter les chevaux, les bêtes à cornes, & une quantité considérable de peaux d'agneaux, de dépouilles d'animaux sauvages, de cuirs, de poil de chameaux & de camelots.

CHAPITRE III.

Chaſſe des Kirguis. Moutons ſauvages.

Les Kirguis ne ſe livrent à la pêche & à la chaſſe que pour leur amuſement. Quoiqu'ils faſſent uſage du fuſil, ils n'ont pas encore abandonné l'arc & les fleches, & ces armes, dans les mains d'un chaſſeur habile, valent peut-être nos armes à feu. Ils font pourſuivre le gibier par des chiens & par des oiſeaux de proie; ils lui dreſſent des pieges, ils lui tendent des lacets. Cet exercice, dont ils ſe font une récréation, contribue en même temps à leur richeſſe. Ils prennent des renards communs, des renards de ſtepes, des blaireaux, des hermines, le joli rat qu'on appelle ſouſlik : ils tuent auſſi des chamois, des chacals, différents animaux à poils tigrés, & d'autres qu'on appelle moutons ſauvages.

Ce dernier animal ne ſerait-il pas le même que le ſaiga, & que celui dont

parle Gmélin le neveu, qu'il appelle mouton oriental & qu'il a vu dans le Mazandéran?

Celui-ci vit en troupes sur les plus hautes montagnes, dans la société de différentes especes de chevres. La conformation de ses cornes, celle de son corps le placeraient dans la classe des moutons, si d'autres qualités ne le mettraient pas dans celles du cerf & de la chevre. Les cornes du mâle sont applaties, creuses & garnies d'anneaux relevés; elles se contournent en décrivant une spirale, vont toujours en diminuant & se terminent par une pointe fort aiguë. Le derriere de la tête est relévé en bosse. Les oreilles sont droites & immobiles; le col, gros & court, est garni en dessus d'une laine qui ressemble entièrement au poil du cerf. Le menton est accompagné, comme celui du bouc, d'une barbe de poils longs, roides & toujours noirs ou blanchâtres.

Ces animaux, sans avoir entièrement perdu la timidité naturelle à la race des brebis, se battent cruellement entre eux.

Les deux champions baiſſent la tête, s'approchent, ſe heurtent, & le combat finit ſouvent par la mort du plus faible. On voit des places où la terre eſt jonchée des débris de leurs armes briſées dans le combat. Ils ſe tiennent ſur les montagnes les plus élevées, craignent l'homme & ne ſe laiſſent pas apprivoiſer. Ils meurent au bout de quelques ſemaines quand ils ont perdu la liberté. Leurs amours commencent en Septembre, durent un mois, & la femelle met bas en Février.

Les montagnes dont ils habitent les ſommets ſont couvertes d'herbes odoriférantes : mais on croit qu'ils ſont ſurtout avides de la mouſſe des arbres. Ils ne deviennent jamais auſſi gras que nos moutons domeſtiques. Leur laine a peu de valeur, leur chair eſt très délicate.

Ce mouton oriental du jeune Gmélin, n'eſt peut-être pas différent de l'argali dont J. G. Gmélin, ſon oncle, nous a donné la deſcription. Il ſe trouve, dit-il, dans la Kalmoukie & ſur toutes les hautes montagnes juſqu'au Kamtchatka. On

l'appelle mouton ſauvage vers le haut de l'Irtich. Sa plus haute taille eſt celle du daim. Il reſſemble au cerf par la tête, le cou, les pieds, par ſa queue courte & ſa vivacité : mais il eſt peut-être plus ſauvage & plus vigoureux.

Les cornes prennent naiſſance au-deſſus & à fort peu de diſtance des yeux & directement devant les oreilles. Elles ſe courbent d'abord en arriere, reviennent en décrivant un cercle, ſe relevent & ſaillent en avant à leur extrémité. Depuis la racine, juſqu'à la moitié de leur longueur, elles ſont extrêmement ridées ; le reſte eſt un peu plus uni. Elles croiſſent tant que l'animal eſt vivant, & la partie du crâne où elles ſont attachées devient toujours plus épaiſſe. D'un blanc jaunâtre dans la jeuneſſe de l'animal, elles prennent une couleur plus obſcure & noirciſſent à meſure qu'il vieillit ; elles parviennent juſqu'à la longueur de quatre pieds, meſure priſe en ſuivant leurs ſinuoſités, & peſent plus de trente livres. On en trouve ſouvent dans le déſert qui

ont une ſi grande cavité vers la racine, qu'un renard peut s'y loger. C'eſt dans les cornes que réſide la plus grande force de l'animal & il arrive ſouvent aux mâles de les briſer en combattant.

Les oreilles ſont droites, pointues & médiocrement larges. La corne du pied eſt fendue, les jambes de derriere ſont plus hautes que celles de devant. L'animal a un fanon. Son poil eſt gris, mêlé de brun, & il a le long du dos une raie jaune.

Les parties intérieures ſont ſemblables à celles des autres animaux ruminants; l'eſtomac a quatre cavités diſtinctes. La véſicule du fiel eſt groſſe. La chair eſt d'un bon goût, & la graiſſe d'une ſaveur agréable.

L'argali dont J. G. Gmélin a donné la deſcription n'était âgé que de trois ans; il avait trois pieds de haut depuis la partie ſupérieure de la tête juſqu'au terrein & trois pieds ſix pouces de long depuis la naiſſance des cornes juſqu'à la queue. Dix hommes ſuffiſaient à peine pour le contenir.

Les femelles ſont moins grandes : elles ont des cornes, mais petites, minces, preſque droites, prenant peu d'accroiſſement, non ridées & à-peu-près ſemblables à celles de nos boucs.

L'argali ſe nourrit d'herbe : il entre en rut en automne & met bas au printemps ; la portée eſt d'un ou de deux petits. Cet animal tient du cerf, du belier & du chamois, & il ſe diſtingue de toutes ces eſpeces par des caracteres particuliers qui ne permettent de le claſſer avec aucune d'elles : tant la nature, qui ne cherche qu'à varier, ſe joue de toutes ces méthodes que les ſavants fondent ſur des reſſemblances.

Le mouton oriental de Gmélin le neveu eſt appellé Kotskui par les Perſans & Dakhkouche par les Turcs. Les Mongols appellent Argali le mouton ſauvage de J. G. Gmélin. Ce ſavant croit que c'eſt le Muſmon des anciens (1). La deſ-

(1) Les anciens ne nous ont pas donné du muſmon, qui eſt quelquefois nommé muſimon,

cription

cription de l'oncle & celle du neveu différent ſeulement par le caractere de la barbe, que le premier n'attribue pas à l'Argali.

CHAPITRE IV.

Maniere de vivre & de ſe vêtir des Kirguis.

QUOIQUE en hiver la principale nourriture des Kirguis ſoit le mouton, ils mangent cependant d'autres viandes & même du chameau. L'appétit fait le plus grand aſſaiſonnement de leurs mets : quatre Kirguis, au retour de la chaſſe, mangent ſans peine un de leurs plus gros moutons. Ils ont conſervé pour la graiſſe ce goût naturel à tous les peuples nomades

---

une deſcription aſſez détaillée pour qu'on puiſſe décider ſi c'eſt le même animal que le mouton oriental de l'un des Gmélin & le mouton ſauvage de l'autre. On voit que le muſmon, ainſi que le ſaiga, l'argali, & le mouton oriental, ne ſe rencontrait que dans des pays montagneux, comme l'Eſpagne, la Sardaigne, l'île de Corſe. Strabon

de l'Asie, & que n'ont pas même encore perdu les Turcs de l'Empire Ottoman : on les voit souvent manger à la main de gros morceaux de beurre ou de graisse de mouton. Mais ce peuple vorace pendant la moitié de l'année, devient sobre au retour du printemps : il ne vit plus guere que de fromage ou de lait fermenté. Comme ils n'ont de farine que ce qu'ils en achetent des Russes, la plupart n'ont jamais vu de pain ni de gruau.

Amis, inconnus, compatriotes, étrangers, tout le monde est admis à partager leurs repas. Ils ne connaissent pas l'usage des compliments ; ils ne sont pas polis, ils ne sont que généreux. Leurs meilleures provisions sont toujours celles dont ils font part à leurs hôtes. Leur plus grande

---

se contente de dire qu'on trouve en Sardaigne des especes de beliers dont la toison ressemble plutôt à du poil de chevre qu'à de la laine, & qu'on les appelle musmons. « Nascuntur ibi arietes qui, « lanæ loco, pilum ferunt caprinum, & vocantur « musmones ». Strabo lib. V. Pline nous apprend qu'on en voyait en Espagne & sur-tout dans l'île

politeſſe eſt de porter eux mêmes les morceaux à la bouche de leur convive, & le Prince ne ſe diſpenſe pas de cet uſage avec ceux qu'il honore de ſa faveur.

Ils font un uſage immodéré du tabac : ils le fument, ils le prennent en poudre. Ils ont de petites pipes de la Chine ; mais, comme elles leur coûtent fort cher, ils y ſuppléent le plus ſouvent avec des os de pieds de mouton. La même pipe ſuffit pour une compagnie nombreuſe ; elle paſſe de main en main, de bouche en bouche : ils aſpirent la fumée avec tant de force, qu'elle leur ſort par les narines. S'ils n'ont pas de pipe, leur induſtrie ſait y ſuppléer. On choiſit une place autour de laquelle toute la compagnie

---

de Corſe, mais il n'ajoute rien aux traits rapportés par Strabon. « Eſt in Hiſpaniâ, ſed maximè « Corſicâ, non maximè abſimile pecori genus « muſmonum, caprino villo, quam pecoris vel« leri, propius ». Plin. hiſt. nat. lib. VIII. cap. 75. Il dit que les anciens appellaient ombres, *umbri*, les animaux nés du muſmon & de la brebis,

puiſſe ſe coucher à ſon aiſe : l'un des fumeurs, pour rendre la terre plus compacte & la réduire en une pâte pétriſſable, l'arroſe de ſon urine : il y fait un trou perpendiculaire avec le manche de ſon fouet, & le remplit de tabac auquel il met le feu. Chacun ſe couche ventre à terre, s'arme d'une tige creuſe dont il poſe un bout ſur le tabac, &, de l'autre, il en aſpire la fumée. De cette maniere perſonne n'eſt obligé d'attendre ſon tour ; il n'y a point de mécontents, point de jaloux : tous ont le plaiſir de pomper enſemble la vapeur du tabac, & d'avoir en même temps la tête plongée dans les exhalaiſons qui s'élevent du fourneau.

Ces paſteurs ſi ſimples, ces fumeurs ſi dégoûtants, aiment le faſte dans les

« Quorum è genere & ovibus natos priſci umbros « vocant ». *ibid.* Mais un vers d'une ancienne épigramme, citée par le P. Hardouin, nous apprend que d'autres regardaienr le muſmon lui-même comme une ſorte de mulet provenu de la chevre & du belier :

Muſimonem capra ex vervegno ſemine gignit.

habits. Une longue tunique d'une étoffe fine leur tient lieu de chemiſe. Ils portent une ſeconde tunique de laine ou de ſoie, de la même forme que la premiere, & une grande robe à larges manches qui ſe rétréciſſent par le bas & ſe terminent par une pointe qu'on releve au-deſſus du poignet. Quelques-uns ſe ceignent d'une large & riche ceinture & les autres d'un ſimple ceinturon de peau, auquel ils attachent leur couteau, leur briquet & leur tabagie. Leurs culottes ſont amples & longues comme celles de tous les Orientaux : leurs bottines ont des talons hauts & minces, à-peu-près comme ceux des ſouliers de nos femmes, & le bout du pied finit par une pointe aiguë. Les riches en font broder les coutures en or.

Ils ſe laiſſent croître les mouſtaches & ſe réſervent un bouquet de barbe au menton. Une calotte piquée couvre leur tête raſe : ils mettent par-deſſus cette calotte un bonnet de forme conique : la pointe ſe termine par une houpe, & les côtés ſont garnis de deux pieces d'étoffe qui

peuvent couvrir les joues & les oreilles ; mais qu'on releve le plus souvent en forme de bateau. Les gens aisés ne portent que des robes d'écarlate ou d'étoffes précieuses. Quoique dans leurs stepes, les froids ne soient pas rigoureux, ils mettent à la fois, par orgueil, le plus d'habits qu'ils en peuvent porter. Cette vaine ostentation de richesse ne leur est pas toujours inutile : l'épaisseur des étoffes multipliées dont ils s'enveloppent, les empêche de se blesser en tombant de cheval.

Leur habit d'été est ordinairement de peau de chevre. Ils ont l'art de la bien apprêter, de la bien adoucir & de lui donner une teinture d'un brun jaunâtre. A la chasse & en voyage, ils mettent d'énormes culottes qui leur montent jusqu'au dessous des bras & dans lesquelles ils renferment tous leurs habits.

Curieux de la parure pour eux-mêmes, ils ne le sont pas moins pour leurs chevaux. Ils les couvrent de riches caparaçons : les selles, où brillent l'or & l'argent, sont du travail le plus recherché,

& les brides mêmes sont surchargées d'ornements.

Les femmes de distinction s'enveloppent la tête d'une ample piece d'étoffe légere & lui donnent la forme d'un turban turc : leurs robes sont d'étoffe de soie, de toile peinte, de drap fin & plus souvent de velours ; elles les garnissent de cordonnets, de galons d'or & de riches pelleteries. Les femmes du commun se couvrent habituellement la tête d'un voile ; mais, les jours de fête, elles portent des bonnets ornés de houpes & de grains de corail : ces coëffures sont accompagnées de bandes d'étoffes flottantes sur le dos & sur les épaules & chargées des mêmes parures. Les filles restent la tête découverte, & se partagent les cheveux en un grand nombre de tresses.



leurs usages & le bon sens de leurs chefs.

Suivant leurs coutumes, le meurtrier peut être poursuivi, cherché par les parents du mort, &, s'ils le trouvent, ils ont droit de le tuer. Mais quand, après une année entiere, il a pu se soustraire à leur vengeance, il lui est permis d'acheter sa sûreté, en leur payant une amende d'un esclave, de cent chevaux & de deux chameaux.

On ne paie que la moitié de cette amende pour le meurtre d'une femme, pour celui d'un esclave, pour dédommager une fille de son honneur ravi.

Si, dans une querelle, un homme a le pouce coupé, l'offenseur doit lui donner cent brebis & vingt pour le petit doigt. On est sévérement puni pour avoir pris un homme par la barbe : c'est la plus grave des insultes; c'est reprocher à celui qu'on outrage qu'il est indigne de porter la marque extérieure de la virilité; c'est le dégrader de son sexe & le ranger avec les femmelettes pusillanimes. Les peuples qui sont encore voisins de la na-

ture estiment leur barbe & veulent qu'on la respecte.

Le voleur est condamné à rendre dix fois la valeur de ce qu'il a pris. On n'est pas admis à prêter serment dans sa propre cause. Si l'accusé ne peut trouver personne qui veuille jurer pour lui, il est déclaré coupable.

Les loix défendent aux Kirguis le brigandage, mais ils se le permettent & s'en font gloire. Quelquefois ils se réunissent en troupes, se donnent un chef, vont piller, enlever les caravanes. Ils gardent précieusement ce qu'ils ont pris; c'est un trophée de leur valeur : ils ne vendent guere que les esclaves mâles & les bestiaux. Quelquefois un seul homme se met en campagne, & court les stepes cherchant les aventures. Ils semblent animés de l'esprit des chevaliers errants, non pour redresser les torts, mais pour en faire.

Cependant un étranger qui a gagné l'amitié d'un Kirguis distingué par sa naissance ou par ses richesses, peut voya-

ger en toute sûreté dans leurs ſtepes : la compagnie de cet homme le défend mieux que la plus nombreuſe eſcorte. Tombe-t-il au milieu d'un bande de voleurs ; le Kirguis déclare que l'étranger eſt ſon ami, & les brigands ne témoignent plus que du reſpect à celui qu'ils allaient dépouiller.

Braves juſqu'à l'audace, ils ne ſont pas guerriers. Les différentes troupes ſe raſſemblent, conduites par des chefs qu'elles ont choiſis elles-mêmes : chaque combattant amene au moins deux chevaux, s'équipe & ſe nourrit à ſes frais.

Jamais ils ne réſiſtent à une défenſe vigoureuſe. Archers mal-adroits, ils n'ont que de mauvaiſes armes à feu ; ce ſont de ces fuſils à rouets & à mèches, tels qu'on les employait dans l'enfance de la mouſqueterie. Pour en faire uſage, il faut deſcendre de cheval, ſe coucher ventre à terre, ajuſter le fuſil ſur une fourchette qui lui ſert d'affût : ſi l'ennemi ne leur donne pas le temps de faire tous ces préparatifs, ils ſont bientôt mis en fuite ;

mais, contre des troupes qui n'ont ni plus d'art, ni plus de discipline, ils ont souvent l'avantage de la valeur.

Chaque jour l'armée diminue. Ceux qui se lassent de faire la guerre, se retirent sans demander de congés; la désertion devient générale après une défaite; on se disperse, & chacun retourne chez soi par le chemin qu'il croit le plus court.

CHAPITRE VI.

Religion, mariages, funérailles des Kirguis.

Ce n'est qu'au commencement du dernier siecle que les Kirguis ont embrassé le mahométisme, & ils y sont d'autant plus attachés qu'ils le connaissent moins. Plusieurs de leurs oulousses n'ont pas de Moullahs, & tous n'en ont que de fort ignorants. Ils sont toujours choisis parmi ceux des prisonniers tatars qui savent lire & écrire. Quoiqu'ils aient été souvent attachés à la charrue ou aux plus vils métiers; quoiqu'ils n'aient presque aucune

idée des dogmes religieux, & qu'ils connaissent les caracteres de l'alcoran sans l'entendre, ils sont bientôt élevés au sacerdoce; on respecte leur science & leur fortune est assurée.

En renonçant à leur ancienne religion, les Kirguis ont conservé leurs sorciers. Ces imposteurs sont astrologues, interpretes des songes, devins, chiromanciens. Ils évoquent & chassent les mauvais esprits au son de leur tambour; ils procurent la fécondité aux femmes & aux troupeaux, ils guérissent les maladies par leurs prestiges. Plusieurs jettent au feu l'os d'une épaule de mouton & lisent l'avenir dans les fentes bizarres qui s'y sont formées: d'autres pénetrent les décrets du ciel, en observant les vibrations de la corde d'un arc qui se détend.

On a vu que les Kirguis achettent leurs femmes. Les gens aisés les paient cinquante chevaux, vingt-cinq vaches, une paire de chameaux & cent moutons: les pauvres donnent beaucoup moins & les riches bien davantage. Celui qui a déjà

une femme paie plus cher la ſeconde, & plus encore la troiſieme. Si la nouvelle mariée ne donne pas des ſignes de ſa virginité, les gens de la noce tuent le cheval de l'époux, lui déchirent ſa robe nuptiale, font ſubir à la jeune épouſe les avanies les plus humiliantes, & le beau-pere eſt obligé de rendre une partie de ce qu'il a reçu.

Les gens du commun n'ont qu'une femme, & il leur ſerait même difficile de s'en procurer, s'ils n'en enlevaient pas aux nations voiſines. Les riches en ont ſouvent quatre, & un plus grand nombre de concubines. Ils aiment ſur-tout les femmes kalmoukes, parcequ'elles ſont, plus que les autres, propres aux ſoins du ménage, & qu'elles conſervent plus long-temps les apparences de la jeuneſſe. Fieres de cette préférence, ces femmes ſe vantent de n'avoir pas été achetées & échangées contre de vils beſtiaux, mais d'avoir été acquiſes au péril de la vie de leurs époux, & d'être devenues le prix d'une valeur héroïque. Celles qui con-

ſentent à embraſſer le mahométiſme, paſſent ſouvent dans les bras des premiers de la nation.

Mais autant on recherche les femmes kalmoukes, autant on mépriſe les captives perſanes, & elles tombent ordinairement dans le partage des eſclaves. C'eſt ainſi que les nations qui ſe nomment policées, & qui ſont toujours amollies & corrompues, inſpirent aux barbares encore plus de mépris qu'elles n'en affectent pour eux.

Chaque épouſe a ſa tente particuliere & eſt chargée de l'éducation de ſes enfants. La ſtérilité eſt pour elles le plus grand des malheurs, & l'épouſe ſtérile devient, en quelque ſorte, la ſervante de ſes rivales fécondes.

Les femmes des Kirguis ſont ſoigneuſes, douces, compatiſſantes. Elles favoriſent ſouvent l'évaſion des eſclaves, s'expoſant au danger d'être punies elles-mêmes de cet acte d'humanité, inſpiré quelquefois par l'amour.

Les maladies les plus communes chez

les Kirguis, font les rhumes, la gale, les éruptions cutanées, différentes fortes de fievre. Les ventoufes font leur remede le plus ordinaire; ils appliquent auffi le feu fur les parties malades. La petite vérole a quelquefois pénétré dans leurs ftepes,mais fans y exercer de grands ravages.

Ils mêlent dans leurs funérailles les cérémonies du mahométifme & celles du chamanifme. On coupe en morceaux la meilleure robe du mort, & l'on diftribue ces reliques à fes amis. On enterre quelquefois une lance avec lui, & quelquefois tous fes uftenfiles.

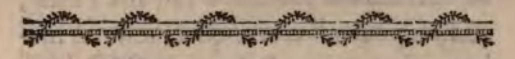
Souvent les riches demandent à être dépofés près des tombeaux de leurs faints, de leurs Princes ou de leurs parents. Si l'endroit eft trop eloigné, on enterre les chairs & les entrailles du mort dans la ftepe où il eft expiré, & l'on porte fes os dans le lieu qu'il a indiqué pour fa fépulture.

Les foffes font peu profondes : on les recouvre d'un tas de pierres qui fert

de monument pour la postérité. Si le mort était un homme de considération, on renouvelle trois fois sa mémoire dans l'année de son décès : sa veuve & ses enfants viennent chaque fois pleurer sur sa tombe ; ses amis s'y rendent, vêtus de leurs plus riches parures : ils font l'éloge du defunt, & la fête funebre se termine par un repas d'où la tristesse est bannie.

Chaque oulousse célebre tous les ans une fête en l'honneur des morts. On s'assemble dans le lieu marqué pour les sépultures, on y fait le sacrifice de quelques chevaux. Les chairs sont offertes au mort & mangées par les vivants. En passant près du tombeau d'un parent ou d'un ami, on s'arrête, on arrache quelques poils de la criniere de son cheval & on les dépose sur le monument.





HUITIEME SECTION.

Des Bachkirs. (1)

CHAPITRE I.

Origine des Bachkirs. Mœurs & uſages de ce peuple.

LE pays des Bachkirs, qui ſe nomment eux-mêmes Bachkourtes, eſt ſitué vers la partie la plus méridionale des monts Iougoriques. Cette nation eſt répandue aux environs de la Bélaïa, & entre la Kama, le Volga & l'Iaïk.

Leur origine eſt fort incertaine. Eux-mêmes la rapportent aux Tatars Nogais. Des ſavants Ruſſes les font deſcendre des grands Bulgares. Il eſt vrai que le pays qu'ils occupent a fait partie de l'ancienne Bulgarie. On remarque auſſi qu'ils

(1) On prononce Bachekirs.

ne reſſemblent pas tout-à-fait aux Tatars, & l'on pourrait croire qu'ils ſont un mélange des anciens Bulgares mêlés à leurs vainqueurs.

D'autres font remonter leur origine aux anciens habitants des monts Iougoriques ; ils ſe plaiſent à voir en eux la poſtérité des Igours ou Iougors, & croient qu'ils ſont de la même race que les Hongrois. Il faut avouer du moins qu'on ne retrouve dans leur langue aucune trace de cette origine, & qu'ils ont, dans les traits du viſage, aſſez de conformités avec les Tatars, pour faire ſoupçonner qu'ils ſont de la même famille.

Ils ont cependant le viſage plus large, plus applati ; ils ſont plus épais, plus robuſtes, & ſe diſtinguent par la grandeur de leurs oreilles. Ces caractères, qui leur ſont communs avec les Mongols, peuvent être attribués, ſi l'on veut, aux Igours leurs ancêtres, pendant que leurs barbes rouſſes les feraient claſſer parmi les peuples fenniques. Placés dans une contrée qui ſervit de paſſage à tant

de peuples, il n'eſt pas étonnant qu'on reconnaiſſe en eux le mélange de pluſieurs nations.

Ils errerent long-temps, ſous la conduite de leurs propres Khans, au midi de la Sibérie. Mais opprimés, reſſerrés par les Tatars Sibériens, ils ſe rapprocherent du Volga, ſe mirent ſous la protection des Khans de Kazan, & paſſerent avec cette domination ſous le joug de la Ruſſie. Inquiets, audacieux, perfides, ſouvent révoltés, toujours féroces & cruels dans leurs révoltes, & toujours réprimés & punis, ils ont, avec le temps, perdu la race de leurs princes, & vu s'éteindre leur nobleſſe. Diviſés maintenant en tribus, chacune d'elles élit dans ſon ſein un ou pluſieurs Chefs.

Leur langue eſt celle des Tatars, mais fort corrompue, & leur dialecte eſt très éloigné de celui de Kazan.

Juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſoumis à la Ruſſie, ils menaient une vie errante. Aujourd'hui paſteurs & agricoles, ils occupent en hiver des demeures fixes & cam-

pent pendant l'été. Ils ne cherchent pas le voisinage des eaux pour construire leurs habitations d'hiver : la neige supplée abondamment au défaut des eaux courantes. Les plus grands de leurs villages ne sont composés que de cinquante maisons ; la plupart n'en contiennent pas plus de dix, si l'on peut appeller maisons leurs méchantes huttes de bois. Les toits en sont plats, & les portes si basses qu'on n'y peut entrer qu'en rampant : des peaux de poissons, ou de vieux morceaux de toile, trempés dans le beurre, y tiennent lieu de vitrages. Les temples n'ont pas plus de magnificence. Sur la moindre inquiétude, la plus faible espérance, le plus léger dégoût, on détruit un village, on le transporte ailleurs.

L'intérieur de leurs cabanes répond à leur misérable apparence. Entourées de bancs, à la maniere des Tatars, elles ne contiennent pas de meuble plus précieux qu'une grande outre de cuir, posée sur un pied de bois & toujours remplie de lait fermenté : vase intarissable & jamais

nétoyé, d'où s'exhale une odeur agréable pour eux, insupportable aux étrangers.

Des chaudrons de fonte, des sacs de cuir, quelque vaisselle de bois de bouleau complettent leur ameublement : riches, ils n'offrent que le spectacle de la misere. Presque aucun n'a de matelas ni de couvertures; ils couchent, tout habillés, sur des feutres & se laissent ronger par la vermine. Obligés, par la loi mahométane, à la plus grande propreté, ils s'abandonnent à la malpropreté la plus dégoûtante & ne font presque jamais usage du bain.

Les deux sexes ont une égale habitude de monter à cheval. Un Bachkir ne va presque jamais à pied; il a toujours sa monture toute sellée à la porte de sa maison. Le plus grand honneur qu'il puisse faire à son hôte, à son ami, c'est de seller pour lui le meilleur de ses chevaux. Toujours à cheval ou assis sur leurs talons, tous ont les genoux cagneux, les jambes arquées & les pieds en-dedans.

Aussitôt que les rigueurs du froid commencent à s'adoucir, ils se répan-

dent dans la campagne. Un ſeul village ſe diviſe en pluſieurs camps, & l'on ne voit guere plus de cinq ou ſix tentes réunies.

CHAPITRE II.

Habillement & maniere de vivre des Bachkirs.

L'HABIT des Bachkirs reſſemble beaucoup à celui des Tatars de Kaſan. Ils ont des chemiſes de groſſe toile d'ortie, de longues & larges culottes, des bottines courtes ou des babouches à la maniere des Turcs. Leur robe de deſſus eſt fort ample; elle eſt ordinairement garnie d'une bordure de pelleterie & ils la ſerrent au-deſſus des hanches avec une ceinture ou avec le ceinturon de leur ſabre : ils préferent le drap rouge. Leur pellice eſt quelquefois de peau de mouton, mais plus ſouvent de peau de cheval : le poil eſt tourné en dehors; la criniere ſe place ſur le dos & fait un ſingulier effet quand elle eſt agitée par le vent.

Ils

Ils conſervent leur barbe, ſe raſent la tête, & portent des calottes de crin. Ils ſe diſtinguent des autres nations par leurs bonnets qui ont la forme d'un cône tronqué, & une étroite bordure de pelleterie.

Les femmes choïſiſſent pour leur robe de deſſus du drap fin ou quelqu'étoffe de ſoie : cette robe ſe ferme par des boutons & eſt ſerrée par une ceinture au-deſſous de la poitrine. Leur ſein eſt couvert d'une ſorte de mantille ornée de pieces de monnaie, de coquilles & de grains de verre. Elles partagent leurs cheveux en deux nattes & ſe ceignent le front d'un bandeau. Leur bonnet qui ſe termine en pointe eſt chargé des mêmes ornements que la mantille, auſſi bien qu'un morceau d'étoffe qui tient à la coëffure & deſcend entre les épaules. Les filles laiſſent pendre leurs cheveux diviſés en un grand nombre de treſſes, & y attachent des rubans & des franges qui deſcendent juſqu'au-deſſous des jarrets.

Les Bachkirs obſervent dans le choix

dent dans la campagne. Un ...mences pres-
divise en plusieurs cam... ...ine. Leurs repas
guere plus de cin... Ils vivent alors de
nies. ...arre, de poisson sec, de

...uent guere d'autres bes-

C ... ...aux qu'ils voient attaqués de
...ou qui ont été blessés par les
Habi... ...carnaciers. Leur nourriture la
...commune est une soupe de viande
...claire. Ils n'ont point alors de lait
fermenté ou distillé : mais ils y suppléent par de petits fromages d'un lait fort aigre & seché à la fumée : ils les broient, en font infuser la poudre dans de l'eau & en tirent une boisson acidule dont ils ne peuvent se passer.

Ceux qui cultivent la terre se procurent de la farine & du gruau. Pour eux le pain est plutôt un régal qu'un aliment ordinaire. Ils ne le mangent pas avec la viande ou le poisson, mais à la fin du repas comme une sorte d'entremets. C'est moins du pain qu'une espece de galette : leurs femmes pétrissent la farine avec leurs mains sales, y ajoutent un peu

e sel & enterrent cette pâte sous la cen-
chaude. Elles la retirent quand elle est
y enfoncent un bâton & la présen-
au feu pour donner de la couleur à
a croute.

On trouve des Bachkirs capables de manger, en un repas, quinze livres de viande & de boire douze pintes de Koumisse. Mais, en hiver, leur vie est généralement si misérable, qu'ils deviennent maigres, tristes, blêmes, presqu'incapables d'agir. On peut attribuer en partie cette langueur aux mauvais air qu'ils respirent dans leurs huttes. Au retour du printemps, les hommes & les bestiaux reprennent leur premiere vigueur.

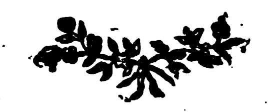
Ceux qui cultivent quelques portions de terre, restent dans leurs villages jusqu'à ce qu'ils aient fait les semailles : les autres rentrent le plutôt qu'il leur est possible dans les stepes où ils logent sous des barraques d'écorces. Tous boivent alors le suc qu'ils tirent du bouleau en faisant à l'arbre des saignées : cette boisson agréablement acide est un excellent anti-

ſcorbutique & répare le mal qu'avait fait en eux l'air ſtagnant de leurs huttes d'hiver.

Chaque établiſſement d'été eſt formé par une même famille. L'abondance du lait revient avec celle des pâturages, & c'eſt alors preſque la ſeule nourriture de la nation. Ils le font fermenter, ils le diſtillent, ils le mêlent avec de l'hydromel pour en augmenter la force : l'ivreſſe devient générale ainſi que l'embonpoint. Ils ne vont plus à la chaſſe ni à la pêche, ils ne font cuire ni galettes ni gruau, à moins qu'ils n'aient à conſommer quelques reſtes de leurs proviſions d'hiver : ils ne tuent plus de beſtiaux que les jours de fêtes ; enfin c'eſt au lait ſeul qu'ils doivent leur vigueur nouvelle & le brillant éclat de leur ſanté. Il ſemble qu'en changeant de maniere de vivre, ils ſoient devenus d'autres hommes. Ils étaient en hiver doux, ſérieux, traitables, économes : ils ſont en été, gais, coleres, emportés, diſſipateurs. Ils ſe plaiſent à ſe traiter entre eux, à régaler les étrangers.

Jamais ils ne laissent partir leur hôte sans lui donner une provision de Koumisse, quand ils devraient en manquer eux-mêmes. Les convives ne peuvent faire une plus grande politesse que de piller & d'emporter les restes du repas, dût leur hôte mourir ensuite de faim.

Mais les mets & les vases dans lesquels ils les servent sont d'une égale malpropreté. Si des ordures surnagent en trop grand nombre sur le lait, ils n'ont d'autre maniere de le nétoyer que de le passer dans une vieille calotte.



CHAPITRE III.

Industrie, richesses, armes des Bachkirs.

Les Bachkirs ont quelque connaissance de l'art d'écrire, ils ont des écoles : mais comme ils choisissent dans leur nation leurs prêtres & les instituteurs de la jeunesse, ils restent dans la plus profonde ignorance.

Avec quelque connaissance du travail des terres, ils ont conservé pour la vie pastorale un penchant qui les détourne de l'agriculture. Ils sement peu de grain ; leurs récoltes, qui leur fournissent seulement quelques ressources pour l'hiver, sont loin de suffire à leur consommation.

Ils se donnent avec plus de succès à l'éducation des abeilles. Ils leur creusent des ruches dans les arbres, ils ont inventé toute sorte de moyens, d'armes & de piéges pour les garantir contre les attaques des ours. Un seul homme possède quelquefois jusqu'à cinq-cents ruches.

Ils ſavent aſſez bien reconnaître les montagnes qui renferment des mines ; mais, comme les Tatars, ils ſe feraient une honte de les exploiter eux-mêmes. Il faut avouer auſſi qu'ils n'ont pas la force que ce travail exige. Ils ont coutume de les louer pour le terme de ſoixante ans, à des entrepreneurs ruſſes, & ils leur abandonnent l'étendue de forêts néceſſaire pour les forges. Les plus pauvres d'entre eux ſe mettent à gages pour porter le minerai.

Les femmes ſavent fabriquer, fouler & teindre des draps étroits & groſſiers ; elles couſent elles-mêmes les vêtements de toute la famille. Elles font un peu de toile de chanvre ; mais elles tiſſent plutôt le fil de l'ortie commune, parceque cette plante n'exige pas de culture, & elles n'en tirent jamais qu'une toile fort groſſiere. Elles n'ont pas l'uſage mal ſain de faire rouir dans l'eau leur chanvre ni leur ortie ; elles les laiſſent ſécher à l'air ſur leurs huttes pendant l'automne & l'hiver ; elles en ſéparent enſuite l'écorce & les pi-

lent dans des mortiers de bois. Les hommes ont l'art plus difficile de fouler des feutres & de tanner des cuirs.

C'est dans leurs troupeaux que consiste leur principale richesse ; c'est sur-tout de leurs chevaux qu'ils tirent tout ce qui leur est nécessaire, viande, lait, vases, fourrures. Ils ont à-peu-près autant & même un peu plus de brebis que de chevaux, & moitié moins de bêtes à cornes : ils élevent aussi quelques chevres & les riches seuls ont des chameaux. Un homme du commun n'a guere moins de trente à cinquante chevaux, beaucoup en ont cinq-cents & quelques-uns mille, deux-mille & au-delà. Leurs brebis sont de l'espece à grosse queue : ils recherchent les autres pour la finesse de la laine.

Les plus riches des Bachkirs sont ceux qui vivent à l'est de l'Oural & dans la Province d'Isset. Quelques uns ne possedent pas moins de quatre-mille chevaux qui s'engraissent dans les plus riches pâturages : les taons, les cousins les forcent au mois de Juin à quitter ces belles prai-

ries pour se retirer sur les montagnes; les chevaux dépérissent alors, mais ils reprennent leur premiere vigueur lorsqu'au mois de Juillet ils redescendent dans les plaines.

Quoique les Bachkirs éprouvent un hiver long & très rigoureux, ils abandonnent leurs troupeaux à la nature. Ils n'ont ni granges ni greniers; ils amassent seulement un peu de foin qu'ils rangent en tas autour des arbres & le réservent pour les bestiaux malades. Les autres cherchent sous la neige un peu d'herbe ou de mousse, & sont souvent réduits à se nourrir de l'écorce des jeunes ormeaux. On se contente d'envelopper les chameaux de quelques méchantes couvertures de feutre qu'on leur coud autour du corps. Le bétail, à la fin de l'hiver, est maigre, faible, exténué. Quoique les femelles ne soient jamais séparées des mâles, il est rare qu'elles mettent bas hors de saison, parceque l'état d'épuisement dans lequel les bestiaux tombent en hiver s'oppose à la génération. Les

Bachkirs, à l'exemple des Kalmouks, ne laissent tetter les poulains & les veaux que la nuit, & profitent pour eux mêmes du lait que les meres donnent pendant le jour.

Leurs armes sont l'arc, les flêches, la lance, le casque & la cotte de mailles : ils reçoivent des Russes des sabres, des fusils & des pistolets. C'est un spectacle singulier que celui d'une armée Bachkirienne : nul ordre dans les marches, on ne se met en rang que lorsqu'on s'arrête. Chacun conduit un cheval de main qui porte toutes ses provisions de bouche : la charge est faible ; elle ne consiste qu'en du fromage, en du bled séché au feu & en un petit moulin à bras pour le réduire en farine. Chaque guerrier, vêtu de sa longue robe, s'équippe comme il peut ou comme il lui plaît. L'un s'est procuré toutes les especes d'armes, & porte avec lui un arsénal entier ; l'autre possede à peine une mauvaise arme offensive. C'étaient de semblables troupes qui rendaient si nombreuses & si peu for-

midables les armées des anciens Perses.

Ils sont tous bien montés, tirent bien de l'arc & manient fort adroitement leurs chevaux. Une poignée de Bachkirs se rend aisément victorieuse d'une forte troupe de Kirguis, & quelquefois un seul de leurs régiments traverse toute une horde Kirguise, met en fuite par son seul aspect tous les ennemis qu'il rencontre, & revient triomphant sans avoir fait la moindre perte.

CHAPITRE IV.

Mariage, religion, superstitions des Bachkirs.

Les Bachkirs ont ordinairement deux femmes, mais il est bien rare qu'ils en aient davantage. Le kalym consiste en bestiaux. Une femme coûte d'achat depuis quinze jusqu'à deux-cents pieces de bétail; mais elle en rapporte la moitié pour sa dot. On choisit l'été pour célébrer les noces afin de pouvoir prodiguer le

koumysse à cette fête. C'est le Moullah qui consacre le mariage : après avoir uni les deux époux, il présente une fleche au mari : « Sois brave, lui dit il, & protege « ta femme ».

Avant que la nouvelle épouse soit emmenée à l'habitation de son mari, qui est le plus souvent dans un autre village, elle va faire, en pleurant, ses adieux dans toutes les huttes voisines. Elle rentre encore dans la maison paternelle, elle y embrasse l'outre qui renferme le koumisse, cette outre révérée, qu'on serait tenté de prendre pour un dieu domestique ; elle lui rend grace de l'avoir si long-temps nourrie, & finit par y attacher quelque offrande. Tout le canton la reconduit, & on charme en buvant l'ennui du voyage.

Les noces & les fêtes religieuses sont égayées par des festins, des danses & des chants. Les hommes luttent ensemble, se font des défis à l'arc & à la course des chevaux. Dans des especes de pantomimes, ils contrefont avec beaucoup

d'adresse les hommes & les animaux : quand ils imitent le chant de quelque oiseau ou le cri d'un quadrupede, si l'on cesse de regarder l'acteur, on croit entendre l'animal qu'il contrefait.

Ils mettent dans leur chant la plus vive expression, peignent par le geste, par l'inflexion de la voix, par les traits de leur visage, les sentiments & les actions de leurs héros, & inspirent tour-à-tour l'admiration, la tristesse, la terreur & la pitié.

Ils portent, pour écarter les mouches, des éventails sur lesquels ils écrivent des chansons. Le sujet roule ordinairement sur les exploits de leurs guerriers, sur les aventures des voyageurs ou sur quelques métamorphoses. Ils n'ont que des chansons pour conserver la mémoire de leurs hommes célebres : telles étaient encore, du temps d'Homere, les annales des Grecs : mais les poëtes Bachkirs ne sont pas des Homeres.

Les Bachkirs professent depuis longtemps le Mahométisme ; on ignore même

à quelle époque ils l'ont embrassé : mais cette religion, qu'ils suivent sans en connaître les principes ni même les pratiques, n'a pu les arracher aux anciennes superstitions du Chamanisme ; ils y sont encore plus confirmés par l'exemple de leurs Moullahs, aussi peu instruits que le reste du peuple. Les jours de fête, ils présentent au soleil, en se prosternant devant cet astre, les prémices de l'animal qu'ils ont tué pour le repas. Ils suspendent une tête de cheval dans les endroits des forêts où ils ont établi leurs ruches, & ils croient par là préserver leurs abeilles de tous les maléfices. Ils ont des sorciers & ils les craignent, car ces deux faiblesses sont inséparables. Ces fourbes conjurent les malins esprits, les voient dans les ténebres, les poursuivent, les combattent, les blessent : ils pourraient même dire qu'ils les tuent, ils trouveraient peu de contradicteurs.

M. Lépékhin fut témoin des prestiges d'un de ces imposteurs. Une femme était attaquée de tranchées spasmodiques sur

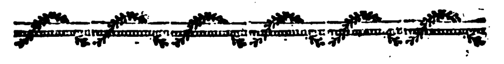
la fin de sa grossesse, & l'on ne manqua pas d'attribuer cette maladie à la persécution d'un esprit malfaisant. Le sorcier promettait de le chasser : une foule de jeunes personnes des deux sexes était rassemblée dans la hutte de la malade ; car les gens superstitieux croient par-tout que la multitude en impose aux malins esprits. Après un petit repas, toute cette jeunesse se mit à danser en jettant des cris perçants ; le sorcier se distinguait par la vivacité de sa danse, par la force de ses cris & par ses horribles contorsions : il était armé d'un sabre & d'un mousquet. Il recommanda bien aux trois hommes les plus vigoureux de l'assemblée de se tenir aux pans de sa robe & de ne le pas lâcher pendant qu'il combattrait l'esprit. Bientôt on vit ses traits s'altérer, la fureur se peignit sur son visage ; au bruit qu'on venait de faire, succéda le plus profond silence. Le sorcier s'approcha de la fenêtre, feignit d'appercevoir le démon, prit son mousquet, tira, & l'explosion fit trembler la cabane. Aussitôt il s'élança

hors de la chambre, pouſſant des hurlements affreux & frappant l'air de ſon ſabre : il revint, aſſura qu'il avait bleſſé l'eſprit, qu'il l'avait pouſſé juſques dans la riviere & qu'il n'oſerait plus revenir ; il montra même du ſang. Cependant la malade, long-temps tourmentée par le bruit, & ſaiſie d'effroi à la vue des preſtiges du fourbe, rendit quelques inſtants après le dernier ſoupir.

Les Bachkirs ont une fête qu'ils appellent Saban, ou fête de la charrue. Les jeunes garçons ſe raſſemblent la veille, forment une cavalcade, & parcourent tout le village en jettant de grands cris. Il faut que le maître de chaque habitation leur faſſe un petit préſent qui conſiſte le plus ſouvent en œufs de poules. Après avoir mis toutes les maiſons à contribution, ils ſe ſéparent. Mais le lendemain, avant le lever du ſoleil, la troupe ſe raſſemble de nouveau, ſort à cheval dans la campagne, s'éloigne, retourne ſur ſes pas, &, courant à toute bride, elle regagne le village. L'entrée

en eſt occupée par une foule de ſpectateurs des deux ſexes : à leur tête, un jeune garçon & une jeune fille tiennent, au bout d'une perche, un mouchoir bordé d'une broderie de différentes couleurs. C'eſt le prix du cavalier qui devancera ſes rivaux à la courſe. Le vainqueur eſt reçu au bruit des applaudiſſements. Si deux cavaliers arrivent à la fois & ſaiſiſſent enſemble le mouchoir, la victoire eſt indéciſe : ils recommencent un nouveau combat, & ſe diſputent le prix à la lutte. Tous les habitants ſe rendent enſuite à la moſquée & ſe mettent en prieres pour obtenir d'heureuſes ſemailles. Un feſtin général commence, la jeuneſſe ſe pique d'épuiſer tous les amuſements qu'elle connaît ou qu'elle peut inventer, & l'on commence les labours.





NEUVIEME SECTION.

Des Tatars Nogais.

CHAPITRE I.

Des Nogais en général.

LA horde des Nogais fut long-temps la plus célebre de l'Occident après celle du Kaptchak, & elle s'est mieux soutenue que toutes les autres. Nous avons dit dans l'histoire de Russie que cette horde fut fondée dans la treizieme siecle par Nogai, Général Tatar, qui, après avoir soumis les nations qui vivaient sur la côte septentrionale de la Mer-Noire, ne voulut pas avoir travaillé pour le Khan du Kaptchak, & se forma dans le pays des vaincus une domination particuliere.

Ce sentiment est appuyé sur des autorités respectables, sur de justes présomptions, & paraît même l'être sur les faits.

Cependant des historiens occidentaux, suivis par Pétis de la Croix, font remonter plus haut l'origine des Nogais. Ils racontent que deux des plus célebres Généraux de Tchinguis-Khan, après les avoir vaincus en 1223, les forcerent à se soumettre à Touchi son fils.

On sait du moins que cette horde est restée en possession de la plupart des pays qu'elle occupait dès le treizieme siecle : on la trouve répandue au nord de la Mer-Caspienne, le long des branches du Caucase & des côtes septentrionales & occidentales du Pont-Euxin, près des Palus-Méotides, sur les bords du Volga, du Terek, de la Kouma, du Kouban, dans l'ancienne Chersonnese taurique, à qui elle a fait donner le nom de Crimée; enfin sur les rives du Dnepre, du Dniestre & même jusques sur les bords du Danube. Cette horde s'est avec le temps subdivisée en plusieurs hordes plus ou moins puissantes, dont quelques-unes ont plusieurs fois changé de demeure & de nom.

On trouve dans les usages, dans les mœurs de ces Tatars des variétés sensibles : cependant comme la plupart sont restés dans les contrées occupées autrefois par leurs ancêtres, comme ils se sont peu mêlés avec des nations étrangeres, ou avec d'autres hordes de la même race qu'eux, ils se font reconnaître par des conformités non moins frappantes. On voit chez eux des hommes de toutes les tailles; mais la conformation de leurs traits rend en général témoignage à leur origine : ils ont les yeux petits, la bouche grande, le teint brun, les yeux noirs. Leur caractere n'est pas moins marqué : hardis, propres à faire une attaque impétueuse, prompts à se rebuter quand ils trouvent de la résistance, amis du brigandage & peu fideles à leur parole; aimant les femmes & les traitant avec le plus profond mépris, les prêtant à leurs amis, à leurs hôtes, à des étrangers, à des voyageurs, comme ils prêteraient des chevaux de leurs écuries; humains, hospitaliers sous leurs tentes, se faisant,

dans leurs courses, un jeu du pillage & du massacre; possédant comme tous les peuples des qualités contradictoires, ne les cachant pas aussi bien que les peuples plus policés, faisant par conséquent plus de mal dans quelques occasions, mais ayant bien moins de profondeur dans leur méchanceté & bien plus d'excuses dans leur ignorance.

Tous ont conservé leur langue originelle, mais ils l'ont corrompue, & elle se trouve divisée en autant de dialectes que l'on compte de hordes différentes. Tous pratiquent le mahométisme suivant l'interprétation de la Sounne, c'est ce que nous appellons la secte d'Omar: mais, comme leurs Prêtres ne sont pas plus éclairés que le reste du peuple; comme ils n'ont ni le moyen, ni l'envie, ni même l'idée de s'instruire; ils mêlent avec leur religion actuelle qu'ils connaissent mal, des restes de leur ancienne idolâtrie qu'ils ont oubliée.

Ils ont une nombreuse noblesse, & même une classe de Princes autrefois puis-

ſants, aujourd'hui pauvres & mépriſés ; parceque tous les genres d'oppreſſion qu'ils exerçaient dans le temps de leur ſplendeur, ont fait fuir loin d'eux la plupart de leurs ſujets.

L'habillement des Nogais differe peu de celui des Tatars de Kazan. Les femmes de pluſieurs hordes, ont, comme les Tchérémiſſes, une courroie qui pend derriere leur coëffure, & qui eſt chargée de grains de corail, ou de verre & de pluſieurs autres ornements. Elles portent des bracelets, des boucles d'oreilles, & pluſieurs ont un anneau, quelquefois enrichi de perles ou de pierreries, qui leur perce la cloiſon du nez & qui leur deſcend ſur la bouche : cette parure bizarre n'eſt pas étrangere aux femmes d'Aſtrakhan, & eſt commune à toutes celles des bords de l'Akhrouba. Mais, en général, les femmes des Nogais, avilies dans leur ménage, peu reſpectées de leurs enfants, dédaignées de leurs époux, traitées par eux avec la plus grande rigueur & même avec inhumanité, ſe négligent elles-mê-

mes, désesperent de leurs charmes, semblent les ignorer, & partager par leur humilité le mépris qu'on a pour elles.

CHAPITRE II.

Différentes hordes de Nogais.

Les Nogais furent long-temps maîtres de la ville d'Astrakhan; on trouve des Auteurs qui leur en attribuent la fondation, quoique, suivant d'autres, elle existât même avant l'incursion des Tatars dans les contrées occidentales. On sait du moins qu'ils y établirent le siége d'une de leurs dominations. Quand cet état fut soumis à la Russie dans le seizieme siecle, de nombreuses familles des vaincus aimerent mieux subir le joug & payer le tribut aux vainqueurs, que d'abandonner le lieu de leur naissance. Leurs descendants sont distingués, suivant leur maniere de vivre, en Tatars de la ville, Tatars des villages, & Tatars errants.

Ceux de la ville ont, pour les uſages, la plus grande conformité avec les Tatars de Kazan. La conformation de leurs traits témoigne qu'ils ſe ſont ſouvent alliés avec les Kalmouks. Ils ont la peau d'un gris foncé, les cheveux noirs, la tête large & plate, les joues quarrées & charnues, le menton pointu, le nez petit & écraſé, les oreilles grandes & détachées de la tête. Leur taille eſt moyenne & bien priſe ; ils acquierent rarement un embonpoint remarquable.

Bien plus éclairés que tous les autres Nogaïs, leur caractere eſt ſupérieur, leurs mœurs plus douces, leurs manieres plus civiles, leur vie plus réglée ; en eux enfin les qualités de l'ame ſont plus eſtimables. Comme ils ont de bonnes écoles, & qu'ils ne croupiſſent pas dans la même ignorance, ils ont conſervé dans leur langue plus de pureté. Mieux inſtruits des principes de leur religion, ils en obſervent plus régulièrement les pratiques. Leurs moſquées ſont nombreuſes & bien entretenues. Outre un Agoun ou Chef

du

du Clergé, ils s'enorgueilliſſent de poſſéder aujourd'hui un Cheik ou deſcendant de Mahomet. Cet homme jouit, de ſon vivant, de la vénération qu'on accorde aux Saints après leur mort. Il ſe diſtingue par un maintien recueilli & par une vie auſtere & pénitente : mais le reſpect qu'il inſpire, & la diſtinction d'un grand turban verd, à la turque, qu'il ne néglige jamais de porter, le conſolent de toutes les macérations auxquelles il ſe condamne.

Les Tatars occupent dans Aſtrakhan un quartier conſidérable. Leur bazar ou marché contient un grand nombre de boutiques très bien fournies. Ils font un commerce très étendu avec les Arméniens, les Perſans & les Boukhares. Leurs manufactures de maroquin, de toiles de coton, de camelots & d'étoffes de ſoie ſont célebres. Ils fabriquent, avec la graiſſe des phoques de la Mer Caſpienne, & avec les cendres des plantes ſalées de leurs ſtepes, un ſavon très recherché. Les femmes filent un coton de la plus grande fineſſe.

Elles ſemblent avoir emprunté des Arméniennes le goût de leur parure. Elles treſſent leurs cheveux, portent des bonnets plats de martre zibeline, & ne ſortent que voilées. Leurs ceintures, ornées de garnitures d'argent, s'attachent avec une boucle.

Les jeunes gens gardent leurs cheveux qu'ils portent courts, ſe raſent la barbe ou ne ſe réſervent tout au plus que des mouſtaches : les vieillards ſe raſent la tête, & aiment à ſe diſtinguer par une barbe vénérable. L'habit des uns & des autres reſſemble à celui des Tatars de Kazan.

Leurs mariages ſont précédés de longues formalités. On fait toujours la demande long-temps avant les noces & quelquefois les fiançailles ſe célebrent avant que les futurs époux aient atteint leur cinquieme année. C'eſt une vieille femme qne les parents du garçon chargent d'aller faire la demande à ceux de la fille : c'eſt elle qui négocie le kalym. La valeur en eſt toujours proportionnée

aux fortunes, & l'on ne manque pas d'y joindre quelques autres présents.

C'est un jour de cérémonie & de fête que celui où le futur époux doit présenter le kalym aux parents de son épouse. Des tambours & des fifres ouvrent la marche, & sont suivis d'une foule de jeunes hommes. Un parent de l'époux, ou l'un de ses valets conduit son cheval richement enharnaché. Le kalym est porté avec une pompe qui dédommage la vanité des frais onéreux qu'exige l'usage : plusieurs hommes portent des plateaux chargés de riz cuit, de viandes préparées, de fruits confits & de tous ceux que la saison procure. Ce nombreux cortege se rend en bon ordre à la maison du futur beau-pere : les amis des deux familles s'y rassemblent. Ce n'est pas dans ces occasions que les amis sont rares : la maison n'est presque jamais assez vaste pour les contenir, on est obligé de dresser des tentes pour les recevoir. Si l'épouse est en âge nubile, elle paraît dans l'assemblée, couverte d'un voile;

ſes compagnes l'environnent, & elle prend modeſtement la derniere place. Le fruit, le riz, les viandes ſont diſtribuées aux aſſiſtants que l'eſpoir d'un bon repas avait ſeul attirés, & qui emportent chez eux ce qu'ils ne peuvent conſommer ſur la place.

Trois jours après commence une nouvelle fête, & c'eſt le pere de la future épouſe qui en fait les frais. L'amant, après le repas, a la permiſſion d'entrer dans la chambre où ſa maîtreſſe eſt aſſiſe avec ſes compagnes. Il fait exécuter devant elle un concert d'inſtruments & de voix. Un voile épais la lui cache; l'imagination, ſouvent trompeuſe, a ſeule droit de le percer, & les agréables illuſions qu'elle enfante ſeront peut-être un jour cruellement diſſipées.

Il ſe paſſe ſouvent pluſieurs années entre la cérémonie des fiançailles & celle des noces. Lors même que les deux partis ſont en âge nubile, elles ne ſe célebrent guere que ſix mois après l'offre du kalym. Pendant un ſi long délai, l'a-

mant doit éviter l'aſpect des parents de ſa maîtreſſe, mais il ne lui eſt pas défendu de s'introduire furtivement auprès d'elle. Le jeune Gmélin aſſure même qu'il lui eſt permis de ſe gliſſer dans ſon lit, mais ſous la garde de quelques vieilles ſurveillantes qui tiennent des torches allumées. Avec les traits & les armes des furies, elles n'en ont pas toujours l'inflexibilité : l'argent les adoucit, l'argent les endort, & il paſſe pour conſtant que la fleur virginale eſt ſouvent flétrie avant le terme où la loi permet de la cueillir.

Les nouveaux époux ne peuvent ſortir de la chambre nuptiale les trois premiers jours qui ſuivent la célébration des noces. Pendant qu'ils goûtent les charmes ou qu'ils ſupportent l'ennui de ce long tête-à-tête, la folle gaieté regne dans leur maiſon, & leurs amis ſe livrent aux plaiſirs bruyants de la danſe & de la table. La jeune mariée ne connaîtra long-temps d'autres diſtractions que l'amour & les careſſes de ſon époux : elle eſt condamnée à garder

la chambre jusqu'à ce qu'elle devienne mere, & les épouses stériles restent plusieurs années dans une entiere solitude.

Les Tatars villageois de la dépendance d'Astrakhan se nomment Aoulni dans leur langue, parceque le mot *Aoul* signifie village. Ils ne sont sédentaires que dans la mauvaise saison, ou qu'autant qu'ils sont retenus par leurs faibles cultures. Le commerce leur est interdit : ils sement un peu de millet, le font légèrement griller & le mangent sans autre préparation, ou ils en forment du Kourmatche en le faisant cuire avec du beurre. Le peu d'aisance dont ils jouissent leur est procuré par le débit des plantes potageres qu'ils recueillent & qu'ils vendent dans la ville. Ils reçoivent en échange de la farine & du gruau, & ils ont appris des Russes à faire du pain. Ils mangent du cheval, du mouton, du bœuf. Au lieu de faire cuire le poisson, ils le laissent sécher au soleil.

Leurs huttes, leurs ustensiles, tout, dans leurs ménages, annonce la misere.

Dès que le froid cesse de se faire sentir & qu'ils ont fini leurs semailles, ils se répandent dans la campagne. Leurs tentes ou huttes d'été sont plus petites, plus incommodes, moins industrieusement construites que celles des Kalmouks. Le grillage en est moins utile, précisément parcequ'il est plus solide : cette solidité, contraire à sa destination, le rend trop embarrassant pour qu'il puisse être transporté ; il faut l'abandonner quand on change de place : on emporte seulement le feutre dont il est couvert, & on le charge sur une charrette qu'un homme traîne aisément. Quand on s'arrête de nouveau, après une longue marche qui fait sentir le besoin du repos, il faut se mettre au travail, se procurer les matériaux d'une nouvelle cage, les préparer, les rassembler, les dresser. Ces sortes de tentes n'ont pas de forme constante & déterminée : les unes sont rondes, les autres angulaires; mais toutes sont si basses qu'on ne peut s'y tenir debout.

La religion mahométane défend en

vain à ces Nogais l'usage des liqueurs fortes ; ils boivent de l'eau-de-vie de grain qu'ils achetent des Russes, & ils composent eux-mêmes un hydromel dont trois verres au plus suffisent pour enivrer (1).

Les Tatars vagabonds du district d'Astrakhan ont la réputation d'être sobres. Ils vivent sous des tentes arrondies & qui ressemblent à nos ruches de mouches à miel. Elles sont construites comme celles des Tatars Aoulni. Les riches les couvrent de feutre ; les pauvres, de nattes de jonc. Plusieurs de ces Tatars, protégés par la Russie, ne lui paient aucun tribut, ne sont soumis envers elle à aucun devoir de sujets. On célebre la bonté de leurs mœurs privées ; leurs mœurs

(1) Ils appellent cet hydromel Balbouzan. Quelques lecteurs seront peut-être curieux de connaître la composition de cette liqueur si ancienne dans le nord, & qui était familiere aux Russes dès les premiers temps de leur domination. La voici telle qu'elle est rapportée par Gmélin le neveu.

publiques ſont déteſtables, & c'eſt le caractere des peuples qui ont de l'énergie & qui n'ont pas fait encore aſſez de progrès dans la civiliſation. Fideles à leurs uſages qui ſont leurs ſeules loix, & regardant le brigandage comme la premiere de ces loix, ils inquietent tous les peuples voiſins qui ne ſont pas alliés de la Ruſſie. Eux-mêmes ne jouiſſent pas du calme intérieur; il leur eſt ravi par leur turbulence & leur anarchie, & ils trouvent dans leur propre caractere la punition des maux qu'ils font éprouver aux autres. Comme on ne peut avoir en eux beaucoup de confiance, la Ruſſie garde toujours quelques ôtages de leurs familles les plus diſtinguées.

On trouve des hordes de Nogais ſé-

On fait diſſoudre trente trois livres de miel dans ſoixante & cinq pintes d'eau. On met dans un pot deux pintes de levure de biere & une livre de farine de froment avec quatre pintes de cette eau miellée. On fait bouillir enſuite une livre de houblon dans treize pintes d'eau & on laiſſe l'eau ſe réduire à moitié. On verſe dans le pot deux

dentaires près du Caucase dans les villages voisins du Térek, du Kouban, de la Kouma & ailleurs. Ils n'ont que de méchantes cahutes construites d'un tissu de broussailles recouvert de terre. Souvent ils les détruisent en une nuit pour aller les construire ailleurs le lendemain. Ils sèment du seigle, du blé sarrasin, du millet, du chanvre, du lin; ils ont même des plantations de tabac : mais toujours amoureux de leur premiere vie nomade, ils s'adonnent principalement à élever des troupeaux. Ils y réussissent moins que les hordes purement errantes, & sont à la fois de pauvres cultivateurs & des pasteurs peu fortunés.

Les Nogais Koundoroviens errent dans la stepe des Kalmouks, près de l'Akh-

---

pintes de cette eau houblonée, on place le pot dans un endroit chaud, & on laisse ce mélange pendant trois ou quatre heures en fermentation. On le mêle alors avec le reste de l'eau miellée, on verse le tout dans un tonneau, & on laisse la liqueur fermenter pendant vingt-quatre heures dans un lieu tempéré. On peut alors la tirer au

touba : c'est une riviere qui sort du Volga & qui suit jusqu'à la mer un cours parallele à celui de ce fleuve. Ils ont des tentes qui ne peuvent se démonter : quand ils décampent, ils les transportent sur des chariots à deux roues, & se ménagent ainsi des abris qui les suivent toujours & dont ils profitent dans les moments de repos. C'est un spectacle singulier de voir des especes de villages errants dans des plaines immenses. Toutes les richesses de leurs ménages consistent en des chaudrons, de la vaisselle de bois ou de cuir, des gourdes pour contenir les liqueurs, des couvertures de feutre ou de jonc, des haches & des charrettes.

Leurs biens sont leurs bestiaux ; ils ont des chevaux, des bêtes à cornes, des

---

clair & la boire ; mais si l'on veut lui donner le plus grand degré de force dont elle soit susceptible, on transvase la liqueur tirée au clair dans un autre tonneau, & on la laisse encore fermenter pendant huit & même quinze jours, en y ajoutant chaque jour une livre de miel, afin qu'elle ne perde pas sa douceur par la fermentation.

moutons de l'espece de ceux des Kalmouks & de l'espece commune : mais leurs troupeaux sont bien moins considérables que ceux des Kirguis, & leur horde est bien plus pauvre. Ce n'est pas qu'ils manquent d'industrie, mais ils n'ont pas d'aussi riches pâturages. Maltraités par la nature, ils le sont bien plus encore par la foule de leurs petits tyrans qui les ruinent par des tributs multipliés.

Leurs Mourzas sont d'autant plus avides qu'ils ont eux-mêmes peu de fortune. Il en est peu qui possédent mille chevaux, cinq cents bêtes à cornes, deux mille brebis, deux cents chevres & vingt chameaux. La plus grande richesse des particuliers s'éleve rarement au-dessus de deux-cents pieces de bétail de toute espece. Le plus grand nombre n'a même pas de chevaux : ce sont des bœufs qui leur servent de monture, ce sont des bœufs qu'ils attellent à leurs chariots. Ils se nourrissent en été de lait & de racines sauvages; de la viande, du fromage & des farines bouillies font leur nourri-

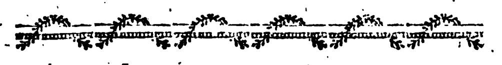
ture d'hiver : presque tous font usage du pain, ce qui n'est pas ordinaire aux nations nomades.

Ils ont, dans leur misere, l'avantage d'être bien placés pour vendre leur bétail aux étrangers. Ceux qui ne possedent rien exercent des métiers dont le nombre est aussi borné que les besoins & les desirs de la nation : on ne trouve guere chez eux que des tailleurs, des cordonniers & des taneurs. Ils méprisent toute industrie paisible & sédentaire, & croient que l'honneur consiste à voler des bestiaux aux hordes voisines.

La horde de Crimée, en partie errante & en partie sédentaire, a vécu long-temps sous la protection, &, à quelques égards, sous la dépendance de la Porte Ottomane. Déclarée libre en 1774 par le traité de paix conclu entre la Russie & la Porte, elle semble ne pas vouloir d'une liberté peut-être trompeuse, due à une puissance chrétienne & toujours suspecte. Elle s'est soulevée contre son Prince, elle l'a déposé, parcequ'elle le

voyait protégé par les Ruſſes, parcequ'il aimait la police & la diſcipline de l'Europe, parcequ'il voulait les civiliſer, eux qui ſe croiraient avilis s'ils étaient policés. Obligés de le rétablir & de ſe ſoumettre, ils tiennent peut-être encore fortement à l'alliance des Turcs par les nœuds de la religion, par les chaînes de l'habitude, par une origine commune : ils ne pourront oublier que leurs Khans, deſcendants de Tchinguis, ſont les héritiers préſomptifs de la Puiſſance Ottomane (1), & ne conſentiront pas volontiers à regarder comme ennemis des peuples qui ſont leurs freres & qui peuvent devenir un jour leurs ſujets.

(1) Quoiqu'il y ait des révolutions dans la Crimée, les Khans ſont toujours choiſis dans la maiſon des Guérei, qui tire ſon origine de Tchinguis-Khan. Si la race des Princes ottomans venait à s'éteindre, c'eſt celle de Guérei qui doit lui ſuccéder.



DIXIEME SECTION.

Des nations du Caucase.

CHAPITRE I.

Enumération des peuples du Caucase.

Si l'on excepte les Géorgiens & les Lesguis qui sont indépendants, qui dominent sur de petites peuplades & qui en protégent d'autres, tous les autres peuples du Caucase sont sous la protection ou sous la domination de la Turquie, de la Perse ou de la Russie. Il semble que les derniers seuls devraient entrer dans notre plan : mais la plupart des autres, comme alliés ou comme ennemis, ne sont point étrangers à l'histoire de Russie sous le regne de Pierre I ; & tous, à-peu-près également faibles, inquiets & inconstants, changent si souvent de parti, passent si souvent par force ou par légé-

reté d'une domination ſous une autre ; varient ſi fréquemment leurs limites, ont entre eux de ſi grandes conformités, qu'on ne peut guere les ſéparer.

Le Caucaſe eſt cette grande chaîne de montagnes qui s'étend du nord-oueſt au ſud-eſt entre la Mer Noire & la Mer Caſpienne. C'eſt une borne qui ſemble avoir été établie par la Nature entre la Ruſſie & la Perſe.

Lorſque tant de nations furent effrayées des exploits ſanguinaires de Tchinguis-Khan & de ſes Généraux, elles chercherent en foule l'aſyle naturel que leur offraient les gorges du Caucaſe ; ſeul réfuge qui pût reſter encore à la liberté. Elles y furent bientôt ſuivies par les hordes du peuple terrible qu'elles fuyaient, ſoit que les vainqueurs fuſſent acharnés à pourſuivre les vaincus juſques dans leurs dernieres retraites, ſoit plutôt qu'ils fuſſent chaſſés eux-mêmes par les diſſentions qui ne tarderent pas à s'élever entre eux, & qui amenerent enfin leur ruine. On ne trouverait nulle part, ſur un

terrein aussi resserré, une aussi grande variété de langues & de tribus. On y voit des freres Moraves, des Persans, des descendants de ces Grecs que le commerce appellait autrefois sur les bords du Tanaïs, & de ces Génois qui dominaient, dans le treizieme siecle, sur les rivages septentrionaux du Pont-Euxin. Les Finnois, les Tatars, les Hongrois, les Slaves, des nations toujours ignorées, d'autres oubliées depuis long-temps; vivent pressées dans les gorges de ces montagnes ou dispersées sur leurs crêtes: il semble que cette inégale contrée ait plusieurs fois offert un asyle à deux parties du monde; elle nous présente des témoignages vivants des malheurs de la terre.

Tous ces peuples ont insensiblement adopté les mœurs, la maniere de vivre, la religion même des Tatars. Liés entre eux par des mariages réciproques, tous ont emprunté à leurs alliés, à leurs voisins, une partie de leur langue, ont perdu une partie de celle de leurs ancêtres & corrompu également l'une & l'autre: on ne

peut dire de presqu'aucun de ces peuples qu'il parle grec, tatar, italien, persan; mais chacun d'eux parle un jargon différent, plus ou moins emprunté de ces langues & de plusieurs autres. C'est cependant, au milieu de cette confusion, la langue tatare qui domine; c'est elle qui contribue le plus à former tous ces idiômes, comme ce sont les mœurs des Tatars qui se trouvent fondues dans toutes les mœurs.

Aussi depuis long-temps a-t-on confondu tous ces peuples, excepté les Géorgiens, sous le nom de Tatars des montagnes. On ne peut plus guere reconnaître l'origine d'aucun d'eux, on chercherait en vain à tirer là-dessus de leur bouche quelques éclaircissemens : ils ne se connaissent pas eux-mêmes; ils n'ont conservé aucune tradition, ils ignorent d'où ils sont sortis, & communément ils ne savent pas même écrire leur langue.

Les Lesguis, dont le pays se nomme Lesguistan, sont placés au Sud-est du Caucase, & distribués en différentes tribus

dont chacune a ſon Prince particulier : la différence de leurs langues & de leurs mœurs doit les faire regarder comme autant de peuples différents. Les uns cultivent les champs ou leurs jardins & pratiquent même quelques arts ; les autres vivent paiſiblement du produit de leurs troupeaux ; d'autres enfin ſont des ſauvages effrénés, indomptables, toujours altérés de ſang, toujours avides de pillage, & devenus célebres par leur férocité dans les troubles qui ont renverſé du trône de Perſe la race des Sophis. On les compte parmi les nations mahométanes, & ils ſe diſent même ſectateurs de la Soune, ſans avoir aucune connaiſſance de ce commentaire du Koran.

On trouve près d'eux, ſur les bords occidentaux de la mer Caſpienne, une domination de ces Troukhmenes ou Tourkomans dont nous avons déjà parlé : leur population eſt nombreuſe, &, comme ils ne ſe mêlent pas volontiers avec d'autres nations, ils ont mieux conſervé leur langue & leurs mœurs originelles. Der-

bent, Boimak, le Chirvan, forment leurs principaux districts. La plus grande partie de cette nation est soumise à un Souverain qui la gouverne sous le titre de Khan, & le reste reconnaît la domination des Puissances voisines.

Une foule de petites tribus, comprises sous le nom d'Ocetes, occupent le centre du Caucase; le plus grand nombre, réuni sous un seul Prince, reconnaît la protection de la Russie & lui donne des ôtages; le reste, partagé sous différents Mourzas, est protégé par le Roi de Géorgie.

Les Tavliniens, (Tavlintsi ou Taoulintsi) sont ainsi nommés parcequ'ils vivent sur les montagnes qui s'appellent Tav ou Taou en langue tatare : la contrée qu'ils occupent se nomme le Tavlistan. C'est à eux que devrait sur-tout appartenir le nom de Tatars des montagnes, si l'on doit cependant appeller d'un nom commun ce mélange de tant de nations qui n'eurent rien de commun dans leur origine. Ces tribus sont sous la protection de la Perse.

Il se parle chez eux au moins cinq langues différentes, qui indiquent autant de différentes races. Leurs districts, séparés les uns des autres, n'ont aucune communication entre eux. Ils cultivent des champs, ils ont des jardins, des troupeaux ; plusieurs ne connaissent même que la vie pastorale : mais tous se réunissent par le goût du brigandage, par leur ignorance, par leur grossièreté.

Il n'est pas rare chez eux qu'un pere marie son fils dans sa quatrieme-année : il lui donne pour épouse une fille nubile & remplit avec elle les devoirs du mariage jusqu'à ce que son fils ait atteint l'âge de puberté. Alors le jeune homme reconnaît pour ses enfants les fruits de ce commerce incestueux.

Quand un étranger fait une visite à quelqu'habitant du Tavlistan, une des filles de la maison lui en fait les honneurs, desselle son cheval, prend soin d'arranger son bagage, le sert à table, le conduit dans la chambre qui lui est destinée & partage son lit. Ce serait marquer une

grossièreté outrageante que de ne pas ré-pondre à cet excès de politesse.

Dans ces mêmes montagnes sont dispersés des restes de ces anciens Avares qu'on a confondus autrefois avec les Sarmates, parcequ'ils se mêlerent avec eux dans leurs excursions. Ils obéissent à de petits Souverains, se croient mahométans, & vivent pauvres & heureux dans leurs villages, sans inquiéter leurs voisins.

Les Bassans vivent aussi sur les montagnes, vers les sources du Kouban. Ce sont originairement des Nogais qui ont abandonné les bords de la Kouma pour leurs nouvelles retraites.

On trouve au milieu d'eux de ces fanatiques de Boheme, connus sous le nom de Herrehuters ou de Freres Moraves. Ils ont anciennement cherché dans ces montagnes un asyle contre les persécutions qu'ils éprouvaient dans leur patrie. Eux-mêmes se donnent encore le nom de Tchéki, & c'est le véritable nom des peuples de la Boheme. Ils ont presque entièrement oublié, dans leur sauvage

retraite, & ce qu'ils avaient conservé du catholicisme, & les pratiques minutieuses qui caractérisent leur secte. Les traits même de leur visage, changés sous un nouveau climat, tiennent peu de leur ancienne patrie. Ils se distinguent cependant encore des peuplades voisines par leur langue, par l'union dans laquelle ils vivent & qui leur a fait donner le nom de Freres, & par quelques cérémonies religieuses qu'ils ont retenues du christianisme.

Les Tcherkasses, ou plutôt Tcherkesses, que nous appellons Circassiens, forment une nation peu nombreuse; mais on confond avec eux diverses peuplades encore plus faibles. Ils occupent les rives inférieures du Kouban & les îles que forme ce fleuve. Plusieurs de leurs tribus se fabriquent, dans les gorges des montagnes, des huttes de roseaux ou de terre. Le Tsar Ivan Vassiliévitch les soumit à sa domination, au milieu du seizieme siecle, & leur fit recevoir le baptême. Ils passerent, dans le siecle sui-

vant, ſous la puiſſance du Khan de Crimée; ils lui donnaient chaque année en tribut une jeune fille, un ſuperbe cheval, & une cuiraſſe de prix. Des Commiſſaires venaient recevoir le tribut; mais ils déshonoraient, ils enlevaient les femmes, maltraitaient les hommes, & faiſaient ſouffrir au peuple les plus cruelles vexations. Les Circaſſiens, pouvant tout haſarder, parcequ'ils n'avaient pas de plus grands malheurs à craindre, ſe révolterent au commencement de ce ſiecle, (en 1708), tuerent les Commiſſaires, battirent l'armée qu'on envoya contre eux, & ſe mirent ſous la protection de la Porte : mais ils ne lui paient point de tribut, & ſont reconnus dans leur indépendance.

Ils vivent à préſent ſous des Princes qu'ils éliſent eux-mêmes, qui n'oſeraient ſe faire obéir, qui n'ont d'autres revenus que leur fortune particuliere, & qui, ne recevant preſque aucune conſidération de leur dignité, cherchent à en mériter par leurs ſervices. Dès qu'ils ceſſent de plaire, ils ceſſent auſſi de régner.

Les

Les Circaſſiens paſſent pour de bons guerriers parmi leurs voiſins qui n'ont que du courage & point de diſcipline. Leurs armes ſont la cotte de mailles, le ſabre, l'arc & les fleches. Leur principal commerce conſiſte dans la vente de leurs chevaux, qui ſont renommés pour leur vîteſſe: mais ils n'ont pas de plus riche revenu que la vente des femmes & le brigandage. Aucun peuple ne les ſurpaſſe dans leur adreſſe à voler des haras de chevaux & des troupeaux entiers. Mais ils obſervent dans leurs rapines des conditions avouées par leurs voiſins, & qui forment entre eux le droit des gens. Si une troupe, qui vient d'enlever un haras ou un troupeau, eſt atteinte par les propriétaires, & qu'elle ne ſoit pas commandée par un Prince ou Mourza, elle peut être traitée comme une bande de voleurs, réduite en ſervitude ou impitoyablement maſſacrée. Mais ſi elle eſt conduite par un Chef, elle devient reſpectable, perſonne n'oſe employer contre elle la force des armes, elle en eſt quitte pour rendre ſa proie, & l'on

assure même que cela se passe de part & d'autre avec beaucoup de politesse.

Quand un jeune Prince est parvenu à sa douzieme année, il rougirait de languir dans la maison paternelle & va servir sous un autre Chef. C'est là qu'il se forme au métier de brigand dont il attend toute sa gloire. Il exerce d'abord son jeune courage à voler les fruits des vergers voisins ; avec le temps il parvient à soustraire des femmes à leurs époux, des filles à leurs peres, des bestiaux à leurs possesseurs ; quand il peut enfin enlever des troupeaux entiers, c'est alors qu'il entre dans le chemin de l'honneur, c'est alors qu'il est reconnu digne de commander à des hommes.

Mais, chez ce peuple brigand, c'est un crime de ravir par la force quelque chose à son voisin, & le nom de voleur est la plus cruelle injure. Avec l'adresse des Spartiates, ils en ont le courage & la fierté.

Ils apprennent dans leurs écoles à lire les caracteres arabes, & c'est avec ces ca-

racteres qu'ils peignent les sons de leur langue. Un grand nombre a quitté le Christianisme pour la religion Mahométane, & d'aveugles chrétiens du schisme grec, ils sont devenus des musulmans aussi peu éclairés.

Les Tchétchingui occupent la partie orientale de la Haute Kabarda, dans le centre du Caucase & vers les sources du Térek. Les Kistes se trouvent dans la Basse Kabarda (1). Les Koumiks qui leur ressemblent, aussi bien que les Tchétchingui, vivent dans des vallées de sable, au bas de la Souncha & du Térek. On trouve chez eux des sources de naphte & d'eaux chaudes. Ces trois peuples sont sous la protection de la Russie; protégés inquiets & dangereux, chez qui leurs protecteurs n'osent voyager qu'avec de bonnes escortes.

Les Ambarlintsi, d'origine persane,

(1) La haute & la basse Kabarda sont séparées l'une de l'autre par le cours du Térek. Cette riviere prend sa source dans les montagnes de la haute Kabarda, ainsi que le Kouban & la Kouma

paient tribut à leur ancienne patrie. Dans toute la nation on compte au plus deux mille hommes, partagés en six dominations différentes.

Les Géorgiens, le plus nombreux des peuples du Caucase, sont répandus sur les bords du Kour, qui est l'ancien Cyrus. Leurs principales provinces sont la Géorgie, la Mingrélie, l'Imiret, la Karvallie & le Kakhet. Chrétiens du rit grec, ils ne sont pas mêlés avec les Tatars, & sont partagés entre deux Souverains indépendants. L'un, avec le titre de Roi de Géorgie, a sa résidence à Téphlis; l'autre est Roi de l'Imiret.

Comme les Géorgiens ne sont ni protégés ni tributaires de la Russie, comme ils different des Tatars par leur origine, leur langue, leurs usages & leur croyance, ils ne seront pas compris dans ce qui nous reste à dire sur les Tatars du Caucase.

---

qui, après s'être gonflée des eaux de plusieurs autres rivieres, s'arrête à deux journées de la Mer-Caspienne, forme des marais couverts de roseaux & se perd enfin sous la terre.

CHAPITRE II.

Mœurs, uſages, induſtrie, religion des Tatars du Caucaſe.

TOUS ces peuples, reſtes de différents peuples de l'Europe & de l'Aſie, qui ſe ſont, à diverſes époques, entaſſés ſur les penchants, dans les gorges, dans les vallées du Caucaſe, ont acquis enſemble, par leur poſition, par leurs alliances, tant de conformités d'extérieur & d'uſages, qu'on peut les ranger parmi les Tatars dont ils ont adopté les mœurs : mais leurs traits ſe ſont perfectionnés par le croiſement des races, & ils ſont devenus l'un des plus beaux peuples de la terre. Leur taille eſt haute, leur ſtature élégante, leur maintien libre, leur teint baſané : leurs yeux bleus ſont petits, mais perçants & bien enchaſſés. Plus heureux s'ils joignaient les vertus intérieures, aux graces de leurs perſonnes & à l'agrément de leur caractere ! Fourbes, parjures, in-

constants, vindicatifs, ils sont d'ailleurs gais, polis, voluptueux; ils aiment la parure & traitent leurs hôtes avec tous les dehors de la bienveillance; généreux par faste & même prodigues, humains en apparence par politesse, constamment brigands par état.

Leurs femmes sont belles, & l'orgueil de leurs maris ne laisse rien manquer à leur parure. Elles ont plus de graces, des manieres plus dégagées, plus polies que celles des autres Tatars : mais sur-tout la beauté, la grace, l'aisance & le goût ne laissent point de rivales aux Circassiennes. La nature les a formées pour plaire, & elles ont épuisé tout ce qu'un art habile à se cacher peut ajouter à la nature. Leurs cheveux d'un beau jaune, tels que la voluptueuse Grece les donnait à Apollon, s'accordent avec douceur à la blancheur animée de leur teint, & celles qui n'ont pas reçu de la nature cet agrément, y suppléent par des teintures.

Le nombre des idiômes, ou, si l'on veut, des dialectes employés sur ce coin

de la terre où tant de nations ſont reſſerrées, ne le cede pas à celui des peuplades. Souvent, dans un village, on parle un jargon qui n'eſt entendu ni dans le village voiſin ni ailleurs, tandis que d'autres langues ſont parlées, ſans aucune différence dans le dialecte, par des nations aſſez nombreuſes. L'ignorance de ces peuples, qui ne ſavent pas même écrire, leur habitude de prononcer de la gorge, celle de ſupprimer dans quelques occaſions une ſyllabe d'un mot, &, dans d'autres rencontres, une autre ſyllabe du même mot; l'uſage où ſont les brigands de corrompre exprès la langue, pour n'être entendus que de leurs complices, uſage pratiqué par ces vagabonds que nous appellons Bohêmiens & qui n'eſt pas moins familier aux brigands du Caucaſe; tout cela a fait, avec le temps, d'un petit nombre de langues, une foule de jargons qui ne peuvent ſe peindre avec nos lettres & qui ne pourraient s'écrire que par une nouvelle convention de caracteres.

On convient cependant que tous ces jargons si variés sont fondés sur la langue tatare : mais, dans plusieurs, on reconnaît des mots qui paraissent ne tenir à aucune langue connue; d'autres sont italiens, slavons & même finnois, ce qui prouve que des nations de race fennique ont aussi contribué, dans quelque temps que ce soit, à la population de ces contrées. Des expressions finnoises abondent tellement dans l'idiôme des Lesguis, qu'on ne peut guere s'empêcher de ranger une partie de ce peuple parmi les nations fenniques. Ce ne sont pas sans doute les Finnois du nord, mais quelques peuplades orientales de cette race, qui seront venues chercher un asyle au midi du Caucase.

Les Tatars du Caucase réunis peuvent lever une armée de cent mille cavaliers, quoique la plupart des peuples ne puissent fournir en particulier plus de cinq-mille hommes. Ils ont pour chefs des Khans, des Beis, des Mourzas. Quelques uns de ces princes ont un pouvoir absolu, &

peuvent difpofer, fuivant leurs caprices, des biens, de la liberté, des époufes, des enfants, de la vie même de leurs fujets. Les autres ont à peine quelque pouvoir, & font dépofés, chaffés, mis à mort, lorfqu'ils donnent le moindre fujet de plaintes & même fans qu'ils en donnent.

Quelques nations ne payent que de très légers tributs, d'autres font obligées de livrer au fouverain la plus grande partie de leur fortune; la plupart lui donnent le dixieme de leurs récoltes, de leurs troupeaux & des bénéfices de leur commerce ou de leur brigandage.

La juftice fe rend toujours, comme en Turquie, d'une maniere expéditive. L'accufé eft puni fans délai, fans inftruction de procès, fans confrontation de témoins, & le plus fouvent fans preuves.

Tous les hommes font foldats; ils doivent, à l'ordre de leurs chefs, fe trouver à leurs frais au rendez-vous avec un cheval, des armes & des vivres. Dans les dangers communs, plufieurs princes

ſe liguent entre eux ; mais jamais toutes les nations ne conviennent de ſe fortifier par une ligue générale. Elles voient avec indifférence, plus ſouvent avec joie, les maux que ſouffrent les peuplades voiſines; elles s'arment pour les aggraver; &, ſans prévoir qu'un même ſort les menace, elles ne penſent qu'à s'enrichir aux dépens des vaincus : toujours diviſées par de faux intérêts, par des offenſes réciproques, elles ſe font mutuellement la guerre, & l'on ne voit preſque jamais régner une paix générale ſur cette petite étendue de pays. La nature elle-même l'a fortifiée : ſes peuples, par leur union, pourraient braver les puiſſances formidables dont ils ſont entourés : mais de folles querelles, de vieilles animoſités, un brigandage réciproque, que ſuivent de nouvelles haines & le deſir de la vengeance, les livrent ſans défenſe à leurs voiſins qui peuvent les attaquer, les vaincre, & non les aſſujettir.

Leurs étroites limites ne leur permettent pas de mener une vie errante. Ils habi-

tent des villages dont les plus forts n'ont que cinquante maisons, & ces maisons ne sont que des huttes de bois & de terre. Chaque village est accompagné d'une tour de pierre, qui, en temps de guerre, sert de défense contre les ennemis & d'asyle aux femmes & aux enfants. S'ils désesperent de se défendre, ils abandonnent leurs demeures, leurs tours, leurs richesses, & cherchent leur sûreté sur des montagnes inaccessibles. Là, sûrs contre l'ennemi, mais livrés à toutes les horreurs de la disette, ils broutent l'herbe, ils fouillent la terre pour y chercher des racines sauvages, ils dépouillent, pour vivre, les arbres de leurs feuilles & de leurs écorces. Ils descendent maigres, exténués, presque mourants, quand le danger est passé, & ne trouvent plus que les cendres de leurs habitations : perte que leur rend peu sensible l'habitude de transporter, par caprice, leurs villages d'un endroit à l'autre.

Des familles entieres vivent sous des tentes ou dans les forêts. Les palais des

Princes font de miférables bâtiments de bois, environnés de cahuttes plus miférables encore, où fe retirent affez indiftinctement les courtifans du Prince, fes valets & fes beftiaux. Les Circaffiens menent une vie plus douce, ont des maifons plus commodes & des meubles plus recherchés.

Ces peuples font pafteurs, agriculteurs, artifans, marchands. Ils fement du riz, du millet, de l'orge, de l'avoine, du chanvre ; ils ont des plantations de tabac affez confidérables. Les Koumiks ont des vergers de mûriers blancs & élevent des vers à foie. La vigne croît d'elle-même fur les montagnes, fans trouver des mains capables de la cultiver.

La douceur du climat ne force pas à faire des provifions de foin pour nourrir les beftiaux en hiver ; on en amaffe tout au plus pour les deux mois les plus froids : ceux qui prennent cette précaution confervent leurs troupeaux en meilleur état, mais la plupart la négligent. Leurs chevaux ne le cedent guere à ceux de l'Arabie, &

ne ſe vendent pas moins de cent piſtoles : ils ſe mettent à genoux, comme les chameaux, pour laiſſer monter le cavalier & ſont très dociles à la voix de leur maître. Les Princes & les nobles ont des haras, dont ils tirent un riche revenu.

Les Tatars du Caucaſe ont des ouvriers habiles à travailler le fer. Ils font, à la maniere des Turcs, des cuiraſſes, des poignards & de ces ſabres ſi eſtimés ſous le nom de damas. Quelques-uns de ces peuples ont des mines de fer & ſavent les exploiter ; les autres achetent ce métal des Ruſſes. Pendant que l'agriculture, les forges, les atteliers, le ſoin des troupeaux occupent les hommes, les femmes filent, tricotent, tiſſent de la toile, fabriquent des draps communs & des étoffes de coton.

Ils entretiennent un commerce aſſez lucratif avec la Géorgie, la Ruſſie, la Perſe, la Turquie. Ils fourniſſent à ces nations des moutons, des chevaux, des cuirs, du beurre, du miel, de la cire, des grains, des fruits ſecs, du coton filé

ou travaillé, du safran sauvage, des armes, & reçoivent en échange des métaux, des draps fins, des étoffes de soie, des fourrures, du sucre. Quand ils reçoivent des monnaies en paiement, ils ne les prennent qu'au poids. On les accuse d'être trompeurs, mais on aime cependant à commercer avec eux, car ils ne trompent pas encore si bien que les peuples civilisés.

Il ne faut pas oublier, parmi les branches de leur industrie, leur adresse, leur audace à enlever des hommes & des bestiaux, comme en parlant d'une nation plus éclairée, on ne manquerait pas de marquer ses progrès dans l'art de la guerre. Chez eux, le succès rend toujours le brigandage glorieux : les Princes y prennent part en personne, ou, s'ils ne s'exposent pas aux dangers, ils partagent du moins les profits. Ils n'épargnent pas leurs voisins les Nogais, mais ceux-ci savent bien leur rendre la pareille & réparer leurs pertes avec usure.

Ils cherchent sur-tout à enlever de

belles femmes : ils les vendent à leurs Princes ou à des marchands Arméniens, qui vont les revendre en Turquie & en Perſe. Les Circaſſiens vendent bien eux-mêmes les leurs ſans qu'on les enleve : c'eſt pour eux une ſource de richeſſe ; une belle Circaſſienne à cheveux jaunes ne ſe vend pas en Turquie moins de ſept mille piaſtres (1). Ce commerce nous paraît plus odieux qu'il ne l'eſt en effet chez ces peuples, parceque nos mœurs ne ſont pas celles de l'Aſie. Il faut ſe rappeller que, dans tout l'Orient, le beau-pere vend toujours ſa fille à ſon gendre, & que celle qui eſt vendue le plus cher eſt en même temps la mieux établie, puiſqu'elle paſſe dans les bras de l'époux le plus opulent : & quel meilleur etabliſſement un Circaſſien trouverait-il pour ſa fille, qu'en la vendant, c'eſt à-dire en la mariant à un Turc aſſez riche pour en donner une ſomme exorbitante ?

L'habit de tous ces peuples eſt à-peu-

---

(1) A-peu-près trente-cinq-mille livres.

près le même ; c'eſt l'habit long des Orientaux. Les Tatars de la Kabarda ſe diſtinguent ſur-tout par la richeſſe & l'élégante majeſté de leur vêtement. Ils ont de très beau linge, de larges culottes, des bottines de maroquin brodées. Leur tunique, ſerrée par une longue ceinture de ſoie, eſt recouverte d'une ample & longue robe de drap fin ou d'étoffe de ſoie dont les manches ſe rejettent en arriere. Un poignard eſt attaché à leur ceinture & leur cimeterre pend à des chaînes d'argent. Ils ſe raſent la tête, & la couvrent d'une calotte d'étoffe d'or ou d'argent ornée d'une riche broderie, & cachée en partie par un bonnet qui monte en s'élargiſſant. Ils revêtent pour la guerre une cotte de mailles & emploient la pique, l'arc & les armes à feu. Les pauvres ſe font des habits d'étoffes de coton ou d'un drap commun qu'ils ont eux-mêmes fabriqué. Le vêtement des femmes reſſemble à celui des Arméniennes ; il eſt fort recherché & coûte cher à leurs époux.

Les peuples du Caucaſe ſe nourriſſent

mieux que les autres Tatars. Ils mangent à table, assis sur des chaises. Ils aiment à boire chaud. Fideles observateurs de la loi de Mahomet sur tous les autres points, ils ne peuvent la suivre dans l'abstinence des liqueurs fortes. Ils boivent du vin; de l'eau-de-vie, de l'hydromel, & une biere forte qu'ils brassent eux-mêmes & qui ressemble à celle d'Angleterre.

Ils accordent tant de préférence à leurs premieres femmes, que l'état des autres devient humiliant : aussi en prennent-ils rarement plusieurs, mais ils se dédommagent par le nombre de leurs concubines. Ils se piquent trop de grandeur & de générosité pour convenir qu'ils achetent leurs femmes; ils disent seulement qu'ils font un présent à leur beau-pere : mais on ne dispute pas avec moins de vivacité, on ne marchande pas avec moins de rigueur sur la valeur de ce présent que chez les autres Orientaux.

Tous suivent la religion de Mahomet : ceux du nord du Caucase sont de la secte d'Omar & ceux du midi de celle d'Ali. On

n'a pas par-tout des Prêtres ni des mosquées, & nulle part des écoles. On tient au Mahométisme sans en connaître les dogmes, on en mêle les pratiques avec celles du Christianisme & du Paganisme. Comme les Mahométans, on fête le vendredi, & le Dimanche avec les Chrétiens : ce n'est pas que ces jours soient consacrés à la priere, mais ils le sont à la débauche & au repos. On enterre les morts suivant les rits des Mahométans ; & souvent, comme s'ils étaient Chrétiens, on éleve des croix sur leurs tombeaux. Dans plusieurs endroits, on a conservé du paganisme l'usage d'offrir des sacrifices de brebis dans le temps des moissons. Enfin, dans cette contrée, on ne voit rien de constant que l'ignorance, l'orgueil, la dépravation des mœurs & le brigandage.



CHAPITRE III.

Digreſſion ſur les Arméniens.

LES Arméniens ne peuvent être compris parmi les nations qui peuplent les environs du Caucaſe; mais on les y trouve dans toutes les villes, dans tous les villages où le commerce leur fait eſpérer quelque profit. Réunis en corps de peuple, ils ne ſont ni dépendants de la Ruſſie ni protégés par elle; mais un établiſſement conſidérable qu'ils ont dans cet Empire nous autoriſe à parler d'eux, comme nous avons parlé des Boukhares.

Ce fut dans le dernier ſiecle qu'ils s'établirent d'abord à Kazan, mais preſque tous y devinrent les victimes de la peſte. Ceux qui échapperent à ce fléau, porterent dans Aſtrakhan leurs eſpérances & leur induſtrie. Leur population y monte à préſent à douze-cents mâles. Ils y jouiſſent des plus grands privileges,

ne paient que de faibles tributs, possedent une maison de ville particuliere, & ont obtenu pour leur religion la plus grande tolérance. Il leur est même permis de faire des processions publiques & d'avoir des cloches à leurs temples.

L'Arménie, située sous un ciel pur & serein, & arrosée par de grands fleuves, est une des plus belles & des plus fertiles contrées de l'Asie. Mais ce pays délicieux, autrefois le théâtre des guerres les plus sanglantes, & toujours mal défendu par ses habitants, est aujourd'hui partagé entre le Persan & le Turc, & languit dans la triste paix de la servitude.

Quelques voyageurs ont vanté la bonne foi des Arméniens, leur économie, leur sobriété : Gmélin le neveu les peint de couleurs bien différentes. Tantôt orgueilleux, tantôt bas, toujours fourbes, ils ne consultent, dit-il, que le vil intérêt : toujours prêts à se parjurer pour garder un bien mal acquis, à sacrifier ce qu'ils doivent avoir de plus cher pour l'augmenter ; empressés, officieux, rampants, s'ils ont

besoin de vous ; capables de vous perdre si vous cessez de leur être utile ; se haïssant mutuellement, & travaillant sans cesse à la ruine l'un de l'autre. Peut-être ne méritent-ils ni tous les reproches dont Gmélin les a couverts, ni tous les éloges des auteurs qui les ont célébrés.

Si la bonté de leurs mœurs est équivoque, leur industrie n'est pas douteuse. Ils ont de bons artisans, des fabricants habiles, des orfevres, des jouailliers, des horlogers ; ils se plaisent au jardinage ; mais leur principale occupation est le commerce. Ils achetent en Russie, & portent dans la Perse, chez les Boukhares & jusqu'à la Chine, de la cochenille, de l'indigo, les belles étoffes de la France, des camelots, de l'or & de l'argent filé, du thé, du caffé, du sucre. Ils rapportent de Perse de la soie, du coton écru & filé, des étoffes de soie & de coton ; & de la Boukharie, du coton, des peaux d'agneaux, de la poudre d'or, des perles & des diamants.

Le bonnet des Arméniens est à-peu-

près de la forme du bonnet quarré de nos prêtres, & est entouré d'une étroite bordure d'agneau noir. Ils coupent leurs cheveux en rond; quelques uns conservent leur barbe & presque tous des moustaches. Leurs chemises sont taillées à la maniere européenne. Ils portent trois robes à la fois : celle de dessous est faite comme la tunique des Tatars; la seconde se boutonne; celle de dessus, qui descend jusqu'aux talons, ne se croise qu'au-dessous de l'estomac & se releve sur les hanches. Leurs culottes sont longues & larges comme celles des Orientaux, & leur chaussure consiste en des bas & des babouches qui ressemblent aux pantoufles de nos femmes.

Les Arméniennes se noircissent les cheveux & les sourcils avec de la noix de gale grillée & réduite en poudre dont elles font une pâte : de grosses boucles de cheveux leur accompagnent les deux côtés du visage, le reste est tressé & flotte entre les épaules. Elles portent un voile de batiste, bordé d'une frange d'or ou de

ſoie ; il deſcend juſqu'au milieu du dos : quand elles ſortent, elles ſont entièrement enveloppées d'un voile blanc. Elles ont pour collier des rangs de perles, de pierres précieuſes ou ſeulement de pieces de monnaie. Leurs robes ſont ſemblables à celles des hommes ; mais la ſeconde eſt contenue au-deſſous de la poitrine par une ceinture, que les riches garniſſent de plaques d'or & d'argent & ornent de pierreries. Les filles ſont nubiles dès l'âge de dix à onze ans.

Les Arméniens ſont chrétiens & leur héréſie eſt la même que celle d'Eutichès, qui dogmatiſa dans le cinquieme ſiecle : elle conſiſte principalement à ne reconnaître dans la perſonne du Verbe que la nature divine. Ils croient auſſi, comme les Grecs, que le S. Eſprit ne procede que du pere : comme eux, ils n'admettent ni la primauté du pape, ni la croyance du purgatoire : ils rejettent l'autorité des conciles. Les purifications légales auxquelles leurs femmes ſont ſoumiſes en relevant de couche, & l'uſage d'offrir des

ſacrifices ſanglants devant les porches des temples, ſont des pratiques empruntées du judaïſme.

Dailleurs ils adminiſtrent les ſept ſacrements : l'enfant, en recevant le baptême, eſt aſpergé trois fois & plongé trois fois dans l'eau. Ils croient à la tranſſubſtantiation & diſtribuent la communion aux fideles ſous les deux eſpeces. Ils admettent, ſans en faire un article de foi, l'interceſſion des ſaints, ſur-tout celle de la Vierge, & la vénération pour les reliques.

Les moines, élevés ſeuls, comme chez les Grecs, aux grandes dignités du ſacerdoce, ſont obligés de garder le célibat : les prêtres ſéculiers, appellés dans le monde par leurs fonctions, & plus expoſés au danger par la fréquentation des deux ſexes, doivent ſe garantir de la tentation par le mariage : c'eſt auſſi l'un des principaux points de diſcipline dans l'Egliſe Ruſſe.

Les Arméniens ont trois ſortes d'abſtinence. La premiere conſiſte à ne manger

ger ni viande, ni œufs, ni laitage, ni poiſſons ; elle s'obſerve tous les mercredis & tous les vendredis : la ſeconde conſiſte ſeulement à ne pas manger de viande ; & la troiſieme, la plus rigoureuſe de toutes, à ne prendre aucune nourriture, aucune boiſſon depuis le levé du ſoleil juſqu'à ſon couché. Le grand carême qui précede pâques dure ſept ſemaines, comme celui des Grecs, & toutes les grandes fêtes, qui ſont très nombreuſes, ſont précédées d'un carême de huit jours. Dans tous ces temps d'abſtinence, il eſt défendu aux Arméniens d'approcher de leurs femmes : condamnés à de ſi fréquents repos, ils ſont rendus aux plaiſirs de l'amour avec une vigueur nouvelle, & leurs mariages ſont preſque toujours très féconds.

Chez eux, les noces ſont accompagnées de cérémonies ſingulieres. L'époux quitte le ſoir ſa maiſon pour ſe rendre à celle d'un ami qui repréſente ſon pere ; il eſt accompagné d'un nombreux cortege. Deux chanteurs & pluſieurs joueurs

d'inſtruments ouvrent la marche, un homme porte ſur ſa tête un grand plateau couvert de fruits, de confitures & de bougies allumées, de deux flaccons d'eau-de-vie, & d'un petit flaccon d'argent rempli d'eau-roſe : tous les parents, tous les amis portent des cierges. On arrive, on aſperge d'eau-roſe tout le cortege, & l'époux entre le dernier. On chante, on fait une légere collation, on remene l'époux chez lui. Pluſieurs perſonnes ſortent à ſa rencontre avec un grand arbre de cire chargé de fleurs.

Là, on s'arrête ſous des tentes, on chante, on boit; on entre enfin dans un appartement où l'on s'aſſied ſur des tapis : le ſoupé commence, l'époux eſt élevé ſur une eſtrade; on place à ſa droite un cimeterre nu, &, devant lui, l'arbre de cire & le plateau. Les chants recommencent après le repas, on danſe, & l'on apporte du vermillon dont l'époux & celui qui repréſente ſon pere ſe teignent les mains.

Une partie de la nuit ſe paſſe ainſi dans la joie, ou peut-être dans l'ennui.

Enfin le pere de la fiancée vient annoncer que sa fille est prête à se rendre à l'église. L'époux & son pere se levent : les musiciens reprennent leurs instruments, les convives se chargent de l'arbre de cire & du plateau, & l'on va trouver l'épouse. Le Prêtre bénit le nouveau couple, & décore l'époux d'un ruban qui lui tombe sur la poitrine : il lui attache un fil au cou, & le mariage ne pourra être consommé que lorsque le Prêtre sera venu couper ce fil trois jours après. Les deux fiancés se donnent la main, on va lentement à l'église, & l'on s'arrête souvent pour manger & pour boire. Le prêtre recommence les prieres dans le temple, il fait tourner trois fois les époux autour de lui, leur fait boire un peu de vin & célebre la messe.

Il ne se pratique guere moins de formalités aux funérailles. On lave le mort, on le porte ordinairement au temple en grande cérémonie dès le jour même de son décès. Le cercueil est plus ou moins décoré selon les moyens de la famille.

Les parents & les amis des deux ſexes ; les Diacres portant des cierges, le Clergé, & l'Evêque, vêtu de ſes habits pontificaux, forment le cortege : en entrant dans le temple, on brûle de l'encens, on fait des prieres pour le mort, & un grand repas termine la journée. Le lendemain on ſe raſſemble de nouveau dans la maiſon du mort, on ſe rend en proceſſion au temple, on y récite des prieres, & le corps, accompagné ſeulement des hommes, eſt porté au lieu de la ſépulture. On va le pleurer pluſieurs jours de ſuite ſur ſa tombe, & on dit pour lui des meſſes pendant ſix ſemaines.

On doit être étonné que les Arméniens, qui rejettent la croyance du Purgatoire, faſſent cependant des prieres pour les morts. Mais ils penſent que les peines & les récompenſes des hommes ne commenceront qu'au jour du jugement, & que, juſqu'à ce jour, les ames reſteront errantes dans le vague des airs : ils eſperent apparemment, par leurs prieres, procurer quelque repos à ces ames vagabondes.



SIXIEME PARTIE.

Nations de races mêlées de Tatars & de Mongols.

PREMIERE SECTION.

Des Barabiniens.

CHAPITRE I.

Position & industrie des Barabiniens.

Quoique nous fassions une race particuliere des peuples Tatars - Mongols, nous ne doutons pas que la plupart des hordes tatares n'aient été plus ou moins mêlées avec les Mongols, lorsque les deux nations réunirent leurs armes sous les enseignes de Tchinguis-Khan & de ses premiers successeurs. On peut même

reconnaître encore quelques traces de ce mélange dans les Tatars d'Aſtrakhan. Mais nous ne renfermons dans la claſſe des nations tatares-mongoles, que celles chez qui ce mélange eſt marqué par des caractères évidents, qui ne permettent pas de former des doutes ſur ſon exiſtence. Toutes ſe trouvent dans la Sibérie, dont les limites méridionales touchent au pays originaire des Mongols; & la premiere qui ſe préſente à nous, en entrant dans cette vaſte contrée par l'occident, c'eſt celle des Barabiniens.

La grande ſtepe, renfermée par l'Ob & l'Irtich, & qui s'étend juſqu'aux monts Altaï, ſe nomme Barama: les Ruſſes, en corrompant ce mot, en ont fait Baraba, & ils ont appellé Barabiniens (Barabintſi) les peuples qui occupent ce déſert.

Les Barabiniens, au temps de la conquête de la Sibérie, étaient répandus dans la même contrée qu'ils habitent encore. Ils y ont trop ſouffert de l'inquiétude & de la férocité de leurs voiſins pour avoir

pu s'élever à une nombreuse population ; ils ne se ressouviennent que de leurs malheurs, & ils ont oublié s'ils ont jamais été gouvernés par des Souverains de leur nation. Enfin, successivement opprimés par les Kirguis & par les Zoungares, ils jouissent aujourd'hui de la paix sous la protection de la Russie : ils lui paient un léger tribut, & elle se charge de les défendre.

On reconnaît en eux le mélange de plusieurs nations. Ils ont en général la physionomie tatare ; mais un visage plat, des yeux alongés & peu ouverts, de longues oreilles, témoignent que plusieurs d'entre eux tiennent à la race mongole. Les Zoungares, leurs vainqueurs, ont à différentes fois vécu long-temps avec eux, & sont apparemment les peres de ces Barabiniens à physionomies kalmoukes.

L'idiôme des Barabiniens est un dialecte de la langue tatare, & rend témoignage à leur principale origine. Il est corrompu, mais moins que celui des Bachkirs. Ils vivent d'ailleurs dans la même

ignorance, & presque aucun d'eux ne sait lire.

Les vapeurs humides qui s'élevent dans leur stepe & qui épaississent l'atmosphere, rendent les habitants blêmes & phlegmatiques : leur indifférence, leur apathie approchent de la stupidité. On peut adopter, à leur égard, l'expression du Physiologiste le Cat, & les regarder moins comme des hommes animés par la chaleur du sang & le fluide spiritueux des nerfs, que comme des *machines hydrauliques*. Cet état de machines convient à leur misere qu'il leur fait supporter sans douleur. Modérés en amour, modérés dans leur nourriture, ayant des desirs trop faibles & trop bornés pour ne pas les remplir aisément, ils ne connaissent ni le vol ni le brigandage ; ils ne connaissent pas même le mensonge ; on n'en a besoin que pour couvrir ses fautes ou pour les préparer.

Ils ont des habitations fixes pour l'hiver. Ils sement un peu d'orge & d'avoine, quelquefois un peu de chanvre ; mais leur culture est toujours d'un faible

produit ; leur ſtepe, pauvre en gibier, paie mal les fatigues du chaſſeur ; ils tirent un peu plus de profit de leurs troupeaux, & un grand nombre de pêcheurs doivent aux lacs leur ſubſiſtance.

Il n'eſt pas rare qu'en hiver la neige enveloppe leurs cahuttes & ils ne pourraient en ſortir, s'ils négligeaient de ſe ménager une iſſue par le toit. Leurs huttes d'été ne ſont couvertes que de nattes.

Leurs troupeaux peu nombreux, & qui ſont cependant leur principale richeſſe, ſont compoſés de chevaux & de bêtes à cornes : l'humidité du ſol ne leur permet guere d'élever des brebis. Un grand nombre d'entre eux ne poſſede pas une ſeule piece de bétail : on paſſe pour être dans un état d'aiſance quand on a depuis cinq juſqu'à vingt chevaux & moins encore de bêtes à cornes. Il n'y a pas long-temps que l'homme le plus riche de la nation poſſédait ſoixante & dix chevaux. Il ſemble qu'ils auraient dû voir augmenter leurs troupeaux depuis qu'ils

ne craignent plus le brigandage des Kirguis; mais une mortalité sur les bestiaux a mis le comble à leur misere, lorsqu'ils se croyaient prêts d'en sortir.

Peu distraits par les soins de la vie pastorale, tous ont le loisir de s'occuper de la pêche : ils conservent le poisson sans le saler, en le faisant sécher sur la terre. Mal-adroits à tirer de l'arc, ils sont réduits à prendre le gibier dans des piéges, dans des filets, ou à l'aide de leurs chiens. Ces animaux sont d'excellents coureurs, & leurs maîtres ne troqueraient pas un bon chien contre un cheval.

Les femmes préparent les peaux des oiseaux qui fréquentent les lacs : elles en font des pellices qu'elles vendent aux étrangers. Ces pellices sont fort chaudes, durent très long-temps, & sont impénétrables à l'humidité.

Chaque village a un Chef, & chaque district son Iaouta : c'est une espece de Prince. La nation n'accorde à ces Chefs aucun revenu : ils ne tirent de leur élé-

vation que le plaisir d'être respectés, & la satisfaction de paraître obéis. Consultés, moins comme juges que comme arbitres, il leur est facile d'accorder des plaideurs indifférents, à qui il est presque égal de gagner ou de perdre, & capables à peine de former un desir.

CHAPITRE II.

Religion & usages des Barabiniens.

On a écrit que les Mahométans ne cherchaient pas à faire des prosélytes; on s'est trompé. Vers le milieu de ce siecle les Barabiniens étaient encore dévoués au chamanisme : ils ont été convertis à la religion mahométane par le zele des Moullahs voisins qui sont venus les prêcher dans leurs stepes. Ils ont à présent quelques huttes qu'ils appellent des mosquées, quelques hommes qui ne savent pas lire & qu'ils appellent leurs Prêtres, & ils n'ont acquis, en changeant de croyance, que quelques supe stitions.

de plus. Ils ont conservé religieusement toutes celles de leurs ancêtres ; ils n'ont eu garde, sur-tout, de se défaire de leurs sorciers ; ils enterrent encore leurs morts avec tous leurs ustensiles, & leur portent encore à manger sur la fosse.

La misere ne leur permet pas de faire, dans leurs aliments, le choix prescrit par le mahométisme : tourmentés par la faim, ils ne connaissent pas d'animaux immondes, & mangent le gibier & le bétail mort naturellement. Cette même misere les empêche de connaître l'ivresse : comme leurs troupeaux peu nombreux ne leur fournissent que peu de lait, ils sont obligés de mettre de l'eau dans leur koumisse, & n'ont d'autres liqueurs fortes que le peu qu'ils en achetent aux Russes. Ils sont souvent réduits en été à vivre de plantes & de racines sauvages.

Les deux sexes fument à tout âge beaucoup de tabac : ils y mêlent des coupeaux de bouleau pour en augmenter la quantité, & ont toujours leur tabagie attachée à leur ceinture.

Ils observent dans leurs fêtes, dans leurs noces, dans leurs funérailles, les mêmes cérémonies que les Bachkirs; mais ils mettent plus de modestie dans leurs divertissements. Il est rare qu'ils aient plusieurs femmes, & ils les entretiennent aussi bien que leur pauvreté peut le leur permettre. Soit qu'ils les achetent en argent, ou en bestiaux, elles ne leur coûtent souvent que quinze francs de kalym, & les plus cheres se paient deux cents cinquante livres. Les plus pauvres, n'ayant rien à donner, s'acquittent avec leurs beaux-peres par le travail. Ils empruntent quelquefois de l'argent aux Russes voisins pour payer leurs femmes, & s'engagent à travailler, à des termes prescrits, les terres de leurs créanciers: jamais ils ne manquent à ces engagements, & viennent, au temps marqué, leur offrir leurs bras & ceux de toute leur famille.

Le vêtement des deux sexes ressemble à celui des Bachkirs, mais il est plus misérable. Les hommes ne se ra-

[illegible] pas la [illegible], comme les autres Ta-[illegible] : ils [illegible] leur barbe, mais sans la [illegible] à une grande longueur. Les [illegible] partagent leurs cheveux en deux [illegible], y [illegible] des rubans, & les [illegible], ainsi que les hommes, d'un bonnet [illegible], garni d'une bordure. Elles portent en [illegible], pour tout vêtement, des chemises de [illegible] d'[illegible], brodées de différentes couleurs, & qui se bouton-nent [illegible]. Leur parure consiste en une robe de [illegible] de [illegible], faite en forme de [illegible], & en un habit plus court.





SECONDE SECTION.

Des Tatars du Tchoulym.

CHAPITRE I.

Usages & maniere de vivre des Tatars du Tchoulym.

Les Tatars du Tchoulym vivaient autrefois entre les sources de l'Obi & celles de l'Iéniſſei, tantôt ſoumis aux Kirguis & tantôt aux Zoungares, ou plutôt ſucceſſivement opprimés par ces deux peuples: délivrés enfin de leurs tyrans, que les armes des Ruſſes forcerent à s'éloigner, ils occuperent tout le cours du Tchoulym & des rivieres qui en ſortent ou qui l'enrichiſſent avant qu'il ait mêlé ſes eaux à celles de l'Obi. Leur pays eſt généralement composé de plaines fertiles & de vallées couvertes de forêts.

Ils tiennent à la fois des Tatars &

des Mongols, & ont beaucoup de ressemblance avec les Bouriates. Leur idiôme, composé du tatar, du bouriate & de l'iakoute, a d'ailleurs tant d'expressions qui lui sont propres, qu'on pourrait le prendre pour une langue particuliere. Cependant on ne les regarde pas comme une nation distincte, & l'on croit plutôt qu'ils sont descendus des Iakoutes.

Leur population n'est pas fort nombreuse; ils vivent ensemble comme une société de freres. Ni rusés, ni stupides, & fort curieux, ils ne manquent pas d'intelligence quand leur esprit est aiguisé par leur intérêt. Sont-ils sans défiance; on les trouve polis, caressants, sinceres: craignent-ils d'être lésés; ils prennent les devants, tâchent de tromper les premiers, & ne se font pas un scrupule du mensonge.

Ils ont conservé un corps de noblesse d'où chaque district tire ses Chefs: mais ces nobles ne se distinguent des plus pauvres de la nation ni par l'habit, ni par

le logement, ni même par la fortune. Quoique chaque village ne contienne ordinairement qu'une famille, on en voit cependant qui renferment plus de cent & même au-delà de deux cents personnes : les huttes qui les composent ne sont construites que de pieux dont les interstices sont remplis de terre; les portes sont tournées du côté de l'Orient. Telles sont aussi les habitations des Barabiniens.

Depuis que les Tatars occupent les bords du Tchoulym, quelques-uns ont adopté la vie sédentaire, & ne changent jamais de demeure; ce sont sur-tout les voisins des Russes qui ont été portés à ce genre de vie par imitation : les autres n'ont d'habitations fixes que pour l'hiver, & reprennent la vie errante en été. Tous sont vêtus à la maniere des paysans russes.

Plus de la moitié d'entre eux cultive la terre, & seme du bled, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du chanvre : mais, malgré la bonté du sol, à peine recueil-

lent-ils de quoi ſubvenir à leur ſubſiſtance. Ceux qui ne ſement pas, achetent aux Ruſſes de la farine, ou ils s'en paſſent. Ils n'ont pas de fruits cultivés, pas de plantes potageres, point de porcs, point de volailles, quoiqu'ils en puſſent élever. Leurs beſtiaux ſont peu nombreux; la rigueur du climat les oblige à faire des proviſions de foin pour les nourrir en hiver, & la pareſſe ne leur permettrait pas de nourrir de grands troupeaux. La chaſſe & la pêche forment leur plus utile induſtrie.

Leur nourriture eſt mauvaiſe & malpropre. Les cultivateurs mangent preſque ſeuls du pain & des gruaux; le reſte vit ſur-tout de poiſſon. Ils pilent des racines, les mêlent avec du fromage, laiſſent fermenter ce mélange dans la terre, & en font leur plus grand régal. Ils mangent ſur-tout en hiver du poiſſon fumé ou ſéché au ſoleil. Il en eſt peu qui faſſent uſage du ſel: les plus pauvres ou les plus pareſſeux ne vivent que de racines ſauvages; les plus riches achetent aux

Ruſſes des boiſſons fortes : tous ſont un grand uſage du tabac à fumer.

Enfin ces peuples ne ſont pas riches ; ils n'ont ni l'eſpérance, ni le deſir, ni même l'idée de le devenir : l'habitude, l'ignorance leur rend leur miſere aſſez douce, & ils croient vivre avec aſſez d'aiſance.

Les femmes s'occupent à faire de la toile, à coudre des fourrures : toujours aſſiſes dans leurs cabanes, elles ont la démarche gauche, le maintien déſagréable, la taille déformée, le teint enfumé comme les huttes qu'elles habitent.



CHAPITRE II.

Religion, mariage, funérailles des Tatars du Tchoulym.

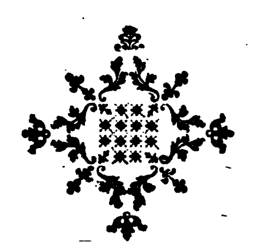
CES Tatars professaient encore le chamanisme au commencement de ce siecle. Un Archevêque de Tobolsk, Philophei, voulut les convertir, mais les Tatars ne voulaient pas être convertis. Le Prélat schismatique, qui n'avait pas reçu le don de persuader, employa le pouvoir de contraindre. Au lieu de prêtres, de théologiens, de missionnaires, il se fit aider, dans son œuvre pieuse, par des soldats : ces apôtres bien armés tirerent les malheureux de leurs cahuttes, & les amenerent sur les bords du Tchoulym. Le bon Archevêque les prêcha ; ils ne comprenaient pas trop bien son sermon, mais on leur fit entendre qu'ils devaient entrer dans la riviere : plusieurs eurent cette complaisance, ceux qui n'y entraient pas de bonne grace y furent jettés ; pendant

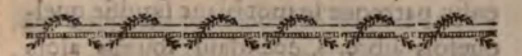
qu'ils s'y débattaient, on prononçait ſur eux les paroles ſacramentales, & ils ſortirent de l'eau chrétiens ſans ſavoir comment. On leur attacha une croix au cou, cette parure leur plut, & ils retournerent contents chez eux.

C'eſt ainſi que, par un zele ſans lumiere, on les a conduits à profaner ce que nous révérons; la croix n'eſt devenue pour eux qu'une idole de plus, & ils font le ſigne de la croix dans leurs cérémonies prétendues magiques. Innocents par leur ignorance, leur ſacrilége retombe ſur leur imprudent convertiſſeur.

On leur a bâti des égliſes, on leur a donné des images, mais on n'a pas travaillé à les inſtruire. Ils portent leurs enfants à l'égliſe pour les faire baptiſer, ils ne mangent plus de cheval, ils n'épouſent plus qu'une femme, & croient que c'eſt là ce qu'on appelle être chrétiens. Les plus zélés pour leurs anciennes cérémonies vont célébrer leurs fêtes chez leurs voiſins idolâtres: ceux qui ſont trop éloignés des hordes chamaniennes n'exer-

nes & en mangent la chair. Au retour de l'enterrement, ils croient que l'ame du défunt les pourſuit pour les entraîner avec elle; mais ils croient auſſi pouvoir l'arrêter en ſautant par-deſſus des feux qu'ils allument ſur le chemin, comme ſi des ames légeres ne pouvaient pas ſauter auſſi bien qu'eux.





TROISIEME SECTION.

Des Téléoutes (1).

CHAPITRE I.

Mœurs & usages des Téléoutes.

Les Téléoutes ou Télengoutes, car ils s'appellent eux-mêmes de ces deux manieres, ont apparemment tiré leur nom du lac Télengoul, dans les Monts Altaï, vers les sources de l'Ob. Quoiqu'ils ne forment pas une nation purement kalmouke, les Russes les appellerent Kalmouks blancs, soit parcequ'ils étaient sortis des montagnes qu'on appelle blanches, soit qu'ils parussent plus blancs que les autres peuples vagabonds, soit

(1) Ils sont appellés Téléichites dans le voyage en Sibérie de Gmélin, traduction libre de M. de Kéralio.

enfin parceque le mot blanc ſignifie quelquefois libre. Cependant ſoumis alors aux Zoungares ou à d'autres hordes kalmoukes, ils étaient loin de connaître la liberté. Vers le milieu de ce ſiecle, pluſieurs de leurs tribus remonterent juſqu'à Kouznetsk; ſe délivrerent de toute inquiétude de la part des hordes kalmoukes ou tatares & ſe rendirent ſujettes de la Ruſſie. Un faible tribut leur aſſure la paix dont elles jouiſſent. Le reſte de la nation demeura ſoumis aux Zoungares & s'eſt vu depuis enveloppé dans leur ruine.

Les Téléoutes, qu'Aboulgaſi compte parmi les Kalmouks, reſſemblent à la fois aux Kalmouks & aux Tatars. Ils ſont ſecs : la plupart ont, comme les Mongols, le viſage plat & les cheveux preſque noirs. Leur pareſſe eſt extrême, comme l'inſenſibilité qui la cauſe. Leur intelligence, dont rien n'excite l'activité, les met à peine au-deſſus de la brute : à peine peut-elle s'élever juſqu'aux choſes les plus ſimples. Ils ſont à tout ce qu'on

leur demande les réponſes les plus courtes : il ne faut pas les comparer pour cela aux Lacédémoniens ; ils ſont brefs, non par préciſion, mais par ſtérilité.

Du pain, des beſtiaux, des enfants & le ſuprême bonheur de ne rien faire, voilà tous les objets de leurs deſirs. Exempts de cupidité, ils vivent paiſiblement avec tous leurs voiſins.

Dviſés en petites tribus qui s'allient entre elles par le mariage, les Téléoutes ſoumis à la Ruſſie ſe trouvent ſur les deux bords du Tom & des rivieres qui s'y jettent.

Leur langage, Tatar & Mongol à la fois, & doublement corrompu, eſt également inintelligible pour les deux nations. Ils n'ont que des idées très vagues du paſſé. Ce n'eſt ni le cours du ſoleil ni les révolutions de la lune qui reglent leur année, mais le retour de la chaleur ou des glaces. Comme les Toungouſes, ils comptent une année d'hiver & une année d'été. Ils donnent aux mois des noms tirés de leurs propres occupations, de l'apparition

de certains animaux, de la naiſſance de quelques plantes : ils ont le mois du petit-gris, celui des ſémailles, &c.

Ils étaient autrefois, pêcheurs, paſteurs, & par conſéquent vagabonds : plus reſſerrés à préſent dans les contrées qu'ils occupent, ils ont été forcés d'adopter des demeures fixes & de travailler la terre. Quoiqu'ils continuent de mener une vie errante en été, leurs troupeaux ont diminué ſenſiblement, & la culture de la terre eſt devenue leur principale reſſource. Leurs montagnes nourriſſent beaucoup de gibier & d'animaux recherchés pour leurs fourrures : ils aiment la chaſſe, & leurs beſtiaux peu nombreux leur laiſſent tout le temps qu'elle exige. Leur plus grande induſtrie, qu'ils doivent aux Kalmouks leurs ancêtres, conſiſte à diſtiller le lait de leurs cavales.

Ils habitaient autrefois les antres des rochers dont ils fermaient l'ouverture avec des brouſſailles : ils ſe conſtruiſent à préſent des cahutes de bois. Leurs villages n'ont guere plus de dix maiſons, ſouvent

ils n'en ont que quatre & chacun a ſon chef. Leurs habitations d'été ne ſont que des perches couvertes de nattes de roſeau ou de tiges de pois.

Ces nattes, dont ils font leurs murailles & leurs toits, leur ſervent auſſi de couvertures & de tapis. Riches, pauvres, tout le monde s'aſſied, mange & dort ſur des bancs. Leur vaiſſelle eſt de bois; à peine ont-ils, pour préparer leurs aliments, des marmites de fonte.

Ils ne ſont ni mieux ni plus proprement vêtus que logés. Leurs femmes ont cependant quelquefois des robes de ſoie; mais ſouvent la ſoie, l'or & les pierreries ſervent à déguiſer la miſere. Elles paſſent à leurs oreilles des anneaux ou de petites chaînes, elles ornent de rubans les treſſes de leurs cheveux.

Communément elles ſont laides. Cependant on en trouve de jolies, & Gmélin en vit une d'une beauté remarquable. Sa taille était majeſtueuſe; ſon air agréable & doux, ſes cheveux noirs relevaient la blancheur de ſa peau: partagés en deux

treſſes, ils lui deſcendaient ſur les épaules, ſe jouaient ſur ſon ſein & retournaient en arriere où ils étaient attachés. Elle portait un bonnet à la tatare garni de martre zibeline. De ſes oreilles pendaient deux anneaux d'argent, l'un plus grand que l'autre. Sa robe était de ſoie, & ſa tunique de laine était ornée d'un collet de perles. Ouverte ſur la poitrine, elle laiſſait appercevoir les formes d'un beau ſein, & ſemblait n'être fermée par des boutons depuis l'eſtomac juſqu'en bas, que pour laiſſer à l'imagination le plaiſir de ſe peindre les charmes qu'elle cachait.



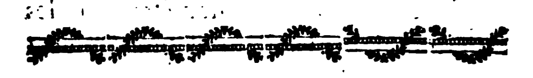
CHAPITRE II.

Religion des Téléoutes.

PLUS de la moitié des Téléoutes suit encore le Chamanisme ; le reste est ou mahométan ou chrétien (1). Quelques familles chrétiennes vivent dans leurs villages particuliers ; les autres sont répandues dans les villages idolâtres, & n'y reçoivent pas même le plus faible reproche pour avoir abandonné la croyance de leurs peres. Les Mahométans sont les plus riches, les plus réglés dans leurs mœurs, les plus propres & les mieux nourris : ils ont des mosquées, des écoles, des prêtres.

Les Chamaniens nomment Dieu Kou-

(1) Ce sont originairement, comme les Tatars du Tchoulym, des chrétiens de la façon de Philophei. Dans les premiers temps de leur conversion, ils disaient qu'ils avaient été faits chrétiens malgré eux, & ils refusaient de porter la croix qu'ils avaient reçue au baptême.



QUATRIEME SECTION.

Des Abiniens.

CHAPITRE I.

Mœurs & misere des Abiniens.

LES Abiniens (Albintsi), forment une nation peu nombreuse, très-misérable, fort malpropre, qui vivait autrefois le long du Tom, près de Kouznetsk, & qui s'est retirée sur les montagnes vers le haut de ce fleuve; s'ils different des Téléoutes, c'est parcequ'ils sont encore plus pauvres, plus mal nourris, plus mal logés. Le peu de grain qu'ils recueillent de leur culture, le peu de gibier que leur produisent leurs chasses, ne les empêche pas de vivre souvent de charogne, & cette nourriture dégoûtante n'a rien de désagréable pour eux : la nécessité leur en

a fait prendre l'habitude, & l'habitude leur y fait trouver de la ſenſualité.

Ils n'ouvrent pas la terre avec la charrue : ils la travaillent avec un inſtrument dont le fer tranchant ſe termine en demi-cercle & fait avec le manche un angle droit. Ils s'en ſervent comme d'un hoyau & ne remuent la terre qu'à quelques pouces de profondeur. Ils ne connaiſſent pas l'uſage du moulin pour tirer la farine du bled ; ils ne ſavent encore que briſer & broyer le grain entre deux cailloux.

Leurs huttes ſont à moitié enfoncées dans la terre : les murs ne ſont que des haies dont les interſtices ſont remplis par tout ce qui a pu tomber ſous la main du conſtructeur. Les traverſes qui forment le toit ſont couvertes de terre. Les cahutes d'été ſont rondes, & ſe terminent en pointe : le travail en reſſemble aſſez bien à celui de nos corbeilles de jonc ; on les recouvre d'écorce de bouleau. Les Téléoutes n'ont pas pouſſé plus loin leur architecture.

informations, se fait conduire. Il demande une fonderie; on le fait entrer dans la premiere hutte qui se présente. Il voit avec étonnement que le foyer de la cuisine, c'est-à-dire, suivant l'usage de tous ces peuples, un trou creusé en terre, fait partie du fourneau; un chapiteau d'un pied de hauteur, qui n'a, comme le foyer, qu'un demi pied de diametre, & qui s'éleve en diminuant toujours, forme avec ce foyer tout l'appareil métallurgique. Il est percé par-devant d'un trou qu'on bouche dans le temps de la fusion; & un autre trou, ménagé sur le côté, donne le passage au vent de deux soufflets. Un enfant pourrait transporter ailleurs la fonderie sans être fatigué de ce travail.

Deux hommes servent le fourneau. L'un stratifie alternativement le charbon & le minerai qui doit être pulvérisé; l'autre remplit le fourneau de ces deux matieres, tandis que son compagnon fait aller les soufflets. Dès que le charbon est un peu consommé, il en remet; ainsi que

du minerai, & continue de la ſorte juſqu'à ce qu'il ait fait entrer dans le fourneau à-peu-près trois livres de minerai : ils ne peuvent en fondre davantage à la fois & cette fonte exige une heure & demie de temps.

Le fondeur ſouffle encore quelque temps après avoir mis le reſte du minerai ; il ôte la pierre qui bouche le trou du chapiteau & cherche le métal parmi les cendres dont le foyer eſt rempli : il le frappe avec un morceau de bois pour en faire tomber les charbons qui s'y ſont attachés. Trois livres de minerai rendent ordinairement deux livres d'un fer qui eſt fort bon, quoiqu'il paraiſſe encore aſſez groſſier.

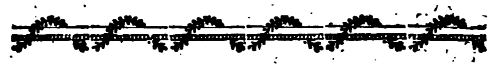
Les Albiniens ſe ſervent pour tirer le métal de la mine du même inſtrument dont ils travaillent la terre, ou d'un autre qui reſſemble à une hache, & dont le fer eſt plus long que large & fort tranchant. Ceux qui emploient cet outil ne font uſage du premier que pour enlever le gazon. Ils vendent aux Ruſſes le métal qu'ils

ont fondu, ou ils en forgent eux-mêmes des fers de flêches, des instruments de labourage, & les ustensiles qui leur sont nécessaires. La simplicité de leurs forges répond à celle de leurs fonderies : ce n'est pas chez eux qu'Homere aurait conçu l'idée des gigantesques forgerons de l'Etna.

Trouverons-nous leur industrie méprisable, parcequ'instruits par les leçons des anciens, par des siecles d'expériences, par les préceptes & les pratiques de cent nations successives, par les découvertes du monde entier, nous sommes depuis long-temps parvenus à la surpasser ? Admirons plutôt un peuple ignorant & brut encore, qui a su trouver le moyen de faire du charbon, de construire des fourneaux quels qu'ils soient, de faire des soufflets, de les y adapter : ou croyons qu'ils n'auraient pû par eux-mêmes atteindre à ce degré d'industrie, & qu'ils la doivent aux Mongols, avec lesquels ils ont sans doute été mêlés, si même ils n'en descendent pas.

On trouve aussi des forgerons chez les Tatars Zaïanski, répandus près de l'Abakan, riviere qui tombe dans l'Iénissei, & chez les Beltyri, leurs voisins. Ces deux hordes, d'ailleurs peu considérables, ne méritent pas de nous arrêter plus long-temps, non plus que celle des Birioussi. Elles ressemblent à celle des Abiniens par leurs usages & par leur misere.





CINQUIEME SECTION.

Des Katchiniens.

CHAPITRE I.

Position, usages & industrie des Katchiniens.

DANS la Province de Krasnoïarsk, sur les bords de l'Iénissei, & de plusieurs rivieres qui enrichissent ce grand fleuve, on trouve une horde de Tatars qui se nomment eux-mêmes Katchinski, & que, par une terminaison plus conforme au génie de notre langue, nous appellerons Katchiniens. Leur pays est montagneux, mais fertile; ils l'occupaient long-temps avant l'époque où les Russes en firent la découverte.

Ils se croient d'une race purement tatare, & il est vrai que les traits de leur visage tiennent plus du caractere tatar

que de celui des Mongols. Leur complexion ſeche eſt commune aux deux races; mais leur langue eſt mêlée d'un ſi grand nombre d'expreſſions qui appartiennent à celle des Mongols, qu'on ne peut guere douter de leur ancien mélange avec cette nation. Gais, grands parleurs, ſujets au menſonge; peu ſinceres & encore plus infideles à leurs engagements; ſi l'on ne peut les accuſer de brigandage, c'eſt plutôt en eux pareſſe que vertu.

Ils ont encore un ordre de nobleſſe dans lequel chacune de leurs tribus élit ſes chefs. Adonnés, dans toutes les ſaiſons, à la vie errante, ils couvrent leurs cabanes de feutre en hiver & d'écorces de bouleau en été. Leurs meubles, leurs uſtenſiles ſont à-peu-près auſſi miſérables que dans les dernieres hordes dont nous venons de parler, & leur malpropreté ne peut être ſurpaſſée par aucune nation.

Quelques-uns ſement un peu d'orge & d'autres graines, élevent des chevaux, des bêtes à cornes & de me-

au bétail ; mais la chasse & la pêche forment leur principale industrie. Leurs stepes ne sont pas assez vastes pour qu'ils puissent y nourrir des troupeaux fort nombreux ; mais le peu qu'ils en ont suffit à leur subsistance. Leurs bestiaux, quoique petits, sont très vigoureux, & deviennent fort gras en automne. Ils fendent les narines de leurs chevaux pour les rendre plus infatigables à la course, en leur procurant une respiration plus facile. Leurs brebis, mitoyennes entre les moutons communs & ceux des Kalmouks, ont la tête fort longue, les oreilles pendantes, la queue grasse à son origine, maigre à son extrémité : leur laine est rude, & leur taille ne surpasse pas celle de notre bétail.

Ces peuples n'ont d'autres regles pour le temps des repas que le besoin, l'occasion, le caprice. Ils se nourrissent de tous les animaux terrestres, de toutes sortes de poissons, de fruits nés sans culture, de racines & de plantes sauvages, de farines bouillies & de lait. Ils n'ont

pas l'uſage du pain. Les apprêts de leur cuiſine ſont dégoûtants comme eux. Du lait fermenté, du bouillon de viande & de poiſſon, forment avec l'eau leurs boiſſons ordinaires. Les enfants, dès le bas âge, contractent l'habitude du tabac à fumer. Un Katchinien n'eſt pas tout-à-fait malheureux quand il a du tabac, & qu'il peut diſputer quelques herbes des champs à ſes beſtiaux.

Les femmes filent la laine & l'ortie; font du drap & de la toile, fabriquent du feutre, préparent les cuirs & les pelleteries; font leurs habits, ceux de leurs maris, ceux de leurs enfants. Elles déguiſent leur miſere par un luxe encore ſauvage, mettent des colliers de grains de corail ou de verre, ſe ſurchargent d'ornements, portent des robes de drap fin & même d'étoffe de ſoie: il n'eſt pas rare enfin de les voir parées, mais on ne les voit jamais ni propres, ni proprement vêtues.

Les hommes ont la barbe fort claire & ne la laiſſent pas croître. Leur habit

de dessous est léger, mais ils ne font pas usage du linge, & n'ont d'autre toile que celle d'ortie : leur robe de dessus est d'un drap grossier fabriqué par leurs femmes, ou de peaux de cheval, de brebis, ou de chevre sauvage.

CHAPITRE II.

Religion, mariages, funérailles des Katchiniens.

Les Katchiniens n'ont pu être convertis ni par les Lamistes, ni par les Mahométans. Quelques-uns, gagnés plutôt que persuadés par des Prêtres Russes, ont reçu le baptême sans recevoir d'instructions, & se disent Chrétiens sans savoir ce qu'ils font : le reste tient opiniâtrément au Chamanisme. Un bonnet entouré de peaux de rats & surmonté de plumes de hiboux, un long habit de cuir d'où pendent des idoles de taule, des tambours qui ressemblent à nos timbales, tel est l'appareil sacerdotal, ou plu-

tôt l'épouvantail magique de leurs khams ou ſorciers.

Les Katchiniens prennent autant de femmes qu'ils en peuvent acheter, qu'ils en peuvent nourrir ; mais on n'en a pas trouvé qui en euſſent plus de quatre. Comme chez les Tatars du Tchoulym, une pipe acceptée ou refuſée par le futur beau-pere, prépare ou rompt les accords. On paye les femmes depuis cinq pieces de bétail juſqu'à cinquante : les pauvres, qui ne peuvent donner que leurs perſonnes, ſe mettent, pendant quelques années, au ſervice de leurs beaux-peres. Mais quelquefois pendant qu'ils travaillent pour gagner leur maîtreſſe, ils ont la douleur de ſe la voir enlever par des audacieux, dont les ſeuls droits ſont la force & la ruſe. L'amant fruſtré pourſuit en vain les raviſſeurs ; ils ont eu le temps de méditer leur coup, d'aſſembler des amis : ils lui échappent, ou le renvoient battu & déchu de toutes ſes eſpérances.

Si, tandis qu'un amant ſert les parents de ſa maîtreſſe, elle vient à mou-

rir, il peut en époufer la fœur, & fes anciens fervices lui font comptés : mais il en perd tout le fruit fi fa maîtreffe était fille unique, ou fi toutes fes fœurs font déjà mariées. Quand c'eft l'amant qui meurt, fon pere lui fuccede & prend pour lui-même l'époufe deftinée à fon fils.

Si l'époux croit s'appercevoir que fa nouvelle époufe n'eft pas novice aux plaifirs de l'amour, c'eft au beau-pere à l'appaifer : il donne à fon gendre un cheval ou un habit de fête ; la faute eft reparée & la paix rétablie dans le ménage. Le mari mécontent peut fe féparer de fa femme ; mais il garde les enfants nés pendant leur union, & perd les beftiaux qu'il a donnés & les fervices qu'il a rendus pour la poffèder.

Dans les fêtes des noces, les chants, les danfes, les feftins font accompagnés de courfes de chevaux, & l'époux donne des prix aux vainqueurs. La danfe de ces peuples confifte, comme celle des Kalmouks, dans des attitudes

du

du corps, dans des mouvements des bras & de la tête : on gesticule beaucoup, on ne change point de place. Les sons dans le chant sont tirés de la gorge; ce n'est pas une mélodie, c'est un craquement qui charme leurs oreilles, qui blesse celles des étrangers. Ils ont un instrument particulier, sorte de tympanon à six cordes, dont ils jouent des deux mains.

On fuit tout commerce avec les femmes, on les regarde comme impures, comme capables de tout souiller pendant les deux semaines qui suivent l'enfantement.

Les Katchiniens ont peu de maladies, & n'en ont pas d'endémiques. La petite vérole fait chez eux de grands ravages. Un grand nombre de jeunes filles deviennent folles dans le temps de leurs indispositions périodiques. Les malades n'ont de secours que ceux de leurs devins qui ne leur prescrivent d'autres remedes que des sacrifices : mais les sacrifices ne guérissent pas le mal immonde dont la plupart sont attaqués.

Ils dépoſent les morts en terre avec leurs habits, mais ſans cercueil, & les entourent de planches dans la foſſe pour que la terre ne les touche pas. On enterre quelques vaſes avec le corps, & on laiſſe, ſur la foſſe recouverte, de la farine cuite à l'eau. L'année du décès expirée, les parents, les amis du mort viennent viſiter ſa tombe : on commence par un long panégyrique de ſes vertus, par des larmes, des cris, des hurlements ; on boit en ſon honneur ; les liqueurs fortes appaiſent d'abord la triſteſſe, en diſſipent bientôt juſqu'au ſouvenir : on eſt arrivé dans les pleurs, on s'en retourne dans l'ivreſſe.



CHAPITRE III.

Monuments découverts dans le pays des Katchiniens.

On trouve dans le pays des Katchiniens les nombreux veſtiges d'antiques travaux de mines & de fonderies : on y découvre de vieux & riches tombeaux qui recelent des productions d'une induſtrie déjà perfectionnée. Mais ces monuments de l'art, ces reſtes d'un orgueil opulent, ne doivent pas être attribués à leurs aïeux. Ce ne ſont pas des peuplades vagabondes qui ont ajouté un nouveau prix au plus précieux des métaux ; ce ne ſont pas elles qui, par des travaux conſtants & opiniâtres, ont ouvert à d'immenſes profondeurs le ſein des rochers. Ces contrées, que parcourent aujourd'hui des hordes errantes, ont été autrefois habitées par un peuple artiſte & ſédentaire, dont les vices, peut-être, ont été punis par des barbares, & dont il ne reſte pas même

un souvenir. Les travaux qu'il a laissés rendent du moins encore témoignage à son existence : mais combien de nations plus riches, plus superbes, plus entreprenantes, dont les dernieres traces sont effacées par les feux des volcans, par les abymes ouverts sous les monuments pompeux qu'elles ont élevés, par les flots de l'Océan que l'homme faible se vante de maîtriser, & qui tantôt abandonne & tantôt engloutit la terre !

Le Katchinien, non moins orgueilleux que misérable, puisqu'il est homme, est du moins flatté de la fausse opinion que les tombeaux épars dans ses solitudes renferment les cendres de ses ancêtres : il jouit dans son infortune de la prospérité de ses aïeux ; il respecte ces vaines ruines d'un faste passager, & n'en fouille aucune pour en tirer les richesses. Mais les Russes ont eu moins de vénération pour ces asyles des morts ; on en trouve peu qu'ils n'aient ouverts & dépouillés.

C'est près de l'Abakan & des sources de

l'Jéniſſei que ſe voient ces anciennes ſépultures. Quelques-unes ſont entourées de groſſes pierres de la forme d'un quarré long. Au milieu eſt le tombeau dont la foſſe a rarement plus d'une toiſe de profondeur. On n'y trouve preſque jamais tous les os d'un ſquelette : ceux de la jambe & les os des îles ſont ordinairement les mieux conſervés, & ils ont appartenu à des hommes d'une taille ordinaire. On déterre auſſi des os beaucoup plus grands & qui n'ont pu appartenir à des hommes : on aurait dû examiner & nous apprendre ſi ce ſont les oſſements de quelques animaux connus. Le principal ſquelette occupe le milieu du tombeau ; d'autres ſquelettes, ou du moins des cendres, ſont placés dans les angles : ce ſont peut-être les reſtes de quelques malheureux eſclaves immolés ſur la tombe de leurs maîtres, ou les cendres des femmes que l'uſage & la ſuperſtition auront obligées de ſuivre leurs époux. Les richeſſes qu'on tire de ces tombeaux témoignent qu'ils ont appartenu à des peuples fort avancés dans

les arts ou qui du moins faiſaient du commerce avec des nations induſtrieuſes, ſi pourtant elles ne ſont pas le fruit d'un brigandage exercé par l'ignorance audacieuſe ſur la timide induſtrie : ce ſont des ceintures de velours garnies de plaques de métal que l'art a chargées d'ornements, des bracelets d'or & d'argent, des boucles d'oreilles d'où pendent de groſſes perles : on trouve auſſi des vaſes artiſtement ciſelés & quelquefois accompagnés d'un couvercle; les uns ſont d'argent, les autres d'or, d'autres au moins ſont dorés. D'autres vaſes, beaucoup plus grands que ceux de métal, ſont d'une bonne terre verniſſée & quelquefois de porcelaine. Souvent, au côté droit de la tête du ſquelette, on a planté en terre une tête de cheval qui a dans la bouche une bride ornée de boſſettes d'argent; d'autres fois auſſi ce n'eſt qu'une tête de mouton dont le crâne eſt couvert d'une feuille d'or très mince. Les étriers ſont toujours de fer ; ils ont à-peu-près la même forme que les nôtres, & ſont ordinairement couverts de

feuilles d'argent qui n'ont été que mastiquées. Lorfque les corps ont été brûlés, les cendres font prefque toujours mêlées d'or coulé en petits bâtons.

On voit d'autres tombeaux couverts de pierres couchées horizontalement. Au-deffous eft un lit de terre d'un demi-pied d'épaiffeur & contenu par un plancher : la foffe ne renferme que des cendres & des os à demi brûlés, des étriers, & fort rarement quelques vafes, encore ne font-ils que de terre : mais ces fépultures font les plus riches en or & en argent réduits en bâtons.

Ce qu'on appelle les tombeaux de terre paraît avoir été un cimetiere commun : il eft environné d'une haute enceinte de pierre. La plupart des corps font renfermés dans des cercueils de bois de mélefe. Les feules richeffes qu'on y déterre font des feuilles d'or répandues autour du fquelette & dont la tête eft fouvent enveloppée. Ces tombeaux offrent aux curieux des têtes de beliers de bronze ou de cuivre, de petits mor-

ceaux d'étoffes de ſoie & des plaques de laiton taillées comme celles dont les Chamans ornent leurs habits magiques.

Une quatrieme eſpece de ſépultures préſente un terrein de quatre à cinq toiſes quarrées, entouré de grandes pierres enfoncées en terre juſqu'à la profondeur de ſix pieds. Ces tombeaux trompent l'avidité de ceux qui les ouvrent & ne leur offrent, pour prix d'avoir violé la cendre des morts, que de petits pots de terre, des maſſes d'armes de cuivre, des lances armées du même métal, & tout au plus une légere feuille d'or qui entoure la tête du ſquelette.

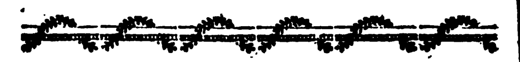
Il eſt enfin une derniere ſorte de tombeaux qui méritent encore moins d'être fouillés : on n'y trouve que des fragments de flêches & de vieilles bottes pourries. On les appelle les tombeaux des Kirguis; non que ce ſoient les anciennes ſépultures du peuple qui porte ce nom, mais, dit Fiſcher, parceque ce mot, en langue tatare, ſignifie un homme du commun.

Les ſépultures des pauvres étaient pla-

cées auprès des bois, & celles des riches dans les plaines découvertes & ſur le bord des fleuves.

Non loin de ces tombeaux, près d'un ruiſſeau nommé Barga qui ſe jette dans l'Iéniſſei, on voit deux ſtatues placées vis-à-vis l'une de l'autre. Ces figures, qui repréſentent des hommes, ont à leurs pieds deux lions, l'un grand & l'autre petit. Elles ſont coëffées d'un chapeau rond, à la maniere chinoiſe; elles ont les mouſtaches noires, les levres rouges, & tiennent un livre à main.

Au-deſſous de l'embouchure du même ruiſſeau, on trouve un autre monument dans l'antre d'un rocher. L'entrée de la caverne eſt défendue par deux figures d'hommes; l'un eſt armé d'un ſabre & l'autre d'une lance. On voit dans l'intérieur un Khan aſſis ſur une table de pierre. A ſes pieds eſt un coffre auſſi de pierre qui contenait quelques manuſcrits: un garde eſt à côté de lui, levant un ſabre nu. Ces derniers monuments ſont attribués aux Tangouts.



SIXIEME SECTION.

Des Iakoutes.

CHAPITRE I.

Du pays occupé par les Iakoutes. Usages & industrie de ce peuple.

Les Iakoutes se nomment eux-mêmes Zokhi ou Sokhi. Ils occupaient autrefois le haut de la Léna : opprimés & même persécutés par les Mongols, ils descendirent, en suivant le cours de ce fleuve, jusques sous les climats rigoureux où nous les trouvons aujourd'hui. Ils s'étendent des deux côtés de la Léna depuis Vitym jusqu'aux bouches de ce fleuve & jusques sur les bords de la mer Glaciale : on rencontre encore de leurs peuplades aux extrémités orientales de la Sibérie, sur les côtes du Golphe de Pinjinsk & sur les rivages de la Kolyma.

En général tout leur pays eſt froid, rocailleux dans quelques endroits, marécageux dans d'autres, par-tout incapable de culture, par-tout peu favorable aux progrès de la population.

Ils ſont d'une taille moyenne : on voit entre eux peu de petits hommes & peu d'hommes d'une haute taille. Par leur ſtature, par les traits de leur viſage & même par leurs mœurs, ils tiennent à la fois des Mongols & des Tatars. Leur langue les rapproche davantage de ce dernier peuple ; un grand nombre de leurs expreſſions font connaître qu'ils ne ſont pas étrangers aux Mongols, & non moins de mots adoptés dans leur idiôme ſont des monuments de leur ancienne communication avec les Toungouſes ; c'eſt une nation formée des trois races les plus puiſſantes de l'Aſie ſeptentrionale, celles des Mongols, des Tatars & des Manjours.

Ils ont le nez un peu écraſé, les yeux petits, les cheveux bruns & mal fournis, la barbe claire : leur intelligence a peu

d'étendue; mais elle a toute celle que supposent & qu'exigent leurs besoins & leur maniere de vivre. Peu capables d'une forte attention, plus lents, plus indifférents que paresseux; ils ont l'indolence qu'inspirent les desirs modérés. Simples & non pas grossiers dans leur commerce ordinaire, on voit en eux l'honnêteté que peut donner la nature, celle que l'art n'a point enseignée, que la politesse sait mal contrefaire & que dicte la bienveillance : ce n'est pas tout-à-fait l'amitié, mais c'est un sentiment qui vaut mieux qu'elle, parcequ'il est moins resserré : l'amitié est exclusive : leur sensibilité embrasse tous leurs semblables. Etroitement liés entre eux, mais languissant dans l'inactivité habituelle, ils deviennent ardents, empressés pour donner des secours, sans attendre qu'ils en soient priés, sans espérer de reconnaissance, & peut-être même sans en garder le souvenir; car on oublie aisément les choses communes, & rien à leurs yeux n'est si simple que les actes d'humanité.

Mais plus ils ſont bons, plus ils aiment à faire le bien, & plus le mal qu'on leur fait ſe grave profondément dans leurs cœurs, plus ils ſont avides de vengeance. Ce défaut naît en eux d'une vertu; ils regardent le méchant comme un être dépravé & ſe font un devoir de travailler à ſa perte.

C'eſt un peuple aſſez nombreux: ils ſe partagent en diſtricts & en tribus. On comptait parmi eux trente-cinq mille ames, au milieu de ce ſiecle; le peu d'exactitude des régiſtres fait préſumer qu'on pouvait bien tripler ce nombre, ſans craindre de l'exagérer, & la paix dont ils ont joui depuis cette époque doit avoir augmenté leur population.

Ils ſont chaſſeurs, paſteurs & pêcheurs, & leur terre, qui par-tout ſe refuſe à la culture, ne leur permettra jamais de s'élever au-deſſus de ces premiers états de l'homme. Comme leurs déſerts embraſſent une grande étendue de pays, les avantages de la même induſtrie ne ſont pas égaux par-tout. Où la chaſſe eſt déſavan-

ſauvages, l'arc & les fleches : leurs carquois ſont des ſacs aſſez propres & recouverts de pelleteries. Ils voyagent en hiver ſur des traîneaux fort étroits.

Les femmes ſont vives, laborieuſes : elles montrent plus d'ardeur & même plus de courage que les hommes. On en trouverait d'aſſez belles, ſi elles n'avaient pas la peau ſale & noircie par la fumée.

CHAPITRE II.

Habitations, vêtements, nourriture des Iakoutes.

QUOIQUE condamnés à une vie errante, il eſt rare que les Iakoutes changent de demeure en hiver : ils retournent, en automne, dans les huttes qu'ils habitaient l'hiver précédent ; & s'ils ſe ſont égarés à la ſuite de leurs troupeaux, s'ils ne peuvent plus retrouver leurs anciennes habitations, ils ſe conſolent aiſément de cette perte, s'arrêtent à l'endroit où ils rencontrent la mauvaiſe fai-

mune de ceux de ces peuples qui ne ſont pas trop éloignés des lacs, des fleuves ou des mers. Tous ſe livrent en hiver à la chaſſe, qui, ſous un ciel glacé, ne peut paſſer pour un amuſement. Ils s'éloignent peu de leurs habitations, & le gibier trouve aiſément contre eux des retraites où ils négligent de le pourſuivre. Les payſans ruſſes ſoutiennent les pauvres ïakoutes qui vivent dans leur voiſinage & paient pour eux le tribut : les Iakoutes, pour s'acquitter, leur rendent avec leurs familles tous les ſervices dont ils ſont capables, & leur caractere ne leur permet pas de ſe laiſſer vaincre en généroſité.

Ils ſavent forger le fer : ils font eux-mêmes les fers de leurs fleches, ils fondent leurs chaudrons ; &, pour épargner le métal, ils en font les bords d'écorces de bouleau & les uniſſent ſi bien au fer, que les liqueurs ne peuvent s'écouler par les jointures.

Aſſurés maintenant d'une paix inaltérable, ils ne s'arment que pour la chaſſe, & n'ont d'autres armes que celles des

-nes ſauvages, tout eſt ſoigneuſement re-cueilli. Mais ils aiment ſur-tout les petites marmotes & les ſouris ; ils leur dreſſent des pieges qu'ils vont viſiter tous les jours : ils écorchent le rat ou la marmote, l'enfilent dans une brochette de bois, la préſentent au feu, & dès qu'un endroit de la chair commence à ſe colorer, ils le coupent & le mangent, remettent au feu ce qui reſte, & le retirent dès qu'il a pris un léger degré de cuiſſon.

Ils ſont friands, comme les Toungouſes, d'un autre mets bien plus précieux, parcequ'on ne peut pas auſſi aiſément ſe le procurer : c'eſt ce que nos ſages-femmes appellent le délivre dans le jargon de leur art, & ce que les Latins plus délicats appellaient le gâteau de l'accouchée (1).

Mais ils vivent ſur-tout de lait en été, & de poiſſon ſec en hiver : le poiſſon eſt dans toute l'année preſque la ſeule nourriture des Iakoutes du Nord. Les plus riches, lorſqu'ils ne ſont pas trop éloignés des Ruſſes, leur achetent de la fa-

(1) Puerperarum placenta.

rine & des gruaux ; mais leurs aliments, quels qu'ils ſoient, inſpirent toujours le dégoût pour la maniere ſale dont ils ſont apprêtés. Les convives s'aſſeyent ſur les talons : une auge eſt miſe à terre au milieu d'eux, chacun y fouille avec les mains, y prend, y rejette les morceaux à ſon gré.

Ils s'enivrent ſouvent en été à force de boire de l'eau-de-vie de lait & de fumer du tabac : pour avoir plus de moyens de tomber dans l'ivreſſe, ils ne négligent pas l'infuſion de moukhomore que nous avons vue ſi familiere aux Kamtchadales & à d'autres peuples.

Autant les Iakoutes ſont mal-propres dans leur cuiſine, autant ils cherchent à briller dans leurs vêtements par un luxe conforme à leur ſituation : leurs habits d'été ſont de peaux de chamois, ceux d'hiver de pelleteries, & ſur-tout de peaux de rennes : les manches en ſont étroites ; ils deſcendent juſqu'aux genoux & ſe croiſent pardevant avec des lacets. Les habits d'été ſont ornés d'un revers brodé

avec des nerfs, ou garnis d'une bordure de pelleterie : les coutures sont cachées par des grains de verre ou de corail. L'habit d'hiver est entouré de crins de cheval en forme de franges. Les hommes se coupent les cheveux fort courts, restent tête nue en été, & ont pour bonnet en hiver la peau de la tête de quelque animal sauvage. Leurs culottes sont fort courtes ; des bas de peau leur servent de bottes : ils les tirent pour leur faire prendre la forme de la jambe & de la cuisse, & les lacent aux canons de la culotte.

L'habit des femmes serait le même que celui des hommes, si elles ne portaient pas des culottes plus longues, si elles ne mettaient pas par-dessus leur robe une sorte de camisole sans manches, & si toute leur parure n'était pas bariolée d'un plus grande variété de couleurs. Elles portent aussi pour coëffure une peau de la tête de quelque animal ; mais elles y laissent les oreilles, & ont grand soin qu'elles se tiennent relevées comme

des cornes. Du moins cette coëffure ressemble à quelque chose; nous en voyons tous les jours qui ne ressemblent à rien.

CHAPITRE III.

Religion, sortileges, maladies, funérailles des Iakoutes.

AUCUNE autre religion que le Chamanisme n'a encore pénétré chez les Iakoutes. Ils reconnaissent deux êtres supérieurs, à-peu près égaux en puissance, l'un tout bon, l'autre tout méchant. Des esprits inférieurs, émanés de leur substance, participent à leurs qualités. Ils se marient & ont des enfants des deux sexes, qui produisent à leur tour d'autres divinités : elles peuplent les airs, la terre & les eaux.

Les Iakoutes ont un grand nombre d'idoles : ils ne veulent pas en faire de bois, parceque, disent-ils, la dureté de cette matiere présenterait une idée fâ-

cheuse de la divinité ; les leurs ne sont que des poupées de chiffons : on imite les yeux avec des grains de corail ou de verre, ou avec du petit plomb de chasseur. On a soin de les enfumer en faisant brûler de la graisse devant elles ; on les barbouille de graisse & de sang ; elles s'en imbibent, & deviennent avec le temps des divinités fort dégoûtantes.

Ils nomment leurs prêtres Aïouns : de nombreux troupeaux, des chasses abondantes, tels sont les biens qu'ils demandent au Ciel. La plus solemnelle de leurs fêtes se célebre vers la fin de Juin. Chaque famille rassemble autant de lait que ses juments peuvent lui en procurer, & le met en fermentation : on se revêt de ses plus beaux habits, on pare un jeune enfant de douze ans, on mande l'Aioun. Il vient vêtu de ses habits ordinaires, car il réserve sa grande robe garnie de ferrailles pour les cérémonies magiques. Il s'arrête au milieu de la hutte, le visage tourné vers l'Orient, & tient de la main gauche un vase plein de lait, & de l'au-

tre une cuiller. L'enfant met un genou en terre devant lui. L'Aioun s'incline plusieurs fois, appelle les dieux par leurs noms, &, à chaque nom qu'il prononce, il jette par trois fois en l'air une cuillerée de lait en offrande au dieu qu'il invoque. Il se prosterne de nouveau & sort de la hutte en prononçant quelques mots à voix basse : la famille le suit & s'assied autour de lui. Il boit dévotement quelques cuillerées de lait, & remet le vase à l'enfant qui le reçoit à genoux, s'incline, boit à son tour deux cuillerées, & va le présenter à tous les assistants. Le pot retourne ensuite au Prêtre, pour passer encore à l'enfant & à toute l'assemblée; cette cérémonie, la plus importante de la fête, ne cesse pas que tous les vases ne soient vuides, car il ne doit pas rester une goutte du lait qu'on a préparé. Comme il a reçu par la fermentation une qualité spiritueuse, le Prêtre, l'enfant & tous les dévots tombent ivres par piété.

Les plus savants, les plus révérés des Aiouns sont ceux qui savent le nom d'un

plus grand nombre de divinités : mais ils doivent encore bien plus la considération dont ils jouissent à leur talent de sorciers, à leur tambour, à leur vêtement bizarre, qu'aux fonctions sacerdotales. Quelques uns disent la bonne aventure par l'inspection des lignes de la main. Tous évoquent, conjurent les puissances malfaisantes ; tous étonnent les hommes simples par leurs cris, leurs sauts, leurs grimaces ; tous sont appellés pour guérir les infirmités des hommes & les maladies des bestiaux, car ces maux sont envoyés par les malins esprits : enfin on ne peut mourir avec honneur qu'entre les bras de l'Aioun, comme on doit ailleurs confier sa vie aux conjectures des médecins.

Les femmes surpassent quelquefois les hommes dans les prestiges de la sorcellerie. « Nous fîmes venir, dit Gmélin, « une sorciere ïakoute qui, n'étant en« core qu'à la fleur de son âge, effaçait « cependant les sorciers les plus fameux. « Elle nous dit sans hésiter qu'elle était

« sorciere,

« sorciere, & qu'elle avait porté si loin « son art, que, par le moyen du dia- « ble, elle s'enfonçait un couteau dans « le corps sans se faire aucun mal. Sa « jeunesse, sa vigueur, sa vivacité, la « rendaient supérieure dans les sauts & « les cris d'ours, de chien & de chat. Elle « appella tous les esprits de l'air & de la « terre, les vit, leur parla, nous assura « qu'elle en avait les réponses les plus « certaines. Enfin, elle demanda un cou- « teau, & sembla se l'enfoncer dans le « corps avec violence : je voulus alors y « toucher; mais aussitôt elle dit que le « diable ne voulait pas cette fois lui « obéir, & nous pria de différer jusqu'au « lendemain. En effet elle vint nous trou- « ver, se perça en notre présence, re- « tira le couteau sanglant, se coupa un « petit morceau de la membrane adi- « peuse, le fit rôtir & le mangea. Les « Iakoutes qui étaient présents témoigne- « rent leur étonnement par une exclama- « tion qui leur est particuliere & par des » gestes de componction. Ils paraissaient

« touchés jusqu'au fond du cœur, & elle « agit ensuite comme s'il ne lui fût rien « arrivé, ce qui augmenta encore l'ad- « miration des Iakoutes. Elle se retira, « se mit un emplâtre de résine de mé- « leze, & le contint avec de l'écorce de « bouleau & du vieux linge. Ensuite « elle avoua que jusqu'alors elle ne s'é- « tait point enfoncé le couteau dans le « corps, qu'elle n'avait eu d'abord que « l'intention de nous tromper, comme « elle trompait les Iakoutes, en retirant « le ventre, & faisant passer le couteau « entre les habits & le corps, mais que « nous l'avions observée trop attenti- « vement: qu'ayant appris de ses pere « & mere, que, lorsqu'on s'enfonçait un « peu le couteau dans le ventre, on n'en « mourait pas, pourvu que l'on mangeât « un petit morceau de sa propre graisse « & que l'on bandât sa blessure, elle « s'y était déterminée, pour ne pas être « regardée par nous comme une fourbe. « Nous lui persuadâmes de nous dire la « vérité sur ses autres sorcelleries, & elle

« avoua qu'elle avait trompé jusqu'alors
« ses compatriotes pour donner à son
« métier plus de considération. Elle se
« pansa deux fois seulement, & sa blessure
« sure fut guérie le sixieme jour (1).

Avons nous le droit de nous moquer de ces hommes simples, si facilement trompés par des fourbes qui se disent sorciers, nous qui voyons tous les jours & des ignorants & des gens qui ne devraient pas l'être, donner leur confiance à des farceurs de toute espece? Regardons attentivement autour de nous, & nous admirerons combien, chez les nations les plus civilisées, la plupart des hommes différent peu des barbares & des sauvages. Tel dont les talents, les connaissances, le génie même nous étonnent dans une partie, n'est encore qu'un sauvage dans tout le reste.

Comme les Iakoutes, par leur maniere de vivre, craignent peu la disette, & qu'ils peuvent nourrir une nombreuse

(1) Voyage en Sibérie de Gmelin, traduction libre de M. de Keralio.

famille à peu de frais, ils entretiennent un grand nombre de femmes, & les paient à leurs beaux-peres en habits & en beſtiaux.

Il eſt aſſez commun qu'ils jouiſſent d'une ſanté inaltérable. La petite vérole, & une fievre dont la malignité ſe manifeſte par des taches, ſont leurs maladies les plus dangereuſes : il eſt rare qu'on en revienne. Ils abandonnent le malheureux qui eſt attaqué de la petite vérole, lui laiſſent un peu de nourriture & ſe retirent dans les bois. Ils ne connaiſſent d'autres remedes que ceux de la ſuperſtition.

Cependant ils ont trouvé un moyen de braver les froids les plus rigoureux, & leur exemple a été ſuivi par les Ruſſes voiſins qui ne ſe repentent pas de les imiter : pour que leurs membres ne ſe gelent pas lorſqu'ils vont à la chaſſe, ils ſe frottent d'un mélange de terre graſſe & de bouſe de vache.

Autrefois ils attachaient leurs morts ſur des arbres, & les y laiſſaient pourrir : plus ſouvent ils les brûlaient. On aſ-

ſure que les valets les plus attachés à leurs maîtres ſe jettaient dans le bûcher pour les ſervir dans l'autre monde. A préſent ils dépoſent les morts dans les forêts, car ils ſeraient fâchés de pourrir dans les plaines : il y en a même qui choiſiſſent & indiquent, de leur vivant, l'arbre ſous lequel ils veulent être enterrés.

Les hommes, bruts ou policés, montrent la même inquiétude pour les reſtes d'eux-mêmes qu'ils laiſſeront après leur mort. Comme nous ne connaiſſons notre exiſtence, comme nous ne formons de penſées que par nos ſenſations, nous avons peine à nous faire une idée juſte d'un état où nous ne ſentirons plus, & notre imagination prête du ſentiment à la vaine pouſſiere dans laquelle nous devons nous réſoudre. Nous nous occupons de ſon ſort, nous cherchons à lui procurer un repos inaltérable. C'eſt comme ſi nous nous intéreſſions à ce que peuvent devenir les vapeurs qui émanent ſans ceſſe de nos corps, & qui faiſaient partie de nous-mêmes.

PARALLELE

Du Dialecte des Lapons & de celui des Finnois proprement dits.

	LAPON.	FINNOIS.
Dieu.	Ioumbméla *ou* Immel.	Ioumara *ou* Ioumala.
Le mauvais génie.	Peskel.	Peskal *ou* Peskel.
Le feu.	Tollé.	Touli.
Le jour.	Paivé.	Paiva.
La nuit.	Ii.	Ii.
Une riviere.	Iocki.	Iocki.
Un lac.	Iaour.	Iarvi.
La glace.	Ienga.	Iéé.
Une montagne.	Varra.	Vouori.
Une forêt.	Medz.	Medza.
Des bottes.	Sappad.	Sâpas.
Une hutte.	Kaoté.	Koto.
Une fleche.	Niaola.	Nouoli.

Mots des deux dialectes qui ne se ressemblent pas.

Le soleil.	Beivé.	Auringa.
Le ciel.	Albmé.	Taivass.
L'eau.	Kiedzé.	Vessi.

	Lapons.	Finnois.
L'homme.	Oulmougd.	Ikhminen.
La femme.	Nissoum.	Vaimo.
Un loup.	Seibek.	Soussi.

Parallele de la langue des Hongrois & de celle des Vogoules.

	Honorois.	Vogoule.
Le feu.	Tiouts.	Taout.
Lac, étang.	To.	Tou.
La nuit.	Ei.	Ii.
L'œil.	Chem.	Cham.
La langue.	Nielv.	Nielm.
Un cheval.	Lo.	Lou.
Une oie.	Loud.	Lount.
Un œuf.	Moni.	Mong.
Du beurre.	Vaï.	Voï.
Une fleche.	Niil.	Niel.

Parallele de la langue des Hongrois avec celle des Tatars.

	Hongrois.	Tatar.
Vent.	Chil.	Djil.
Bœuf.	Bika.	Bouga.
Chameau.	Tévé.	Tébé.
Poule.	Tiouk.	Taoul.
Arc.	Ii.	Ia.
Pere.	Atia.	Ata.
Mere.	Ania.	Ana.
Barbe.	Chakal.	Tchakal.

	HONGROIS.	TATAR.
Pomme.	Alma.	Almag.
Mer.	Tinguer.	Tinguis.

Il résulte de ces deux paralleles que les Hongrois sont un mélange de Finnois, dont les Vogoules sont une branche, de Tatars, & vraisemblablement de plusieurs autres peuples.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit qui a pour titre : *Histoire des différents peuples soumis à la domination des Russes, ou suite de l'Histoire de Russie*, par M. LEVESQUE. Cet ouvrage, plein de recherches curieuses, doit être reçu du public avec plaisir, & doit faire à l'Auteur autant d'honneur que l'Histoire de Russie.

A Paris ce 15 Février 1783.

TERRASSON.

Le privilége de cet ouvrage se trouve à la fin de l'histoire de Russie.


Stanford University Libraries
3 6105 004 687 443

